

L'INSTITUTRICE A BERLIN

DU MEME AUTEUR :

Béatrix. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

Le Parrain d'Antoinette. 1 vol. in-12. . 3 fr.

La Pupille d'Hilarion. 1 vol. in-12. . . 3 fr.

La Roche noire. 1 vol. in-12. . . . . . . 3 fr.

SAINT-DENIS. — IMP. CH. LAMBERT, 17, RUE DE PARIS.

Mlle MARIE MARÉCHAL

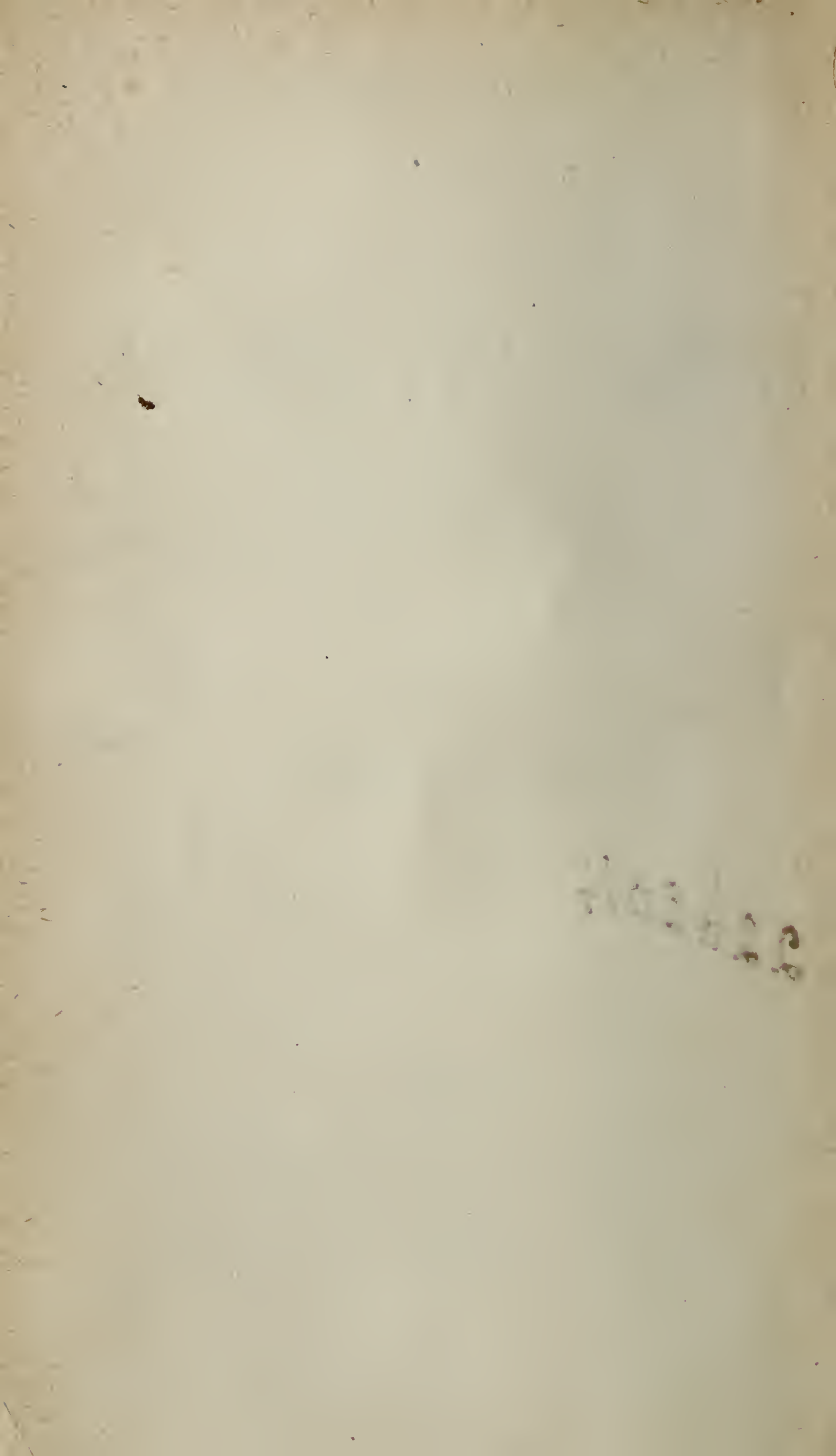
L'INSTITUTRICE

A BERLIN

Deuxième Édition

PARIS
LIBRAIRIE CH. BLÉRIOT, ÉDITEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1876



A MADAME LA DUCHESSE

DE LA ROCHE GUYON LA ROCHEFOUCAULD.

« Je voudrais, m'avez-vous dit, être pour votre livre une de ces belles marraines de nos vieux contes d'autrefois ; mais, hélas ! il n'y a plus de fées !... »

C'est à ce titre pourtant, Madame, que je vous demande la permission d'inscrire votre nom aimé sur la première page de ce volume.

Sous un tel patronage, sa fortune est assurée ; car aujourd'hui, comme jadis, la bonté, l'esprit et la grâce savent encore faire des prodiges.

MARIE MARÉCHAL.

L'INSTITUTRICE A BERLIN



CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création du boulevard, la rue d'Enfer a perdu dans le quartier son ancienne importance.

Jadis elle était une des artères principales du studieux faubourg ; mais un jour vint où la place Saint-Michel, station bien connue des fiacres du quartier, tomba sous le marteau des démolisseurs, ainsi qu'une partie des rues adjacentes.

On vit alors s'élever, comme par enchantement, les maisons modernes du nouveau boulevard, avec leurs balcons dorés, leurs escaliers à rampe de velours, leur loge de concierge tranchant du salon ou du boudoir, et leur luxe de sculptures et de moulures à faire ouvrir de

grands yeux aux anciens habitants, chassés des parages connus et aimés par la cherté des loyers.

Les petites gens se retirèrent alors dans le bout de la rue d'Enfer, qui commence à la rue de l'Abbé-de-l'Épée, et finit au petit Montrouge..

Là, il semble qu'on soit sorti de la grande ville : de vieilles maisons, de pauvres boutiques, sans aucune séduction à l'étalage, des couvents, quelques jardins, et le soir, des gens assis sur le pas de leur porte, humant la brise, tout en causant et voisinant, comme on fait en province.

Dans le jour, à l'heure de la promenade, de paisibles familles se rendant au Luxembourg : les enfants avec leur corde ou leur cerceau, la mère avec son livre, ou son panier à ouvrage; puis, çà et là, de petits rentiers à lunettes d'or, portant d'amples manteaux du bon vieux temps, et de vieilles demoiselles fluettes, qui suivent le chien bien-aimé, partout où il veut les conduire.

Le *progrès* ne semble pas avoir pénétré dans ces habitations d'un autre siècle, et l'on vit là

comme au Marais, plus éloigné du Paris central qu'à Saint-Germain ou à Saint-Cloud.

Quelques omnibus y passent bien encore, ébranlant du matin au soir les petits carreaux des fenêtres; mais la plupart des voitures, dont le parcours n'est pas tracé par leur administration, prennent la rue de l'Est, ou le boulevard Saint-Michel, qui ont attiré vers eux toute la vie de ces régions excentriques.

Au numéro 52 de la rue d'Enfer, presque en face du jardin des Sourds-muets, se voyait en ce temps-là une vieille maison à quatre étages, d'apparence modeste, presque pauvre, et vénérable pourtant. Les murs grisâtres, les persiennes déteintes, les mansardes délabrées, tout annonçait que le propriétaire ne tirait pas grand profit de ses nombreux locataires, et qu'il était obligé de leur refuser les réparations les plus urgentes.

C'étaient pour la plupart d'assez pauvres gens, petits employés de ministères, maigres rentiers, vieilles dames pensionnées par l'État, etc., etc., toutes personnes d'humeur paisible, et ne faisant

pas grand bruit en ce monde, comme les êtres qu'une chétive existence a toujours retenus à l'ombre.

Deux fois par jour seulement, la maison silencieuse semblait sortir de son engourdissement. C'était lorsqu'un petit garçon d'une dixaine d'années montait et descendait l'escalier, aux marches inégales, avec cette imprudente précipitation qui fait trembler tous ceux qui n'ont plus quinze ans, et chez lesquels la prudence est venue avec les années.

Ces pas bruyants, ces sauts désordonnés, troublaient un instant la paix monacale de la vieille demeure ; mais personne n'aurait jamais eu l'idée de se plaindre à la portière, Mme Jean-Jacques, du turbulent enfant.

Il était si gentil à voir, avec sa tournure dégagée, son béret posé d'un air crâne sur ses cheveux bouclés, et sa gibecière, contenant toute une charge de livres et de cahiers, passée fièrement en bandoulière !

Oh ! c'était là un vrai écolier ! Non pas l'écolier flâneur, ami de l'école buissonnière, mais

l'écolier ardent au jeu comme au travail, premier aux barres, comme aux compositions de chaque semaine.

Non certes, personne ne se plaignait de Raoul Duparc !

Sa politesse naturelle, ses allures d'enfant bien élevé, son respect pour les vieillards et les infirmes, lui avaient gagné tous les cœurs dans la vieille maison. Il avait beau être lancé à fond de train des hauteurs du quatrième étage, il savait toujours s'arrêter à temps, pour ne pas culbuter la bonne du premier, montant son seau d'eau ou de charbon, la femme de ménage du second, son panier à la main, et surtout la dame boiteuse du troisième, revenant de faire ses provisions matinales.

Mais s'il descendait vite, il remontait plus vite encore, car il se savait attendu. Il savait qu'il trouverait la porte du quatrième entr'ouverte, et là, derrière la porte, une pâle et sérieuse petite figure, qui rougissait toujours de plaisir en le voyant.

« Eh bien, disait-elle?

— Eh bien, ma Gisie, mon devoir était excellent. J'ai été complimenté par le professeur.

— Oh! qu'il me tarde d'être à samedi pour connaître ta place en version grecque! Si tu allais encore être premier!

— J'y compte bien, répondait-il avec un aplomb charmant! »

Et ce samedi-là, malgré la neige qui tombait à gros flocons, malgré le froid, qui pénétrait avec elle, une fenêtre s'ouvrit au quatrième étage, et la petite figure pâle se pencha hardiment en avant, recevant, sans y prendre garde, le trop-plein de la gouttière.

« Et votre rhume, dit une voix doucement grondeuse derrière elle. Voilà qui va vous arranger! Laissez-moi fermer la fenêtre. — La! vos cheveux sont déjà tout mouillés!

— Mais, ma bonne Greppo, tu oublies donc que c'est aujourd'hui samedi, et qu'il m'a promis de me faire signe du bout de la rue, s'il était premier.

— Eh oui, il sera premier, le cher trésor, sans aucun doute. Et la preuve, c'est que voilà son

déjeuner de récompense qui l'attend déjà ; tout ce qu'il aime le mieux : un petit pâté, une tasse de chocolat, et une belle brioche !

— Greppo, dit la petite fille, en devenant subitement sérieuse, je crois qu'il ne faudrait pas faire tes préparatifs d'avance. S'il n'était que second ? — Tout cela doit coûter bien cher.

— Laissez-donc ! mademoiselle Gisie. Est-ce qu'il y a rien de trop cher pour monsieur Raoul ? »

Mais l'enfant n'écoutait plus : l'œil fixe, tout le corps penché en avant, au risque de perdre l'équilibre, elle regardait d'un air anxieux vers le coin de la rue une vulgaire boutique de marchand de vin : « Au rendez-vous des bons enfants. »

« Oh mon Dieu, s'écria-t-elle, toujours des ivrognes ! Ils se battent encore ! Et Raoul qui va arriver ! »

Le voilà en effet ! Il est tout essoufflé, tant il a couru ! Il s'arrête un instant pour reprendre haleine ! Fera-t-il le signal convenu ? Oui ! oui ! Il saute comme un cabri !

« Greppo, viens donc vite ! Il jette sa gibe-

cière en l'air, puis le voilà qui se remet à courir. »

Mais, à son tour, Greppo n'entend pas. Elle arrange avec symétrie, sur une petite table auprès du feu, un modeste couvert. Le pâté et la brioche se font pendant : la tasse de chocolat bouillante sera le plat du milieu.

Et quand Raoul est là, pendant que sa petite sœur lui saute au cou, la bonne Greppo tâte les jambes de l'écolier, lui enlève sa casquette humide, essuie ses cheveux couverts de neige, et le pousse doucement vers la cheminée.

« Premier, répète Giselle, d'une voix attendrie ! Encore premier ! Pense donc, ma bonne, qu'il est le plus jeune de sa classe, et qu'il compose avec de grands garçons, qui ont toute la tête de plus que lui !

— Oui, mais tu ne dis pas, petite sœur, que, si je suis premier, c'est bien à toi que je le dois.

Qui donc prépare mes cahiers ? Qui donc a appris l'alphabet grec, pour chercher mes mots dans le dictionnaire ? Qui donc, l'autre jour, a fait ce grand pensum, les fameux cinq cents vers

que j'avais attrapés pour avoir emporté mon petit serin en classe? Ne s'est-il pas mis, tout à coup, à faire *coui-coui* au beau milieu de la dictée du texte?

Pauvre Gisie, tu as passé toute ta soirée de dimanche à cette atroce besogne, pendant que j'apprenais mes leçons!

— Cela ne vaut pas la peine d'en parler, Raoul, dit gaiement la petite fille; lorsque le dimanche je vois mon métier à tapisserie, le nez piteusement tourné contre le mur, pour jusqu'au lendemain matin, il me prend un si grand ennui en revenant de l'église, qu'un pensum est le bienvenu alors. Que ferais-je, je te le demande, si je n'avais pas quelque gribouillage à exécuter en ton honneur?

— Oh Gisie! quelle petite menteuse tu fais, s'écria Raoul, en la menaçant du doigt. Ose soutenir qu'il est plus agréable de copier cinq cents vers que de lire le beau volume du chanoine Schmitt que t'a prêté Mme Tabourcux, ton volume du dimanche, comme tu l'appelles! Ne savons-nous pas bien, Greppo et moi, que tu

raffoles du bon Fridolin, d'Henry de Lichtenfield, du Rouge-gorge, des œufs de Pâques, etc., etc.? »

Gisie rougit jusqu'aux tempes, et ne protesta que faiblement. Sa passion pour le chanoine Schmitt était percée à jour. A quoi bon nier davantage? Elle voulut seulement détourner la conversation.

« N'as-tu pas eu peur de ces vilaines gens, demanda-t-elle d'un air sérieux?

— Quelles gens? Je n'ai rien rencontré de vilain sur ma route. Quand on rapporte le numéro un au fond de sa gibecière, pour l'offrir à sa petite sœur, tout paraît beau, Gisie, et la neige, et la boue, et le vent, et la pluie.

— Je parle des ivrognes qui se disputaient à la porte du cabaret, au coin de la rue où je te voyais venir.

— Les ivrognes, s'écria Raoul! Moi peur des ivrognes! Mets-toi bien dans la tête, petite sœur, qu'un soldat français n'a peur de rien, surtout quand il est bien décidé à devenir maréchal de France. »

Ce mot coupa court à toute discussion, et le futur héros put savourer en paix son chocolat et sa brioche, qu'il déclara excellents.

Les deux enfants s'aimaient avec une vive tendresse ; ils étaient seuls au monde ; aucune parenté, aucune protection, si ce n'est la bonne Greppo, qu'ils avaient toujours vue auprès d'eux, et dont le cabas en tapisserie, les lunettes d'argent, et le bonnet à rubans jaunes, se confondaient avec leurs plus anciens souvenirs. Ils ne connaissaient rien de Paris que la rue d'Enfer avec son entourage, le Luxembourg et les églises du quartier. Pas d'autre verdure pour eux que les tilleuls du jardin des Sourds-muets, ou les marronniers du Luxembourg. Pas d'autres divertissements que la promenade du dimanche, entre les offices, et un tour ou deux, les soirs d'été, sous les arbres poudreux de l'Observatoire.

Restés orphelins à l'âge où les yeux des enfants n'ont pas encore eu le temps de se familiariser avec les larmes, ils n'avaient pas connu, au fond des Vosges, l'antique demeure, berceau de

la famille, voisine de la tombe des aïeux. A peine s'ils se souvenaient de leur grand'mère aveugle, infirme, presque en enfance, que Greppo avait soignée avec un dévouement tout filial. La grand'mère ne quittait jamais son fauteuil, elle parlait peu, et ne pouvait supporter aucun bruit. Aussi les deux enfants, silencieux en sa présence, par ordre de Greppo, n'étaient jamais si heureux que lorsqu'ils quittaient la grande pièce, qui servait à la fois de salon et de chambre à coucher à Mme Duparc.

A part cette pièce, où Greppo avait réuni tout le confortable possible, le reste de l'appartement était bien exigu. Il se composait de deux cabinets, éclairés chacun par une petite fenêtre, où couchaient les deux enfants; d'une étroite cuisine, mystérieux sanctuaire, dans lequel Greppo élaborait ses ingénieuses préparations, où une habileté réelle disputait le pas à une économie plus réelle encore; enfin, d'une sorte d'antichambre, sans poêle ni cheminée, qui voyait se relever chaque matin le lit dressé chaque soir pour Greppo. Dans le jour, l'antichambre deve-

nait un petit atelier. C'était là que la vieille fille, débarrassée des soins vulgaires du ménage, et coiffée de son bonnet à rubans jaunes, qu'elle ajustait au coup de midi devant le petit miroir, restait courbée de longues heures sur son métier à tapisserie.

Quelle étrange chose que de voir sortir de ces grosses mains, aux doigts carrés et osseux, des guirlandes et des bouquets d'une incomparable fraîcheur ! L'aiguille allait et venait, jetant à profusion, sur le canevas, des fleurs qu'un peintre n'eût pas désavouées; et c'était ainsi tout le long de la semaine, car Greppo était échantillonneuse, pour la maison bien connue du *Mouton*. Or, n'est pas échantillonneuse qui veut ! La seule habileté des doigts ne suffit pas pour ce métier; il y faut du goût, de l'imagination, une certaine science du dessin et de la couleur, et par-dessus tout, une grande fraîcheur de travail. Greppo avait ces qualités au suprême degré, et plus d'une bande, aux arabesques gracieuses, que des hôtes complaisants admiraient à la campagne, entre les doigts blancs des châtelaines,

aurait pu nommer Greppo pour auteur. Mais qui donc se serait imaginé cela ? Qui donc, sauf la maîtresse du *Mouton*, savait que ces roses fraîchement épanouies, comme si la rosée du matin venait de les baigner, sortaient des mains de Greppo, mains à l'apparence des plus maladroites, et cependant mains habiles, industrieuses, loyales et dévouées, comme pas une au monde !

Greppo n'avait pas fait ce métier toute sa vie ; mais avant de devenir son gagne-pain, la tapisserie avait été chez elle un passe-temps favori, une passion pour mieux dire. Que de somptueuses portières, que de riches écrans, que de fauteuils brodés, ornaient le vieux château des bords de la Moselle ! On venait de vingt lieues à la ronde admirer les ouvrages de l'industrieuse femme de charge, et lorsque le malheur et la ruine s'étaient abattus comme des oiseaux de proie inassouvis sur l'antique manoir, les enchères avaient été poussées très-haut au sujet de ces merveilleuses tapisseries. Il n'en avait pas fallu moins pour consoler la digne femme de charge de la dispersion de ses chefs-d'œuvre, répandus maintenant

dans toutes les riches maisons de la Lorraine.

Greppo avait accompagné, dans leur exil parisien, la triste aïeule et les deux orphelins; là, elle s'était ingéniée à les faire vivre avec la vente des bijoux qu'avait conservés sa vieille maîtresse, et quelques centaines de francs de rente, fruits de ses économies, mais surtont avec cette infatigable aiguille, qui devançait l'aurore et prolongeait bien avant dans la nuit sa veillée laborieuse.

Raoul et Giselle avaient donc grandi pauvres; mais ils n'avaient jamais senti ce qui leur manquait, tant la dévouée servante se multipliait autour d'eux, leur prodiguant son cœur, ses soins, et les industries de sa tendresse. Avec cela un affectueux respect, qui ne franchissait jamais la ligne de démarcation entre maîtres et serviteurs; elle avait beau les nourrir, pourvoir à tout, leur servir de tutrice et de protection; pour elle, ils restaient : « Monsieur Raoul et mademoiselle Giselle, » tout comme au temps de l'opulence des anciens jours.

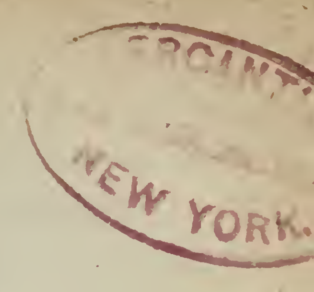
« Pourquoi donc, ma bonne, lui avait demandé

un jour Giselle, plus réfléchie que son frère, nous dis-tu cérémonieusement « vous, » tandis que tu exiges que nous te tutoyions ? »

Greppo, prise au dépourvu par cette question, qui devait naturellement lui être posée un jour ou l'autre, avait pincé les lèvres, avait fermé les yeux, s'était recueillie un instant sous ses lunettes, puis avait fini par dire :

« Cela doit être ainsi, mademoiselle ; ne me questionnez pas davantage, je ne saurais vous répondre. »

Puis elle s'était remise à savonner avec ardeur, et la conversation avait fini là.



CHAPITRE II.

Chaque dimanche, on allait à la grand'messe à Saint-Sulpice, et la petite fille, dont l'imagination commençait déjà à s'éveiller aux grandes choses, restait silencieuse et absorbée pendant les longs offices. Tandis que Greppo suivait du bout du doigt, et ligne par ligne, la messe et les vêpres, dans son gros paroissien rempli d'images, de pieuses sentences coloriées, et de signets de soie de toutes les nuances, l'enfant écoutait dans une sorte d'extase les sons majestueux de l'orgue, les voix claires des enfants de chœur, et ces chants d'Église qui lui paraissaient venir du ciel.

« Que c'est beau ! Raoul, disait-elle au petit garçon. Il me semble être en paradis quand je suis à Saint-Sulpice. »

Raoul secouait la tête d'un air de doute. Il avait trouvé les vêpres longues, le sermon un peu ennuyeux, et il lui tardait d'aller prendre sa

place au premier rang des auditeurs de la musique militaire, qui se faisait chaque jour, à quatre heures, au Luxembourg.

« A la bonne heure, disait-il, voilà de la vraie musique, parle-moi de cela. Cela dit quelque chose au moins! On se sent électrisé, enthousiasmé, capable de tout.

— Oh! Raoul, reprenait Giselle avec un accent de reproche, comment! l'orgue ne dit rien à ton cœur.

— Absolument rien, si ce n'est *ron ron*, *ron ron*, et encore *ron ron;* sois donc de bonne foi, Gisie, et dis-moi si jamais un soldat se sentirait capable de monter à l'assaut, de s'élancer sur la brèche, aux sons de l'orgue. Non, vois-tu, à un homme, à un soldat comme moi, il faut la voix du clairon, le bruit du tambour, le son retentissant des trompettes de cavalerie. Quant à toi, petite sœur, tu es vraiment trop drôle avec ton enthousiasme pour les vêpres! Ne t'ai-je pas vue pleurer l'autre jour, quand le gros chantre à barbe noire a entonné de sa voix formidable : « *Dixit Dominus Domino meo.* »

Giselle rougit. Elle éprouvait une certaine honte, quand on venait à surprendre le secret de ses exaltations intérieures. Elle aurait voulu cacher à tous les ravissements où la jetaient la musique, la lecture, et surtout les magnificences du culte. Mais comment s'expliquer ? Dans quelle langue raconter ses bonheurs vagues et sans nom ! Comment dépeindre ces régions, inaccessibles à Greppo et à Raoul ? Elle aurait bien voulu les entraîner à sa suite ; parfois elle avait essayé de se faire comprendre, mais Raoul s'était mis à rire comme un étourneau ; Greppo l'avait écoutée, avec la même attention qu'elle aurait prêtée à un discours chinois, ou à une page de sanscrit, puis elle l'avait embrassée tendrement, en pensant qu'elle ne ressemblait à aucune autre enfant, et que « c'était tout le portrait de sa défunte mère! »

Gisie cherchait donc à renfermer en elle ces enthousiasmes dont on la raillait ; mais ils débordaient en dépit de ses efforts ; parfois des flammes étranges, des illuminations soudaines passaient dans ses yeux, sa voix avait des vibra-

tions inaccoutumées, si bien que Raoul, qui était très fort en histoire ancienne, l'avait surnommée la petite Sibylle, et décorait du nom de trépied de la pythonisse le petit tabouret de paille où elle s'asseyait d'ordinaire. Giselle essayait de se fâcher; mais comment tenir son sérieux en présence de Raoul, qui avait tant d'heureuses diversions au fond de son sac?

Une des principales consistait à aller chercher au haut d'une grande armoire deux petites boîtes de sapin, comme il en arrive à foison de Nuremberg, et de les déposer aux pieds de sa sœur :

« Gisie, disait-il, regarde si je les ai bien conservées; ce sont des reliques pour moi, et quand je ferai la guerre, je les emporterai comme un souvenir et un talisman. »

Alors Giselle souriait, pleurait, et finissait par embrasser le malin écolier.

Ces deux petites boîtes étaient toute une histoire. Il y avait bien longtemps de cela, six ans au moins : la fête de Noël approchait, l'argent était rare chez Greppo, si rare qu'elle avait re-

fusé à sa chère Giselle l'acquisition d'une surprise, pour mettre dans les souliers de Raoul, au nom de l'enfant Jésus. Giselle s'était résignée, mais elle avait le cœur bien gros encore, en entrant au *Mouton*, pour y reporter le dernier travail de sa vieille protectrice. Au moment où elles entrèrent, près du comptoir, se tenait fière et pimpante, dans le velours et dans la soie, une mignonne petite fille, d'une dizaine d'années, qui faisait pour le moment une assez laide grimace.

« Comment! mademoiselle, disait la patronne du *Mouton*, depuis un mois, vous n'êtes pas plus avancée! Ce ne sera jamais fini.

— Je ne le sais que trop, répondit la petite personne avec humeur, et je n'aurai rien à offrir à ma grand'mère pour le jour de l'an. Je suis désolée d'avoir pris un dessin si compliqué.

— Il est trop tard maintenant, et je vous en avais avertie dès le principe, reprit gravement la gouvernante, assise dans l'ombre, et que Giselle n'avait pas vue de prime abord; mais vous ne voulez jamais écouter un conseil!

— Que faire, demanda la petite fille avec anxiété?

— Prier madame de donner à terminer l'ouvrage; vous n'avez pas d'autre moyen de vous tirer d'affaire; votre grand'mère est si indulgente qu'elle se contentera de ce que vous avez fait. »

Le cœur de Giselle battit bien fort. Une idée victorieuse venait de surgir tout à coup dans sa petite tête.

C'était une enfant timide et réservée que Giselle Duparc, mais elle savait se montrer vaillante à l'occasion; et d'ailleurs, n'y avait-il pas pour l'encourager, à la porte même du *Mouton*, un beau magasin de joujoux, dont un acte de courage allait lui ouvrir l'entrée?

Elle s'avança donc, toute rougissante, et grande fut la surprise des assistants, lorsqu'ils entendirent cette toute petite fille se proposer pour ouvrière, et demander à terminer les fameux dessous de lampe. Personne n'eut envie de rire cependant, tant il y avait de gentillesse dans la solliciteuse, et Greppo ayant répondu de son

élève, celle-ci se retira triomphante, emportant l'ouvrage en main. Trois jours lui suffirent pour achever la tâche à laquelle avaient renoncé les mains paresseuses de la future petite duchesse (il est vrai de dire que cette dernière n'avait pas de frère à qui elle voulût faire une surprise), trois jours pendant lesquels la petite brodeuse perdit littéralement le boire et le manger, et refusa de se laisser natter les cheveux, sous prétexte que c'était du temps perdu.

Enfin, le quatrième jour au matin, on s'achemina vers le *Mouton*, et de là vers le magasin de jouets. Giselle, avec ses trois pièces de vingt sous toutes neuves, serrées étroitement dans sa petite main, s'arrêta longuement devant la vitrine. Que de tentations ! Que de salons dorés, avec leurs canapés de satin bleu de ciel ! Que de boutiques d'épicerie, avec leurs balances reluisantes! Que de babies dans leurs berceaux ! Que d'élégantes poupées assises à leur toilette ! Que de jolis ménages en porcelaine, où l'on devait faire de si appétissantes dînettes ! Ce n'était pas tout cela cependant que l'enfant dévorait du regard.

Ses yeux s'étaient fixés dès l'abord, avec une admiration pleine de convoitise, sur une grande boîte de bois verni, dont le couvercle soulevé laissait apercevoir un campement militaire. Rien n'y manquait, ni les nombreux soldats de toute arme, ni les officiers en brillant uniforme, ni les tentes et les chevaux, ni les canons, ni même une forteresse avec son enceinte bastionnée et ses ponts-levis.

« Allons, il faut pourtant se décider ! »

Ces mots de Greppo rappelèrent Giselle à la réalité; elle entr'ouvrit doucement la main comme pour voir si les trois pièces neuves ne s'étaient pas envolées, et tout émue, toute tremblante, pénétrée d'une sorte de religieux respect, elle mit la main sur le bouton de la porte.

Si l'étalage était séduisant au dehors, combien le magasin lui-même le parut plus encore aux yeux émerveillés de la petite fille!

C'était vraiment une sorte de paradis des enfants. Partout où se portaient les regards, des joujoux, rien que des joujoux! Quel vaste hori-

zon! quelles splendides perspectives pour Giselle, qui n'avait encore rien possédé qu'une mauvaise poupée et quelques images! Au-dessus de sa tête, pendaient à une hauteur inaccessible, attachés au plafond par des liens invisibles, des trompettes entourées de flammes éclatantes, des fusils de toutes sortes, des chariots, des polichinelles, des instruments de jardinage, pour de petits jardiniers qui n'en faisaient pas leur état. A droite et à gauche, dans des vitrines élégautes, des ménages, des bergeries, des arches de Noé, et des trésors de toutes sortes étalés coquettement sous les yeux des visiteurs.

Giselle était éblouie, et si troublée à la pensée qu'elle allait choisir ce qui conviendrait le mieux à Raoul, au milieu de toutes ces magnificences, que lorsque le marchand lui demanda d'un air gracieux ce qu'elle désirait, elle resta tout interdite. Il fallut que Greppo lui touchât légèrement l'épaule pour obtenir une réponse.

Alors, en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, elle désigna du bout du doigt le mer-

veilleux joujou militaire qui avait eu ses premiers regards.

« C'est trop cher, murmura Greppo, trop cher, ma mignonne! » Mais si bas qu'elle parlât, les marchands ont l'oreille fine, et l'industriel en jouets entendit.

« Pas si cher que cela vaut, madame, s'empressa-t-il de dire. Si le commerce allait, je ne le donnerais pas pour trente francs; aujourd'hui, je vous le laisserai à vingt-cinq. »

Vingt-cinq francs! Se doutait-il du coup douloureux qu'il portait à la pauvre petite? Vingt-cinq francs! Quand elle s'était imaginé, l'innocente, qu'avec ses trois pièces de vingt sous neuves, elle allait pouvoir choisir. Vingt-cinq francs! Le prix de huit paires de dessous de lampes!

Allons, il n'y faut plus songer! Et elle se détournait avec effort, et, malgré elle, ses yeux revenaient toujours vers ces canons d'acier brillant, cette forteresse imprenable, et ces superbes officiers, parés comme pour un bal.

« J'ai bien d'autres choses à vous offrir, ma

belle petite demoiselle, reprit le marchand de sa voix insinuante. Tenez, que diriez-vous de ce régiment de cavalerie? Les chevaux sont copiés sur nature. »

Et il étalait complaisamment sur le comptoir le contenu d'une nouvelle boîte. C'était un régiment superbe en effet. Quels chevaux! Des queues traînant jusqu'à terre, comme des panaches flottants. Quand Giselle le vit mis en ordre, l'avant-garde s'avançant prudemment la carabine au poing, puis la musique, puis le colonel sur un beau cheval blanc, puis trois escadrons de vingt hommes chacun, avec leur commandant, capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, son cœur se remit à battre de plus belle.

Hélas! pauvre enthousiaste! Encore une déception! Sept francs cinquante! Il fallait bien en rabattre! Les larmes lui vinrent aux yeux; sa jolie figure, radieuse tout à l'heure, se couvrit d'un nuage, et elle regarda avec angoisse les trois pièces neuves, sur lesquelles elle avait fondé tant d'espérances.

Le marchand avait bon cœur; il se sentit pris de

compassion pour cette douleur enfantine, et il voulut, lui aussi, faire un petit sacrifice.

« Ne vous désolez pas, Mademoiselle, dit-il, en présentant à la jeune acheteuse, qui restait muette devant lui, deux nouvelles boîtes de soldats; elles sont de quarante sous chacune, je les mettrai à trois francs toutes les deux, pour vous obliger. »

En vain la fierté de Giselle protesta; il fallut céder; les boîtes furent enveloppées et ficelées en un tour de main.

« C'est fort joli encore, disait le brave homme; de petits soldats de plomb de première qualité, cinquante dans chaque boîte!

— Des Français, demanda la petite fille, en levant un regard reconnaissant sur son nouvel ami.

— Des Français et des Autrichiens; de cette sorte vous pourrez livrer de grandes batailles avec votre petit frère. »

Et voilà comment Raoul avait eu ses premiers soldats! Voilà qui lui avait fait pressentir les joies de la vie militaire!

Tous les dimanches, sur la table de la salle à manger, recouverte d'un mince tapis de drap vert, il se livrait de sanglantes batailles entre la France et l'Autriche. C'était tantôt Charles-Quint et François Ier, la guerre de Trente ans, les guerres de Louis XIV, les campagnes de Bonaparte et de Napoléon ; mais dans cette histoire en action, il n'y avait jamais de défaite pour la France ; les Impériaux étaient invariablement battus à plate couture, leur armée culbutée sans miséricorde, du haut en bas de la table. Rien que des victoires de Marignan, de Marengo ou d'Austerlitz ! Les journées de Pavie et de Waterloo ne se présentaient pas pour ces heureux soldats français.

Quelquefois la scène variait ; Raoul, qui ne se piquait pas de fidélité historique, comme nous venons de le voir, transformait de temps à autre ses Autrichiens en Athéniens, et ses Français en Spartiates, et réciproquement, pour les besoins de la cause.

Qu'avait-il besoin de se préoccuper des costumes, du casque, du bouclier, de la lance ou

des javelots? Un jour même, chose étrange, et qui a échappé jusqu'à ce jour aux recherches des historiens les plus consciencieux, on entendit le canon aux Thermopyles, et la terre se trouva jonchée de trois cents cadavres le fusil au bras. La poudre était-elle donc inventée du temps de Léonidas?

Puis venaient toutes les batailles du consulat et de l'empire, sans préoccupation aucune de l'ordre chronologique : Marengo à la suite d'Austerlitz, Aboukir et les Pyramides après Wagram :

« Attention, Giselle, disait le stratégiste, ne t'y trompe pas, c'est une charge de mamelucks que je vais faire exécuter. »

Et en une soirée, toutes ces gloires évanouies revivaient sur le tapis de drap vert. Et le colonel à l'aigrette blanche était tantôt le brillant Murat, tantôt le valeureux Ney, tantôt le premier consul, et jusqu'au grand Napoléon lui-même.

Pendant que Giselle trouvait ainsi, dans la joie de Raoul, le meilleur salaire de son travail,

la future petite duchesse, idolâtrée de son indulgente aïeule, recevait chaque jour, avec force caresses, force compliments pour son « labeur persévérant. » Les dessous de lampes étaient présentés à l'admiration de chaque nouveau visiteur, après avoir été payés tout d'abord d'une poupée, munie d'un trousseau de reine, et d'une montre microscopique, merveille d'horlogerie et de bijouterie.

Mais notre rôle d'historien véridique nous oblige à l'avouer : ni la poupée, ni son trousseau, ni la montre elle-même, ne furent appréciés et aimés de l'enfant gâtée comme les deux petites boîtes de soldats, dans le pauvre logis de la rue d'Enfer.

CHAPITRE III

Un jour Raoul arriva du collége dans un état d'exaltation extraordinaire, et sans se donner le temps d'embrasser Giselle, ce qui était chez lui l'indice des plus graves préoccupations, il déposa sur le métier de Greppo une grande lettre à l'allure officielle.

« Du proviseur, s'écria-t-il tout essoufflé !

— Du proviseur, répéta Greppo ! Ce n'est pourtant pas l'époque des bulletins.

— Mais lis donc, au lieu de chercher à deviner.

— Que peut-il avoir à me mander, dit-elle toute pensive ?

— Oh ! que les femmes sont étranges ! Ne vois-tu pas, Greppo, que cette pauvre Gisie grille d'impatience ? Seulement elle grille en dedans, suivant sa sage coutume. »

Malheureusement, ainsi qu'il arrivait toujours

dans les moments de presse, Greppo avait perdu ses lunettes. On les chercha par terre, dans la corbeille aux pelotons, dans le sac de mérinos noir, et on finit par les retrouver sur le nez de la brodeuse. Elle n'en faisait jamais d'autre!

« Monsieur le proviseur du lycée Louis le Grand, disait la mystérieuse lettre, prie madame Greppo, et sa famille, d'assister au concert qui se donnera le jeudi 12 juillet, dans la salle des exercices. »

« Comprenez-vous toutes les deux, reprit Raoul, qui venait de monter sur une chaise, pour donner plus de solennité à ses paroles? Nous sommes aujourd'hui samedi, 7 juillet. Huit, neuf, dix, onze, douze, continua-t-il en comptant sur ses doigts. Donc, dans cinq jours, vous entendrez de la fameuse musique, c'est moi qui vous le dis. »

Greppo réfléchissait profondément et silencieusement.

« J'ai le temps, dit-elle enfin avec un soupir de satisfaction, comme si l'on venait de lui enlever de la poitrine un poids énorme, j'ai bien

le temps. Demain matin, je donnerai un bon coup de savon à la robe de première communion de votre sœur. Cela sèche si vite l'été que demain soir je pourrai déjà l'empeser et la repasser. Car pour après-demain je n'ai guère de loisir, avec mes leçons au couvent. Disons que je lui achèterai une ceinture bleue, des gants de Suède, que je remettrai des rubans frais à son chapeau. Avec cela, monsieur Raoul, elle ne vous fera pas honte.

— S'il est possible! s'écria Raoul en regardant la petite fille, dont les yeux bleus brillaient comme deux étoiles de saphir! Gisie me faire honte! Mais elle est la plus belle petite sœur qui soit au monde, comme elle en est la meilleure et la plus aimée. Mais, Greppo, tu ne sais donc pas que, dans sa robe de tous les jours, Gisie me paraît cent fois plus charmante que toutes ces filles habillées à la façon des chiens savants, ou des guenons de l'Hippodrome? »

Raoul avait été une fois au Cirque.

« Oui, oui, c'est bon à dire, soupira Greppo, qui, dans sa vieille expérience, ne voyait pas les

choses du même œil, et qui rêvait pour sa chère Gisie velours et dentelle; mais la mode est la mode, monsieur Raoul, et si j'étais riche, votre sœur aurait jeudi une de ces jolies robes de mouseline anglaise, blanche et rose, comme on en voit tant au Luxembourg.

— Sois donc tranquille, ma pauvre Greppo, quand je serai maréchal de France, Gisie aura des robes de toutes les couleurs, comme ces princesses des contes de fée : Peau d'Ane ou Cendrillon. Que dirais-tu d'une nuance clair de lune, ou rayon de soleil, ou bien encore lever de l'aurore, et feux du couchant? »

Giselle éclata de rire.

« Tu ferais mieux, Raoul, de penser à donner à Greppo un bon châle pour l'hiver, au lieu de ce vieux manteau ouaté qui montre la corde, et qui ne lui tient plus chaud du tout.

— Je vous donnerai bien d'autres choses, s'empressa de répliquer Raoul : des chevaux, des voitures, des maisons, des châteaux, des domestiques, et des diamants. Enfin, tout ce qu'on peut avoir avec beaucoup d'argent. Et pour

commencer, Greppo ne fera plus de tapisserie ni de cuisine.

— Dans ce temps-là, dit la bonne dame, en secouant mélancoliquement la tête, Greppo ne sera plus avec vous, mes pauvres enfants, car j'imagine qu'un maréchal de France ne doit pas être de la première jeunesse.

— Que si, reprit Raoul avec aplomb! Cela s'est vu quelquefois, sinon maréchal, au moins général en chef. Pense donc à Condé, à vingt-trois ans! Hoche, à vingt-cinq! Et Bonaparte! et Annibal! et tant d'autres! Avec la guerre, cela va vite!

— Oh! la guerre, s'écria Gisie, c'est une chose affreuse. Peux-tu en parler avec ce sang-froid?

— Bien sûr, petite sœur, que je ne me contenterai pas toute ma vie de mes batailles de soldats de plomb ou de bois. Tiens, je n'ai même plus envie d'un cheval à mécanique. Je ne rêve qu'un vrai cheval, ardent, fougueux, galopant, piaffant. Dans ce moment, continua-t-il, en courant tout autour de la chambre, je me vois à

la tête de mon escadron : nous partons dans une charge furieuse; l'ennemi est en fuite ; partout des morts et des blessés...

— Ah ! Raoul, interrompit Giselle, quelle cruauté! Et moi, que deviendrai-je pendant ce temps ?

— Toi ! tu courras après les dépêches et les journaux, et ton cœur battra d'orgueil en lisant :

« Le lieutenant Raoul Duparc a été porté à « l'ordre du jour de l'armée, pour avoir pris un « drapeau à l'ennemi. »

« Le capitaine Raoul Duparc, à la tête de « cinquante hussards, a exécuté une brillante « reconnaissance, et surpris un poste ennemi. »

« Un peu plus tard : Le colonel Duparc, à la « tête de son brave régiment, a chargé avec une « impétuosité furieuse. »

« Plus tard encore : Le général Duparc a dé- « cidé du succès de la journée, en arrivant à « point, avec des troupes toutes fraîches, et « pleines d'ardeur. »

C'est alors, Giselle, que je deviendrai maréchal de France, car me voici à la fin de mes grades.

— Allons, mon bel officier, dit Greppo, en passant complaisamment la main sur la chevelure lustrée du jeune orateur, puisque vous avez si bien gagné le repos, venez avec nous acheter les gants de votre sœur. Les vôtres iront encore pour cette fois. »

CHAPITRE IV

Un mois après, jour pour jour, eut lieu la distribution solennelle des prix au lycée Louis le Grand. Chacun y remarqua un petit garçon d'une douzaine d'années, qui escaladait les gradins de l'estrade, comme s'il se fût agi d'aller à l'assaut. Il y remonta souvent, si souvent qu'à la fin les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et que l'archevêque de Paris, qui présidait, lui dit en l'embrassant paternellement : « Vous ne voulez donc rien laisser aux autres, mon petit ami ? »

Mais ni les bravos enthousiastes, ni les éclatantes fanfares de la musique militaire, ni la joie du triomphe, ne firent oublier un seul instant au lauréat qu'il y avait, dans un coin de la salle, une vieille femme qui pleurait de joie, et une petite fille toute pâle d'émotion, qui frap-

pait dans ses mains chaque fois qu'on appelait le nom de Raoul Duparc.

Il courait à elles au sortir de l'estrade, jetait pêle-mêle sur leurs genoux livres et couronnes, et les embrassait avec une telle effusion, que la branche de giroflée rouge qui se dressait orgueilleusement sur le chapeau de paille d'Italie de la vieille dame, avait reçu déjà bon nombre d'accolades par trop familières.

Quant à Giselle, la moindre feuille de ces glorieuses couronnes lui semblait plus précieuse que tout l'or du monde, et dans la vaste salle, témoin de ces innocents triomphes, nul cœur ne battit avec une joie plus pure, et une tendresse plus vive, que celui de la petite sœur de Raoul.

L'année suivante, Greppo dut arborer deux jours de suite ce fameux chapeau de paille, qui sommeillait d'ordinaire, dans un repos complet, sur son lit de mousseline, tout capitonné d'ouate.

Cette année-là, Giselle eut sa distribution de prix, elle aussi, et ses couronnes à recueillir.

La supérieure de la Visitation, où la brodeuse donnait une fois par semaine des leçons d'ou-

vrages à l'aiguille, frappée de la gentillesse et de l'intelligence précoce de la petite fille, qui accompagnait toujours sa vieille amie, avait offert charitablement de se charger de cette éducation, et depuis un an, Giselle profitait de son mieux des enseignements de toutes sortes qui lui étaient donnés.

Dès le premier jour, la grande salle d'études avec les cartes, les sphères, les livres et les pupîtres, lui parut un lieu béni, une sorte de cénacle, où elle recevait avec recueillement l'instruction qu'elle n'aurait jamais osé espérer. Aussi, en peu de temps, dépassa-t-elle toutes ses compagnes. Sa rare intelligence, son esprit clair et lucide, aidés par une application sans relâche, lui firent franchir avec une merveilleuse facilité les premiers degrés de l'échelle de la science, et à la fin de l'année, le nom de Giselle Duparc était acclamé à la Visitation, comme celui de Raoul à Louis le Grand.

Pendant les années qui suivirent, la tendresse et l'union des deux orphelins ne se démentirent pas un instant ; en ses jours de sortie, Raoul ne

connaissait plus qu'une promenade : le long parcours de la rue d'Enfer à la barrière du Trône ; et lorsque, sur la porte du petit parloir, impatient et anxieux, il voyait arriver Giselle, fraîche et souriante, dans sa robe de pensionnaire, avec le ruban bleu en sautoir, Raoul s'estimait le plus heureux des écoliers.

Le temps ne reste pas oisif. Tous deux grandirent ainsi pendant que Greppo vieillissait. D'année en année, il lui avait fallu changer le numéro de ses verres de lunettes, et depuis quelque temps déjà, elle se demandait avec inquiétude si elle pourrait travailler jusqu'à ce que « les chers enfants » fussent hors de peine.

Jamais elle ne s'était ouverte à eux de ces sollicitudes pleines d'angoisse, et cependant comment faire ? N'était-ce pas au mois de juin prochain que Raoul allait passer ses examens pour Saint-Cyr ? Comment payer la première année de pension, si lourde avec le trousseau ?

La pauvre femme, sans appui, sans protection, sans conseils, fière dans sa pauvreté, n'eut pas même le soupçon qu'elle pouvait réclamer

l'appui de l'État pour un candidat sans fortune, et un beau jour, elle s'en alla seule au couvent, au milieu de la semaine, pour consulter la jeune pensionnaire, dont la raison précoce et le caractère sérieux lui inspiraient déjà grande confiance.

« Ne parlons pas de tout cela à votre frère, mon enfant, lui dit-elle ; gardons-nous de le troubler dans ses études ; et puis, je le connais, le cher garçon, il serait capable de s'engager plutôt que de nous causer un embarras. Mais en vérité, que faire?

— C'est bien simple, Greppo, répondit la jeune fille, qui avait réfléchi un instant. Voilà mon éducation terminée, et je suis en état d'apprendre aux autres ce qu'on m'a si généreusement enseigné ici. Les places d'institutrice ne sont pas rares ; on en offre souvent à madame la supérieure, et je sais, en outre, qu'au *Mouton*, où il vient tant de grand monde, on ne demandera pas mieux que de nous aider aussi.

— Mais, ma chère aimée, reprit Greppo, le trousseau se paie tout de suite, ainsi que le pre-

mier trimestre, et 1,500 francs font une grosse somme.

— Tranquillise-toi, ma bonne, tout s'arrangera. »

L'air de confiance et de décision de la jeune fille calma Greppo, et dès le lendemain, on se mit en route pour le *Mouton*.

Mme Bourgeois reçut les deux visiteuses à bras ouverts. C'était une de ces femmes de la vieille roche, qui font du commerce une sorte de sacerdoce, et qui travaillent toute leur vie, sans adorer le veau d'or. Assise majestueusement derrière son comptoir, au milieu de ballots de laine et de soie de toutes nuances, elle écouta attentivement le discours de Giselle, en faisant de temps à autre de petits signes d'approbation et d'attendrissement, et lorsque la jeune fille releva les yeux avec anxiété pour lui demander ce qu'elle croyait possible, Mme Bourgeois sourit maternellement :

« Vous arrivez à point, dit-elle, et je crois bien que j'ai votre affaire. Hier, j'ai été appelée au faubourg Saint-Honoré chez une grande dame

étrangère que je fournis depuis longtemps. Elle veut des dessins pour un paravent chinois; mais les échantillons lui ont paru trop difficiles, et je dois faire exécuter, par des mains habiles, la partie la plus compliquée de l'ouvrage. C'est justement votre affaire, madame Greppo. Il y a là des points lancés qui ressemblent aux hachures d'un dessin à la plume, et vous seule êtes capable de vous en tirer. Si vous voulez m'attendre deux minutes, le temps de mettre ma robe et mon chapeau, nous irons ensemble à l'hôtel Kleinfeld et nous ferons notre affaire.

— Mais, Madame, objecta timidement Giselle, et moi?...

— Vous venez aussi, bien entendu, mon cher ange, puisque les dessins ne sont qu'un prétexte à présentation.

— Oh! alors, c'est chez cette dame que vous avez l'espoir de me placer? »

Le cœur de la jeune fille commença à battre d'émotion.

« Non, pas chez elle; mais je m'aperçois que je ne vous ai pas encore raconté mon histoire, et

de cette façon, vous ne pouvez rien y comprendre. Mme de Kleinfeld est chargée, par une de ses amies de Berlin, de lui envoyer une Française, une Parisienne s'il est possible, pour servir d'institutrice à ses filles. Oh! mon Dieu, savez-vous l'allemand? C'est une condition importante. »

Giselle regarda Greppo.

« Encore quelque chose que je lui dois, dit-elle en serrant tendrement la main de sa vieille amie ; c'est elle qui, dans ma petite enfance, m'a appris à parler couramment l'allemand. Depuis, je me suis perfectionnée au couvent avec une religieuse originaire de Weimar, et...

— Alors tout va bien, ma mignonne, interrompit la maîtresse du *Mouton*, qui paraissait enchantée. Du moment que vous savez parler cet horrible jargon, le succès me paraît assuré, pour peu que cette baronne se connaisse en physionomie. Ainsi donc, dans quinze jours ou trois semaines, juste le temps de préparer votre petit trousseau, vous pouvez être en Prusse.

— En Prusse! s'écria Greppo dont les yeux pai-

sibles lancèrent tout à coup de terribles éclairs. En Prusse ! répéta-t-elle d'un ton courroucé, n'espérez pas cela. Plutôt que de voir ma chère enfant partir chez ces Cosaques, j'aimerais mieux mendier son pain et le mien le reste de mes jours. »

Greppo, comme on le voit, n'était pas très-ferrée sur la géographie, et pour elle, Prussiens et Cosaques, c'était tout un. Aux jours de son enfance, qui s'était écoulée dans un village de la frontière, ravagé par les deux invasions, elle avait entendu parler si souvent avec effroi et avec haine des Prussiens et des Cosaques, qu'à force de les réunir dans une même détestation, elle avait fini par leur donner une nationalité commune.

Nous croyons même, Dieu nous pardonne ce jugement téméraire, que si elle eût connu Berlin pour la capitale de la Prusse, elle se serait refusée à employer pour ses admirables tapisseries cette laine douce et égale, sans pareille à l'usage, et vendue dans le commerce sous le nom de laine de Berlin.

On eut grand'peine à calmer l'indignation pa-

triotique de Greppo. Giselle lui parla avec éloquence des chemins de fer, des télégraphes, de la poste, de la rapidité des communications, qui supprime les distances. Elle lui dit qu'elle était assurée de ne rencontrer aucun Cosaque à Berlin, qu'ils y étaient pour le moins aussi rares qu'au Luxembourg ou sur la place Saint-Sulpice; surtout elle fit luire à ses yeux la brillante perspective de l'épaulette d'or, qui attendait Raoul à sa sortie de Saint-Cyr.

Greppo s'avoua vaincue; il ne lui resta plus d'autre objection à faire que celle de sa pauvre toilette, peu convenable, disait-elle, pour se présenter devant la très-haute et très-puissante baronne. A cela, Mme Bourgeois répondit qu'il ne s'agissait pas de Greppo, et que Mme de Kleinfeld ne ferait sûrement aucune attention à son châle râpé et à son vieux chapeau noir.

« Quant à Mlle Giselle, je me demande si elle pourrait être plus charmante en velours, en soie et en dentelle, que dans son modeste costume de pensionnaire. Mais dépêchons-nous, ma bonne dame, il se fait tard déjà, et Mme la baronne

fait chaque jour, vers quatre heures, la promenade obligée au bois de Boulogne. Savez-vous qu'il y a loin d'ici au faubourg Saint-Honoré! »

La route fut silencieuse.

En dépit de tout, Greppo songeait aux Cosaques, à leurs lances, à leurs barbes incultes, à leurs visages farouches; à ces Cosaques qui, dans son village, étaient restés les croquemitaines des petits enfants. Et le chagrin de Raoul! Et sa propre douleur à elle, en voyant partir si loin la chère petite, qu'elle avait élevée avec tant d'amour et de sollicitude! Que de pensées douloureuses se pressaient dans sa pauvre tête endolorie! Et cependant, au milieu de considérations si graves, telle est l'étrangeté du cœur humain, la bizarrerie des mélanges qui s'y opèrent, que cette créature dévouée, qui se sacrifiait heure par heure, depuis tant d'années, avec un héroïsme sublime, eut jusqu'au bout une pensée de regret pour son chapeau de paille d'Italie, et pour la fameuse branche de giroflée. Comme elle se serait sentie plus à l'aise, le front ombragé

par cette imposante coiffure, pour faire son entrée dans le salon de la baronne !

Mais ce n'était plus le temps de la réflexion ! Voilà le numéro 215 du faubourg Saint-Honoré ! On passe devant le suisse ! On monte l'escalier, où le bruit des pas s'éteint dans le moelleux tissu du tapis de haute laine ; on traverse une longue enfilade de somptueux appartements, pour ne s'arrêter que dans un petit boudoir tendu d'étoffes sombres. Attention, Greppo ; voici le moment de faire votre plus belle révérence à Madame la baronne.

La maîtresse du *Mouton* ne s'était pas trompée ; Giselle plut tout d'abord ; elle plut si bien que le soir même, Mme de Kleinfeld envoyait à Berlin la lettre suivante, à l'adresse de son amie, la comtesse de Gastein :

« Mon cher cœur, je me hâte de vous dire que je crois avoir enfin trouvé ce qu'il vous faut : une jeune Française, à peu près Parisienne, charmante, accomplie, distinguée en tout point. Je ne vous parle pas de son extérieur ; c'est là son seul défaut apparent. Elle est presque port

belle; mais si modeste (qualité rare chez les Françaises), que j'en ai été enchantée. Elle parle allemand comme si elle arrivait de Berlin. Je l'ai fait causer; de plus, je suis allée sans retard dans le couvent où elle a été élevée, et la supérieure m'a dit que jamais élève aussi parfaite n'avait passé par ses mains. Son fervent catholicisme ne sera pas à craindre pour vos filles, puisque vous êtes-là. Seulement... (ne craignez rien; le seulement est si peu de chose que j'ai cru pouvoir conclure à peu près), la jeune personne pose des conditions pécuniaires. Il lui faut, paraît-il, une somme de 4,000 francs versée entre ses mains avant son départ : une pension, un trousseau à payer pour son frère, toute une histoire fort respectable, sans doute, mais peu intéressante pour vous. Donc j'abrége, et voici ce que j'ai décidé en votre nom, quitte à tout rompre si vous apposez votre veto. Mlle Duparc signerait un engagement de sept ans, en retour duquel vous lui promettriez (en outre du petit capital versé) 600 francs d'honoraires annuels. Je vous engage à ne pas mar-

chander. Mlle Duparc avait commencé par déclarer qu'elle se contenterait des plus minces appointements; mais deux vieilles dames qui lui servaient d'escorte, lui ont fait observer qu'il fallait bien songer un peu à ses dépenses d'entretien, dans une grande maison comme la vôtre. Vous trouverez donc là une économie réelle; toutes les institutrices que j'ai vues pour vous jusqu'à ce jour, demandaient 2 ou 3,000 francs par an. L'Angleterre et la Russie, qui donnent des prix insensés, ont gâté toutes ces Françaises, et leur ont tourné la tête. Mais la jeune fille en question paraît fort raisonnable.— Répondez-moi vite, je craindrais que ce trésor à bon marché ne vînt à nous glisser entre les mains. Et surtout, réfléchissez que cette période de sept ans est précisément ce qu'il faut pour élever vos trois filles. Vous avez besoin d'économie dans votre maison. La position est fort belle quant à présent, je le sais ; mais si le comte Heinrich venait à se marier, par un de ces hasards qu'on ne peut pas plus prévoir qu'empêcher, il y aurait bien du changement. Adieu,

mon cher cœur, pas de faux calcul, pas de susceptibilité religieuse mal entendue, songez au réel et au solide, et croyez aux sentimeuts les plus tendres de votre amie, etc.

« Baronne DE KLEINFELD.

« *P. S.* J'ai dû promettre à la jeune fille le libre exercice de sa religion. Un remords me prend ! Je vous ai raconté je ne sais quelle histoire sur l'emploi du capital de 4,000 francs. C'est peut-être cela, mais j'y ai fait si peu d'attention, que je pourrais bien m'être trompée. Je ne suis guère sûre que des chiffres. Sur les chiffres, vous vous souvenez, Wilhelmina, que je ne me trompe jamais. »

Wilhelmina fit les mêmes calculs que son amie la baronne.

Économe comme une Prussienne de race (dans ce pays tout le monde connaît fort au juste le prix de l'argent, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets), elle réfléchit rapidement qu'il y avait là une bonne affaire à saisir, et son *oui* arriva par le télégraphe à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. De là, il fut porté au *Mouton*, où Mme Bourgeois le reçut à son comptoir, encombré comme à l'ordinaire d'écheveaux de

laine et d'échantillons, sans oublier les clientes. Laissant tout de côté pour « la chère Giselle, » elle arriva essoufflée au quatrième étage de Mme Greppo, tourna rapidement la clef, qu'on laissait d'habitude sur la porte, et se jetant hors d'haleine dans le fauteuil, vide alors :

« C'est fait, dit-elle ! Embrassez-moi, ma belle petite. Voilà vos 4,000 francs, et je ne suis pas en peine de la façon dont vous les gagnerez. On vous veut dans quinze jours. Préparez vite votre petit trousseau, fort simple, bien entendu. On ne tient pas au luxe. Quant au voyage, je me charge de vous trouver une bonne occasion. »

Quinze jours après, Giselle se mettait en route, le cœur déchiré du chagrin de Raoul et du désespoir de Greppo, mais forte, courageuse, résignée, et prête à tout. Cette enfant de dix-sept ans, élevée à l'école de l'adversité, y avait trempé fortement son âme.

« Dieu est partout, » tel avait été son dernier mot aux pauvres désolés, et elle partait pour la bataille de la vie, armée de foi, de courage et d'espérance chrétienne.

CHAPITRE V

Si, durant le voyage, Giselle avait compté nourrir ses regrets, en repassant au fond de son cœur le passé plein de tendresse, auquel elle venait de dire adieu, ou bien en interrogeant anxieusement l'avenir obscur qui s'ouvrait devant-elle, elle se serait trouvée fort déçue, car sa compagne de route ne devait pas lui laisser de pareils loisirs.

« L'occasion » trouvée à grand'peine par la digne maîtresse du *Mouton*, était une honnête marchande de modes d'un certain âge, qui allait chercher, ou plutôt « trouver la fortune en Prusse, » car elle ne doutait pas de son succès.

« Voyez-vous, ma chère demoiselle, disait-elle à sa jeune compagne, quand j'ai vu que ma nièce avait déjà cinq enfants, sans parler de ce que le bon Dieu lui enverra encore, et qu'ils

avaient tous grand' peine à nouer les deux bouts, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai cédé mon fonds à bon prix, et je me suis mise en route. En Prusse, une Française, qui a quelque idée dans la tête, et un peu d'adresse au bout des doigts, ne peut manquer de rattraper vite le prix de son voyage. Dans ce pays baroque, il n'y a pas une femme qui sache faire gracieusement un nœud de chapeau, poser une plume, bouillonner une dentelle. Et les bavolets, donc ! »

Ici M[lle] Hamon éclata de rire, comme si l'image qui se présentait à ses yeux était vraiment par trop grotesque.

« Les bavolets ! J'en ai vu ! Et il faut les voir pour y croire. La dernière de mes apprenties s'en tirerait mieux que la première marchande de modes de Berlin. Or, vous n'ignorez pas que le bavolet est la pierre de touche du talent dans notre métier. — Il est vrai que les chapeaux actuels n'en comportent plus guère, sauf pour les femmes âgées, mais ce n'est pas une excuse. »

Giselle fit un signe muet d'approbation.

« Il y a réellement de quoi faire frémir, ma chère demoiselle, continua l'*artiste* enthousiaste. Représentez-vous quelque chose de lourd, de prétentieux, d'informe, qui s'aplatit sur la nuque, comme la visière d'un casque posé sens devant derrière. Ce n'est pas surprenant, au reste. Ce pays-là est le pays des casques, m'a-t-on dit. »

Et Mlle Hamon, enchantée de sa plaisanterie, rit de nouveau à gorge déployée.

Pauvre Giselle! Il lui fallut un violent effort de politesse pour faire monter un sourire à ses lèvres, mais que le cœur était loin de s'y associer! Elle écoutait tous ces bavardages comme on écoute parfois, d'une oreille distraite, certains bruits extérieurs qui n'arrivent pas jusqu'à l'âme, et il est probable que, tout le long du voyage, les choses se seraient passées de même sorte, si, à force d'effleurer mille sujets, dans le but de distraire la jeune fille, Mlle Hamon n'avait enfin trouvé le secret de l'intéresser. Il ne fallait pour cela que le nom de Raoul.

« Quel gentil cavalier, dit-elle! Quand il y

aura une paire de moustaches noires au milieu de ce joli visage, gare aux têtes disposées à tourner! »

Dès lors la glace était rompue entre les deux voyageuses, et Giselle, en dépit de sa réserve un peu froide, se laissa prendre aux avances de l'excellente femme.

C'était une digne créature, compatissante et dévouée, que cette marchande de modes! Sous une apparence vulgaire, qui déconcertait tout d'abord, on finissait par découvrir, avant qu'il fût longtemps, les élans d'un cœur plein de bonté, et les saillies d'un esprit naturel fort original.

« Laissez-moi cela, ma mignonne, dit-elle à la jeune fille, comme on approchait d'une grande station, et en lui retirant des mains, sans la moindre cérémonie, une tablette de chocolat que Giselle s'apprêtait à manger avec la moitié d'un petit pain. Il est l'heure de dîner, et ce n'est pas un festin pareil, accompagné d'eau claire, qui vous remettra sur les joues des églantines roses. Déjà ce matin, sans en avoir l'air, je vous sur-

veillais du coin de l'œil, et je pestais tout bas contre votre déjeuner d'anachorète. Pourquoi ne vous ai-je rien dit alors, moi qui ne me laisse pas facilement intimider? Parce que, en dépit de votre air aimable et bon, vous avez une certaine petite mine fière, qui tient un peu les gens à distance. Mais tant pis si je vous fâche maintenant. J'ai promis de veiller sur vous, et je tiendrai parole. Attendez-moi donc là, ou plutôt descendons ensemble. »

Il fallut obéir, entrer au buffet, manger à la hâte un potage bien chaud, une aile de poulet, boire sans sourciller tout un verre de vin de Bordeaux, et refermer au plus vite le petit porte-monnaie, qui avait eu la tentation de s'ouvrir.

Décidément la marchande de modes voyageait en grande dame, et savait escompter, à l'avance, la poule aux œufs d'or qu'elle espérait trouver à Berlin.

Tout le long de la route, ce furent mille attentions délicates, en dépit de leur apparence trop familière peut-être. C'était une couverture pour la nuit, un verre de sirop, un fruit à la ro-

chaine station. Et quand Giselle voulait remercier :

« Taisez-vous donc, mignonne! Ne faut-il pas que je vous dédommage un peu, puisque c'est par ma faute que votre voyage s'allonge de je ne sais combien de kilomètres? On va d'ordinaire par le nord, paraît-il, mais puisque tout chemin mène à Rome, je me suis dit qu'il devait mener aussi à Berlin. Nous nous arrêterons donc à Strasbourg, et pendant que vous vous reposerez à l'hôtel, je ferai mes petites affaires. Mais, tenez, puisque nous voilà en confiance, laissez-moi tout vous dire. Je ne puis rester un instant sans rien faire, et les doigts me démangent, rien qu'à regarder votre chapeau. Qui a pu le fagoter de cette sorte?

— C'est mon chapeau de couvent, répondit Giselle, qui ne put s'empêcher de rire de cette indignation de métier.

— A la bonne heure! J'aurais dû m'en douter. Le couvent est l'endroit du monde où l'on s'entend le mieux à élever les jeunes filles, et le plus mal à tourner un chapeau ou une capote, après la

Prusse cependant. Je le sais de reste. J'ai eu une bonne tante, une sainte âme, qui a dû aller tout droit en paradis, supérieure chez les Ursulines. Seigneur Dieu ! comme ses élèves étaient coiffées ! Pauvres petites ! »

Et tout en parlant, Mlle Hamon, sans se préoccuper des secousses du wagon, prit à sa ceinture une petite trousse, munie de tout ce qu'il fallait pour travailler, fureta un instant dans un grand carton, en tira des pailles, du velours, des plumes noires, et, en deux heures, elle avait fait un vrai chef-d'œuvre.

« C'est trop beau, » murmurait Giselle, pendant que l'artiste, ajustant le « chef-d'œuvre » sur la tête de la jeune fille, se récriait, admirait, s'éloignait pour mieux jouir de l'effet, revenait mettre une épingle par-ci, un nœud par-là, puis finissait par déposer un baiser sur le front charmant, qui rougissait de se voir l'objet de tant d'attention.

« Vous êtes à croquer ainsi, mignonne ! Trop beau ! Eh bien, tant mieux ! Alors je vous demande votre pratique à Berlin. Un visage

pareil! Cela m'achalandera tout de suite, et vous damerez le pion à ces Prussiennes, qui n'ont ni goût, ni grâce! Quant à moi, vous me direz que mon chapeau ne me fait guère honneur, mais que voulez-vous? Vous connaissez le proverbe : « Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés. » D'ailleurs, que signifierait le plus joli chapeau du monde sur une vieille face basanée et bourgeonnée comme la mienne? Toutes les fleurs du printemps, loin de m'embellir, me rendraient cent fois plus laide encore. »

Aristote a peut-être parlé plus doctement, à coup sûr il n'a pas parlé si longuement dans son « chapitre des chapeaux; » mais Giselle avait avant tout le cœur reconnaissant, et elle écoutait, répondait, souriait, tout en regardant avec admiration, par la portière, les paysages qu'elle avait bien juste le temps de saisir.

Le train marchait à toute vapeur; on avait déjà laissé bien loin la Champagne poudreuse, et la jeune fille sentait son cœur battre, en voyant pour la première fois la chère Lorraine, le doux

pays natal, les riantes forêts, les vallons des Vosges, débordant de verdure.

Oh! s'arrêter un instant, fouler aux pieds l'herbe épaisse comme un gazon, respirer l'air balsamique du soir, s'arrêter surtout pour prier sur les tombes solitaires, où personne ne va plus s'agenouiller!

Mais non, il faut aller en avant, toujours en avant! Demain on aura quitté la France. Comme Giselle serait inquiète et désolée si elle ne se savait pas entre les mains de Dieu!

CHAPITRE VI.

GISELLE A RAOUL.

Strasbourg, mardi soir.

Nous nous arrêtons pour la première fois depuis vingt heures, mon cher Raoul, et avant de me coucher, je veux t'envoyer mon bonsoir le plus tendre. Pauvre cher frère, j'ai encore ton chagrin sur le cœur; il y a pesé lourdement, pendant la première partie du voyage, et c'est à peine si je pouvais répondre aux avances de ma compagne, qui s'est montrée pleine de bonté pour moi. Et ma pauvre Greppo, que dit-elle, que fait-elle à cette heure? Pour la première fois de sa vie, son courage paraissait vaincu. Répète-lui bien comme je l'aime, comme je me sens forte et bien portante, pleine d'espoir et de courage. C'est ce qui peut le mieux la consoler!

Je te disais qu'à peine si j'avais le temps de

penser à vous. Je le crois bien ; d'heure en heure, ma compagne ouvrait un grand panier aux flancs énormes, contenant tout ce qu'il est possible d'imaginer, en fait de provisions de bouche, mettait sur la banquette tout un petit couvert, (heureusement que nous étions seules dans notre wagon), et me pressait de manger et de boire.

« Rien que ce blanc de poulet, me disait-elle d'un air engageant. Une goutte de vin de Lunel, pour vous remonter. Un abricot ! quelques cerises ! »

D'autres fois, elle tirait une petite fiole d'eau de Cologne, en répandait quelques gouttes dans un verre d'eau, et m'engageait à me bassiner le visage, pour me rafraîchir. Puis elle m'essuyait tout doucement avec un mouchoir de fine batiste, sorti du petit sac d'où provenait l'eau de Cologne.

L'excellente créature est, comme tu sais, modiste de son état. Elle n'a jamais quitté Paris, et, sans savoir un mot d'allemand, elle va s'établir à Berlin, où un agent d'affaires lui propose un fonds bien achalandé déjà.

« Voyez-vous, ma chère petite, disait-elle en

réponse à mes craintes, je ne parle pas allemand, c'est vrai, mais ma langue est au bout de mes doigts, et je ne crains personne pour poser une plume ou tourner un nœud. Quand on aura vu en montre trois ou quatre de mes chapeaux, on ne voudra plus, à Berlin, porter que ceux de ma fabrique. *Modes de Paris!* Cela se lira en lettres d'or sur l'enseigne! Et ces mots-là, voyez-vous, ce sera comme du miel pour les mouches. »

Puis elle s'interrompait pour recourir de nouveau au fameux panier, prétendant qu'avant d'arriver dans le pays de la choucroute, elle voulait se régaler de son mieux à la façon française. Ce fut ainsi jusqu'au coucher du soleil! A cette heure-là, mon cher Raoul, nous avons traversé les Vosges, notre pauvre cher pays. Là est le vieux château que tu dois racheter quand tu seras maréchal de France, ne l'oublie pas, la vieille demeure dont Greppo nous a fait de si beaux récits. Oh! Raoul, les paisibles vallons, les forêts riantes, les chutes d'eau, les petits lacs! Le soleil baissait; j'aurais voulu arrêter sa marche pour jouir jusqu'au bout de la vue du pays na-

tal ; mais la nuit est venue, et je suis restée avec mes pensées, car ma compagne de route s'était enfin endormie.

Bonsoir, mes yeux se ferment ; je compléterai ma lettre au terme du voyage.

Berlin, vendredi.

J'ai traversé tant de pays, mon cher Raoul, que je suis étonnée, fatiguée, abasourdie au dernier point. Chose étrange pour moi, qui m'étais fait une patrie de la rue d'Enfer et du Luxembourg, que de voir cette patrie s'allonger pendant vingt heures de chemin de fer, et de sentir, en dépit de ma douleur, que je m'intéressais à tout, et que j'aimais tout ce qui passait devant mes yeux, d'un amour qui m'était inconnu jusque-là.

C'est à nous, pensais-je avec orgueil en traversant la riante banlieue de Paris, les vignes de la Champagne, les coteaux lorrains, les défilés des Vosges, et cette riche et industrieuse Alsace, aux plaines fertiles, que Greppo nous a appris à aimer ! Mais après Strasbourg, quand j'ai traversé le Rhin, large et puissant comme un fleuve d'Amérique, quand je n'ai plus vu à l'horizon s'élan-

cer cette merveilleuse flèche de la cathédrale, « qui semble un doigt levé vers le ciel, » j'ai senti réellement que je quittais quelque chose de plus que la terre et le sol, quelque chose qui ne peut se saisir, qui ne peut se toucher, mais qui est bien vivant pourtant, cette âme collective qui s'appelle la patrie. Là, la bonne Mlle Hamon m'a un peu dérangée, je l'avoue. Son panier de provisions revenait trop souvent se placer entre moi et mes belles visions, mes songes d'espérance et mes regrets, qui vont vers toi, mon Raoul aimé. J'aspirais au moment où il serait vide, ce panier, pour en avoir fini avec les sandwichs, les pêches, le raisin, les biscuits et les pastilles. Mais, hélas ! nous ferions bien le tour du monde avant de voir le fond. C'est le contraire du tonneau des Danaïdes, toujours plein, et à la longue, un autre genre de supplice ! D'ailleurs, à Strasbourg, ma compagne de voyage avait eu soin de renouveler les provisions, et d'acheter force comestibles à la maison Henry « pour manger le plus tard possible de leur cuisine allemande, » me disait-elle.

« Croiriez-vous, chère enfant, que ces gens-là, qui ont tous un appétit d'ogre, se régalent de lièvres aux pruneaux, de gigots aux confitures, et de porc à la gelée de groseilles, ou à la marmelade de pommes. Cela peint un pays, des goûts pareils, et leur cuisine peut aller de pair avec leurs modes. »

Tout en causant, j'ai vu que mon excellente compagne de voyage, à part la question gastronomique, ne savait absolument rien sur sa future résidence, et qu'elle allait là, aussi ignorante du but, et du chemin à parcourir pour l'atteindre, qu'un matelot qui n'a jamais vu la mer, et qui met pour la première fois le pied sur le bâtiment devant le conduire aux grandes Indes. Mais qu'importe un peu plus ou un peu moins de géographie? Je remercie Dieu d'avoir mis cette humble amie sur ma route; nous nous sommes séparées à la gare après force baisers, serrements de main, et promesses réitérées de se voir le plus souvent possible. Avant la séparation, j'ai dû l'aider à réclamer ses nombreux colis, tâche difficultueuse dont elle ne se serait jamais tirée sans

moi, vu son ignorance absolue de la langue allemande, et sa disposition à s'insurger contre tout.

« Voilà la sortie, » disais-je en la remettant dans le bon chemin, et en lui montrant *Ausgang*, écrit en grosses lettres, au-dessus d'une grande porte à gauche, tandis qu'elle voulait absolument prendre une petite porte à droite.

Elle haussa les épaules d'un air de dédain profond.

« Que ces Allemands sont stupides, me répondit-elle à haute voix, sans se soucier d'être entendue, oui ou non, des gens qui passaient. A Paris, on écrit tout simplement *sortie*, et personne ne s'y trompe. Mais ces gens-là ne savent pas appeler les choses par leur nom. Et puis, entendez-vous quel horrible charabia? C'est pis que la tour de Babel! »

Et alors, nous faisant faire place à grands coups de coude, distribuant autour d'elle d'un ton d'ironie, et à tort et à travers, des *ia* et des *nicht*, les seuls mots qu'elle connût, elle a fini par me mettre en voiture, avec ma malle, et m'a embras-

sée une dernière fois, en fondant en larmes.

Mais je m'aperçois que je ne t'ai rien dit de la personne extérieure de ma nouvelle amie, et tu m'as recommandé de t'envoyer, autant que faire se pourra les *photographies* exactes de tous ceux que je vais être appelée à connaître.

Mlle Mathilde Hamon n'est pas d'un aspect séduisant, j'en conviens: elle est courte, grosse, un peu commune; mais en dépit de sa tournure hommasse, de sa barbe, de ses moustaches, que tu envierais, elle est la bonté et la délicatesse même. Greppo ne m'eût pas mieux traitée tout le long de la route! Une après-midi, comme j'ôtais mon chapeau, elle l'a saisi lestement, l'a défait de fond en comble, en disant que je méritais mieux que cette insipide petite calotte, *sans goût ni grâce* (ces deux mots reviennent à tout propos dans sa conversation), et avec une prestesse incroyable, du bout de ses doigts effilés, seule partie délicate de son gros corps, cousant un point par-ci, un point par-là, elle m'a fait une coiffure d'une élégance rare, qui aurait comblé de joie et d'orgueil notre pauvre Greppo. Chère

Greppo! Comme ses larmes sont retombées sur mon cœur au jour du départ! Je n'ai pas besoin de te dire de l'aimer pour deux maintenant.

CHAPITRE VII.

Il y avait deux heures déjà que Giselle avait fait son entrée à l'hôtel de Kastow, Friedrichstrasse, et ses deux petites malles étaient encore déposées dans le vestibule, tandis qu'elle-même, debout dans la profonde embrasure d'une fenêtre, avait peine à garder bon visage.

Le vaste salon où on l'avait introduite était occupé, à son arrivée, par un valet de chambre et une *Gretchen* à l'air insolent, qui secouaient les rideaux, époussetaient les meubles, agitaient les tapis, sans se soucier le moins du monde de la présence de la jeune fille, à demi aveuglée par la poussière et le duvet qui voltigeaient autour d'elle.

Tous deux ricanaient avec cette gaieté de mauvais aloi, si pénible pour ceux qui la provoquent. Giselle sentait bien qu'elle était l'objet de

leurs sourires, de leurs gestes, de leurs plaisanteries à mots couverts : or, Giselle était fière ; l'impertinence des gens mal élevés la froissait particulièrement, cette impertinence grossière qui, dans son indélicatesse, ne se doute même pas de la peine qu'elle inflige.

Pour se donner une contenance, elle soulevait de temps à autre le léger rideau de tulle brodé, et s'appliquait à regarder par la fenêtre les allées et venues que le matin amène dans une grande maison.

Des fournisseurs, chargés de leurs paniers de provisions, entraient et sortaient du côté des communs ; les domestiques passaient et repassaient dans la cour, et près de la porte donnant sur la rue, le chef cuisinier, sa toque blanche sur l'oreille, sa pipe de porcelaine à la bouche, son grand coutelas au côté, apostrophait d'un air de mauvaise humeur un petit marmiton qui chantait une tyrolienne à gorge déployée.

« Auras-tu bientôt fini, Schwartz, lui cria-t-il pour la seconde fois? Tu vas réveiller les jeunes comtesses.

— Il n'y a pas de danger, meinherr Eckard, répondit le garçon avec un sourire narquois; vous savez aussi bien que moi qu'à l'heure qu'il est, les jeunes comtesses mangent leur chocolat les yeux grands ouverts; et la preuve, c'est que je l'ai remis de mes mains, tout chaud, tout bouillant, et confectionné par *Votre Excellence,* à cette pimbêche de Dorothée.

— « Mademoiselle Dorothée, » mauvais drôle! As-tu peur de t'écorcher la bouche en donnant à chacun le titre qui lui est dû? En tout cas, voilà assez longtemps que tu écorches les oreilles de *Mon Excellence,* et si tu continues tes refrains de grenouille, j'ai dans l'idée que le fouet du chenil ne tardera pas à faire connaissance avec tes épaules.

— Comme il vous plaira, très-puissant *meister*, répondit le gamin avec un air de condescendance affectée. »

Et s'élançant au milieu de la cour, dans un massif où s'épanouissaient de merveilleuses plantes exotiques, il s'y tînt blotti comme un jeune chat, entremêlant de bruyants éclats de

rire le refrain de sa tyrolienne, dont les notes aiguës arrivaient jusqu'à son ennemi à travers le feuillage.

Le chef battit en retraite. Il se sentait impuissant.

Pouvait-il, lourd et pesant comme l'avait fait sa vie sédentaire, poursuivre cet écureuil jusqu'au cœur du massif de bégonias, au risque d'écraser l'éclatante bordure de géraniums pourpres, alors dans toute la magnificence de leur floraison?

Giselle laissa retomber le rideau; les deux ricaneurs venaient de sortir, et elle profita de leur absence pour regarder autour d'elle. L'ameublement du salon était somptueux et, en même temps, d'une sévérité de goût irréprochable. Aucune recherche fantaisiste, aucun de ces petits recoins à la mode, encombrés d'ordinaire de tant d'inutilités coûteuses. Peu de glaces, pas de dorures; en revanche, sur les tentures de couleur amarante, quelques tableaux de maître, des portraits historiques, et des portraits de famille, sans doute, car la plupart des cadres étaient couronnés du même écusson armorié; neuf

feuilles de chêne et neuf feuilles de trèfle, formant guirlande autour d'un aigle perché sur un gantelet de fer.

L'un de ces portraits représentait une femme d'une trentaine d'années environ : teint pâle un peu bistré, visage amaigri, lèvres minces sur lesquelles errait un indéfinissable sourire, front plissé avant l'âge, mains fines et nerveuses, d'un dessin irréprochable. La main droite était posée sur une Bible entr'ouverte, l'autre disparaissait à moitié dans les plis d'une épaisse robe de soie jaune, recouverte de guipures blanches.

Il était impossible de ne pas regarder longuement ce portrait, dû, sans doute, à quelque habile pinceau.

Ni charme, ni beauté pourtant, mais quelque chose de fascinant, d'implacable, de concentré, qui attirait le regard, et le retenait en dépit de lui-même.

« Ce doit être ressemblant, disait-on, après un examen attentif; ces visages-là ne s'inventent pas ! »

Et Giselle regardait, elle regardait encore

avec un intérêt qui lui semblait inexplicable. Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre?

« Cette figure me repousse et m'attire; elle me glace et m'intéresse, pensait-elle. »

Au même instant, des pas rapides retentirent dans la pièce voisine; le bruit que produit le frôlement d'une étoffe de soie contre la muraille arriva jusqu'aux oreilles de la voyageuse: une porte s'ouvrit, et donna passage à l'apparition désirée et redoutée à la fois.

Le cœur de Giselle battit étrangement. Elle se trouvait en présence de la comtesse de Gastein, et la comtesse de Gastein ne faisait qu'un avec la dame à la robe jaune! — Oui, c'était bien cette épaisse chevelure noire, ce regard froid comme l'acier, qui glissait un instant sur vous sans s'y arrêter jamais, et qui vous enveloppait pourtant tout entier; c'étaient bien ces lèvres minces qu'on redoutait presque de voir s'entr'ouvrir. — Même ténacité, même volonté dans la physionomie, même allure hautaine et dédaigneuse. Il ne manquait au portrait que la brusquerie du geste, et le débit saccadé

de la parole, pour compléter la ressemblance parfaite avec l'original.

Giselle eut peur, et il lui fallut tout l'empire qu'elle avait sur elle pour dissimuler son trouble.

« Mademoiselle Duparc, n'est-ce pas? demandèrent les lèvres serrées, qui se refermèrent presque aussitôt. »

Giselle s'inclina.

« On va vous montrer votre chambre, Mademoiselle; je ne vous présenterai à vos élèves qu'après le déjeuner, et les leçons commenceront demain, à l'heure et dans les conditions que je vous indiquerai. Tenez-vous donc prête à être appelée chez moi dans l'après-midi; je vous dirai ce que j'attends de vous. »

Il n'y avait rien à répondre. Giselle s'inclina de nouveau. Mme de Gastein la dévisagea alors par un coup d'œil rapide, presque furtif, puis elle sonna brusquement: « Conduisez mademoiselle Duparc à sa chambre, dit-elle au domestique qui se présenta, en lui désignant la jeune fille d'un geste impérieux. »

Et ce fut tout!

La première scène d'une vie nouvelle venait de se jouer pour notre héroïne; la chaîne était rivée désormais, et ce premier anneau laissait à penser ce que pourraient être les autres.

CHAPITRE VIII.

Giselle a Raoul.

Berlin

Je suis maintenant tout à fait installée, mon cher Raoul; j'ai ma chambre, mes élèves, sans parler de la salle d'étude, qui jouera un grand rôle dans mon existence. C'est là qu'a eu lieu la présentation *officielle*, cérémonie qui m'a paru fort étrange, je l'avoue. J'ai été *présentée* à mes élèves. Mais c'est le monde renversé, vas-tu dire! Que veux-tu? Berlin n'est pas Paris; autres lieux, autres mœurs. Du reste, cette présentation ne m'a pas coûté grand'chose. Je n'ai pas eu le moindre discours à faire ni à entendre. Mme de Gastein, qui connaît le prix du temps, a abrégé les formalités de pure étiquette :

« Mlle Duparc, votre institutrice, s'est-elle bor-

née à dire aux trois jeunes filles, debout, comme je l'étais moi-même. »

Mes élèves ont fait un léger signe de tête, une légère révérence, puis elles sont sorties à pas comptés. — J'espérais les suivre; mais Mme de Gastein s'est installée dans le fauteuil qui sera le mien, m'a désigné une chaise du bout de sa main effilée, et m'a dit, sans remuer les lèvres : « Causons. »

Sans doute, elle ne se fie pas à ma connaissance de l'allemand, car elle m'a entretenue pendant plus d'une heure en français, avec ce rude accent tudesque qui s'entend si bien à défigurer notre belle langue. C'était une sorte d'examen. Les questions étaient brèves, promptes, inattendues. Mes réponses avaient grand' peine à leur suffire. Cependant, elle a paru s'en contenter. A la fin, elle m'a dit en quelques mots rapides tout ce qu'elle attendait de moi, et j'en ai été effrayée au premier abord. Mais à la réflexion je me suis rassurée; les programmes ont toujours dans la forme quelque chose d'effarouchant; ils deviennent plus

traitables à mesure qu'on les aborde avec courage. -- Je me suis donc mise avec zèle à ma tâche, et j'espère qu'elle sera intéressante, car mes élèves, les deux aînées du moins, me paraissent intelligentes, et assez avancées pour leur âge.

Bettina est fort appliquée; c'est un esprit « tourné vers l'analyse, » à ce que prétend du moins Mme de Gastein; Wilhelmine pencherait plutôt vers la synthèse, toujours d'après la même autorité. Quant à la petite Frida, elle paraît n'avoir encore de goût bien prononcé ni pour l'une ni pour l'autre de ces deux méthodes, mais elle compte à peine dix ans; tout espoir n'est donc pas perdu! Je te vois rire, Raoul! n'oublie pas que nous sommes en Allemagne, la terre de la quintessence et de la recherche subtile, ou plutôt je suis en Prusse, car Allemagne et Prusse font deux, au lieu de ne faire qu'un, comme je le croyais jusqu'ici.

Te souviens-tu de mon amour pour ce pays des vieux châteaux, des souvenirs chevaleresques, des poétiques légendes? Tu te moquais

de moi, dès ce temps-là, et tu avais bien raison! Je m'étais fabriqué, dans mon enfance, une Allemagne de fantaisie, avec les contes du chanoine Schmitt et les frères Grimm, plus tard avec Hoffmann et tant d'autres. Que de fées, d'ondines, de vieux burgs démantelés! Que de vénérables logis aux pignons pointus, aux tourelles élancées, aux petites fenêtres innombrables! Que de recoins hantés par les fantômes du moyen âge! Mais pour voir un peu de tout cela, Raoul, il m'aurait fallu habiter quelque ville des bords du Rhin, ou bien encore Hambourg ou Nuremberg. Mais Berlin, capitale toute moderne, sans souvenirs, sans gracieuses fictions, sans épopée légendaire, me force bien à rabattre de mon enthousiasme.

Adieu, cher Raoul, ne me plains pas, et ne me parle pas d'exil. J'ai emporté la patrie dans mon cœur et dans mon souvenir; ne savais-tu pas d'ailleurs qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudrait nous séparer? N'appelais-tu pas de tous tes vœux la première épaulette, la vie d'Afrique, le campement sous la tente? Et

bien, cette épaulette, cette vie voyageuse, c'est à moi qu'elle échoit en partage ; je te vole ton droit d'aînesse, et j'ai planté ma tente dans Friedrichstrasse, au lieu de la planter parmi les Arabes du Sahel oü du Djurjura, voilà tout.

Quant à des remercîments, je n'en veux pas. Peux-tu bien parler de reconnaissance de *toi* à *moi?* Est-ce que Dieu ne m'a pas mise au monde pour t'aimer et te servir, après que je l'aurai, Lui, aimé et servi bien entendu ? Tiens, encore un souvenir d'enfance ! Te rappelles-tu que, lorsque nous étudiions ensemble l'histoire sainte, tu te récriais sur la constance de Jacob, sur ces quatorze années passées au service de Laban, et moi, je disais : « Qu'est-ce que quatorze ans, vingt ans même pour Jacob, quand il s'agit de Rachel ? » — Aujourd'hui, mon cher Raoul, que je me suis engagée au service de l'Allemagne, je me répète comme dans mon enfance : « Qu'est-ce que sept ans, lorsqu'il s'agit de mon frère bien-aimé ? »

Giselle ferma l'enveloppe en soupirant, et

certes l'expression de sa physionomie n'était pas aussi joyeuse que le ton de la lettre. L'Allemagne, « ce paradis de ses rêves enfantins, » ne lui apparaissait déjà plus comme une terre promise, où tout devait être douceur et joies paisibles. Qu'étiez-vous devenus, dignes patriarches, passant votre vie à jouer des quatuors de Beethoven, ou à boire d'un cœur joyeux cette belle bière brune, dont les flots mousseux débordent du verre ? Et vous, naïfs étudiants, qui chantez avec une justesse admirable les fameuses tyroliennes, rebelles aux gosiers français, et qui savez valser sans relâche avec la roideur tourbillonnante des poupées des boîtes à musique ? Et vous, poétiques rêveuses, qui regardez dans une contemplation pleine de charme le ciel allemand, la lune allemande, et les étoiles allumées tout spécialement là-haut pour les innombrables Gretchen du poétique empire germanique ?

Hélas ! Gretchen, avec ses yeux de myosotis, n'est qu'une insolente soubrette, et déjà la jeune Française a plus d'une fois souffert, dans sa

fierté, du ton et des allures de cette soubrette de bas étage !

Mais Raoul doit ignorer ce qu'il y a de sérieux dans les déceptions de sa sœur ; aussi s'efforce-t-elle de tourner en plaisanterie les petits mécomptes que sa plume sincère ne saurait lui cacher complétement :

« Mes leçons marchent depuis la semaine dernière, écrit-elle ; toutes les conventions sont faites ; chaque heure est réglée avec un ordre parfait ; pendant les six jours de la semaine laborieuse, j'appartiens complétement à mes élèves ; le septième m'est laissé pour mes devoirs religieux. Je pourrai, m'a t-on dit, passer mon dimanche entier à l'église catholique de Sainte-Hedwige, qui n'est pas loin de Friedrichstrasse. Nous habitons au milieu du Berlin élégant : là, comme à Paris, de brillants magasins, une foule animée. L'hôtel de Kastow est superbe ; j'y ai une petite chambre retirée qui me plaît beaucoup ; elle donne sur les jardins, à l'entrée d'une grande allée de tilleuls, dont les branches les plus élevées touchent presque ma fenêtre. J'ai donc sous les yeux un

océan de verdure tout parfumé ; le soir, lorsque la brise agite mon océan, il vient jusqu'à moi les plus délicieux parfums. Cette petite fleur de tilleul, à l'odeur emmiellée, me rappelle les beaux arbres de notre voisin, le jardin des Sourds-muets. Est-ce pour l'amour d'eux que j'aime tant le tilleul? Déjà j'ai pensé qu'à l'automne j'y verrai venir le rouge-gorge, ce joli chanteur de l'arrière-saison, que m'ont promis les contes du chanoine Schmitt; j'entendrai cette petite voix flûtée et délicate, qui commence à chanter quand les autres se taisent, que la neige n'effraie pas... Mais sera-ce encore là une illusion à perdre? Te souviens-tu à ce propos d'un conte que nous lisions ensemble? On y voyait un pauvre charbonnier, assiégé par l'hiver dans sa hutte isolée; le vent hurlait, les arbres gémissaient, la neige s'amoncelait; la forêt était devenue un désert sauvage, et le charbonnier, un Robinson sans Vendredi et sans perroquet, lorsque tout à coup, au milieu de la tourmente, un bruit léger à la fenêtre. C'était le rouge-gorge, le pauvre petit lutteur, le cher compagnon de misère. — Et

vite, on lui ouvrait la fenêtre ! Et pour lui les dernières miettes du repas ! — Et moi, sotte enfant, toujours plongée dans mes rêves, j'enviais le charbonnier et son lit de mousse, et jusqu'au vent froid qui passait à travers la porte mal jointe ; tous ses maux ne lui étaient-ils pas payés, au pauvre solitaire, par la chanson de l'ami, exilé comme lui au fond des bois ?

Comment ai-je oublié de te dire que ma première leçon a été une sorte d'examen qui m'a plus intimidée que si j'avais dû répondre moi-même ! Je l'ai faite en allemand, et Mme de Gastein, qui y assistait, ne se gênait pas pour m'arrêter et me reprendre, lorsque ma prononciation lui semblait défectueuse. J'aurais pu, sans trop de présomption, lui rendre le même service à l'égard du français, mais elle n'a pas l'aspect assez encourageant pour inviter à une pareille audace. C'est une grande femme, mince et sèche, avec des yeux gris clair, des cheveux noirs comme l'aile du corbeau, et un ensemble généralement peu attractif. Mais que m'importe ? Je n'aurai, je l'imagine, que des relations éloi-

gnées avec elle ; à part cette première leçon, qui a été une épreuve plus encore pour moi que pour mes élèves, et la longue conversation, ou plutôt le long monologue qui a suivi, elle ne me fera pas souvent l'honneur de m'adresser la parole.

Donc, il m'a été dit dans ce monologue qu'on me recommandait fortement, et *par-dessus tout*, l'enseignement très - détaillé de la littérature allemande; j'ai avoué que, sauf la *Messiade*, de Klopstock, je n'avais jamais lu que des traductions fort abrégées, des extraits, à vrai dire, de Gœthe et de Schiller, les demi-dieux de ce pays.

« C'est un grave tort qu'il faudra réparer le plus tôt et le mieux possible, m'a-t-elle répondu. Employez-y vos loisirs ; en outre, suivez les cours qui ont lieu au lycée de jeunes filles ; ils sont fort bien faits, et vous ne pouvez qu'y gagner. »

Le soir, en rentrant dans ma chambre, avant même d'avoir aspiré la première bouffée d'air embaumé de mes tilleuls, j'ai aperçu une montagne de livres, une avalanche pour mieux dire, car

tout était envahi : la table, la commode, la toilette et le lit.

Gœthe, Schiller, Lessing, Wieland, Klopstock ! Et après eux, le croirais-tu? Kant et Hegel ! Plus une Bible protestante in-quarto, posée au beau milieu de la cheminée, en guise de pendule. Là-dessus, je n'aurai pas la moindre complaisance, et pour ne laisser à Mme de Gastein aucun espoir de prosélytisme, je lui rendrai sa Bible, en la remerciant d'une façon si nette qu'elle n'y reviendra plus. Passe encore pour Kant et Hegel, si je dois me glisser avec mes élèves entre les brouillards de cette nuageuse philosophie ; mais pour la Bible, elle ne restera pas deux nuits dans ma chambre.

Je reprends cette lettre, interrompue il y a huit jours : mes journées sont si laborieuses que je n'ai pas trouvé un instant pour la finir. Mais j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre. De cette façon, il n'y a pas place pour l'ennui. Bettina, l'aînée de mes élèves, est dévorée du désir d'apprendre ; Wilhelmine est fort appliquée ; seule, la petite Frida se montre rebelle, et à part le

dessin, c'est-à-dire des barbouillages que j'autorise jusqu'à présent, pour pouvoir m'occuper en paix des deux autres, les racines de l'arbre de la science lui paraissent fort amères.

Enfin, mon cher Raoul, je puis donc satisfaire à ta curiosité, et t'expliquer comment il se fait que Mme de Gastein habite l'hôtel de Kastow. C'est encore à Mlle Hamon que je suis redevable de ces renseignements. Par exemple, tu chercheras tout seul la fin du problème, c'est à dire, par quel hasard il se fait qu'une personne qui persiste à ne pas vouloir apprendre un mot d'allemand, puisse être si bien informée sur toutes choses. Elle connaît déjà sur le bout du doigt la généalogie de chacune de ses clientes; il paraît qu'elle avait raison, et que ses *ia* et ses *nix* étaient tout ce qu'il lui fallait pour se faire comprendre, et pour comprendre les autres. Évidemment les merveilles qui sortent de ses mains sont des talismans, qui la font bien venir partout, car les blondes filles de la rêveuse Allemagne, les sœurs naïves de Charlotte ou de Dorothée, se passionnent tout aussi bien que la première Parisienne

venue pour « ces légers édifices de fleurs et de plumes, pour ces nuages de gaze et de dentelles, pour ces vapeurs de tulle, etc., etc. » C'est ainsi que s'exprime le grave journal de modes de mes élèves au sujet des produits de la modiste française.

Mais, pour en revenir à l'hôtel de Kastow, voici l'histoire. Mme de Gastein, veuve depuis cinq ou six ans à peine, s'est trouvée à la mort de son mari dans une position assez difficile; la fortune du couple aristocratique avait été très-diminuée par les prodigalités du comte; de plus, on perdait avec sa mort le bénéfice des grandes charges qu'il remplissait à la cour. C'est alors que M. de Kastow, neveu à la mode de Bretagne de M. de Gastein, offrit à sa tante l'hospitalité dans son vaste hôtel de Berlin, qu'il n'habite jamais. Tout lui appartient ici: les voitures, les chevaux et les gens, et Mme de Gastein, sous prétexte de conduire la maison d'un célibataire, fort embarrassé de ses grands biens et de ses grands revenus, vit largement et économiquement à la fois. Elle mène le train de vie qui

convient à ses goûts, et pendant ce temps ne dépense rien de sa fortune, loue ses maisons de ville et de campagne, et rétablit ainsi peu à peu le patrimoine fort endommagé de ses filles. C'est là, du reste, l'intention généreuse de M. de Kastow, qui avait contracté à l'égard de son oncle je ne sais quelle dette de reconnaissance. Il l'acquitte ainsi. — Mlle Hamon va même jusqu'à assurer que ce neveu désintéressé épousera, toujours par reconnaissance, l'aînée de mes élèves. J'espère que d'ici là la glace aura le temps de fondre, et que la jeune comtesse Bettina, c'est ainsi qu'on l'appelle toujours, finira peu à peu par me considérer moins comme une étrangère que comme une amie. »

CHAPITRE IX

Cette lettre fut la dernière dans laquelle notre héroïne put causer librement avec son frère. La semaine suivante, comme elle attendait impatiemment, à huit heures du matin, l'arrivée du courrier, elle aperçut Gretchen qui se dirigeait vers elle une lettre à la main. Sans se préoccuper du mauvais sourire qui errait sur les lèvres de l'insolente soubrette, elle saisit la lettre, et remarqua avec surprise que l'enveloppe était ouverte.

« Cachette mieux tes enveloppes une autre fois, se contenta-t-elle d'écrire à son frère. »

Mais la fois suivante, le cachet de cire rouge avait été rompu sans la moindre gêne, et l'air de Gretchen était si grossièrement narquois qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Ce n'était

là, ni un accident fortuit, ni une maladresse involontaire, mais une indiscrétion flagrante et audacieuse, qui ne pouvait provenir que d'une main sûre de l'impunité. Donc, les domestiques étaient à l'abri du soupçon, et, d'ailleurs, aucun d'eux ne lisait le français.

« La comtesse, pensa Giselle, et le rouge lui monta au visage! Suis-je donc à ce point en son pouvoir ? Que faire? Avertir Raoul ? Mais alors ce serait lui avouer la vérité sur ma position, et je veux qu'il l'ignore toujours. Attendons! Peut-être se produira-t-il quelque éclaircissement. Jusque-là, le pire qu'il puisse m'arriver est de savoir les pages naïves où se peint la tendresse de mon frère, lues avant moi par des yeux profanes. »

L'éclaircissement ne devait pas tarder à se produire. Dès le lendemain, Giselle répondait à Raoul, et comme elle traversait le vestibule, pour jeter elle-même sa lettre dans la boîte, elle rencontra la comtesse qui descendait de voiture.

Les yeux de Mme de Gastein s'arrêtèrent un instant sur la jeune fille, puis sa main étroite-

ment gantée s'avança vers la main de Giselle, et s'empara de la lettre, sans que la pauvre enfant, décontenancée, eût même eu le temps de songer à se défendre.

« M. Raoul Duparc! Un frère, un cousin, demanda-t-elle de sa voix brève, et en enveloppant l'institutrice d'un regard malveillant ?

— Mon frère, madame, mon seul parent.

— C'est bien, je vous crois ; mais, frère ou cousin, et elle appuya ironiquement sur ces derniers mots, il n'importe. Je réponds de vous, et vous me paraissez beaucoup trop jeune et trop inexpérimentée pour correspondre ainsi sans contrôle. Désormais, vous me remettrez vos lettres, et c'est moi qui les ferai partir. »

Giselle s'inclina; il n'y avait jamais autre chose à faire avec Mme de Gastein.

Le soir, en repassant dans son esprit cette mésaventure, et en cherchant ce qui avait pu inspirer à la comtesse un procédé aussi odieux, elle se rappela que c'était précisément la veille même du jour où la première de ses lettres avait été décachetée, qu'elle avait rendu la Bible à Mme de

Gastein, pour lui ôter toute velléité de prosélytisme.

Mme de Gastein avait alors cherché une vengeance, et elle n'avait pas été longue à la trouver.

C'est ainsi que Raoul fut privé du plaisir de recevoir la *photographie* écrite des jeunes comtesses de Gastein. A vrai dire, une seule aurait suffi pour les deux aînées, car la nature, en les créant, s'était plu à reproduire le même type avec une persistance singulière : toutes deux étaient roides, sèches, anguleuses, au moral comme au physique : des yeux bleus sans douceur, des cheveux blond pâle, sans aucune de ces nuances dorées qui vivifient et raniment, des teints blancs sans transparence ni délicatesse, mais avec cela, une certaine régularité de traits, qui permettait aux amis indulgents de les déclarer jolies. Seule, la troisième, la petite Frida, brune éveillée, pleine de grâce et de gentillesse, s'était dérobée à cette unité de type, et pouvait donner à Giselle quelque espoir de gagner son cœur.

« Il y aura un premier pas à faire, s'était dit dès d'abord la jeune institutrice, un peu effarouchée de la froideur hautaine de ses élèves, et puis la glace finira par se rompre. Mais qui fera ce premier pas? »

Giselle n'avait pas à le faire, pensait-elle; sa dignité, son autorité, auraient eu à souffrir d'une pareille démarche. Elle jugea qu'il valait mieux attendre. Mais ce premier pas ne devait jamais se faire. Elle se contenta donc de donner ses leçons avec zèle, s'efforçant de les rendre chaque jour plus intéressantes, et de ne pas trop se heurter aux angles de ses élèves, très-accentués à certaines heures. L'effort ne lui coûta guère. Giselle était de l'école de ces âmes vaillantes qui vont droit devant elles, dans la route qu'elles se sont tracée, sans s'inquiéter des périls ou des obstacles. « Fais ce que dois, advienne que pourra, » répètent-elles aux heures difficiles. Elles savent, ces âmes privilégiées, que le devoir est la base de la vie humaine et que, s'il est l'occasion quotidienne de nos luttes et de nos combats, il le devient par cela même de nos mérites et de nos triomphes.

Mais pour être vaillante, Giselle n'en était pas moins sensible ; c'était, au contraire, une de ces natures exquises et délicates, pour lesquelles rien ne passe inaperçu ; aussi, lorsqu'elle entrait chaque jour à huit heures du matin dans la salle d'étude (on désignait ainsi, un petit salon simplement meublé, situé au rez-de-chaussée, et donnant sur le jardin de l'hôtel), était-elle obligée de tenir son cœur à deux mains, pour l'empêcher de tressaillir en recevant le salut hautain de ses élèves. Elles entraient toutes trois à la fois, les deux aînées portant la tête haute, le regard assuré, ajustant les plis de leur longue jupe ou les rubans de leur corsage, puis elles passaient devant la table de leur jeune institutrice, en faisant une légère inclination de tête, et s'asseyaient à leur pupître, sans avoir même échangé un banal bonjour, ou la phrase d'usage : « Comment vous portez-vous ? »

Pendant le temps des leçons, il est vrai, Giselle savait se faire sa place, et commander l'attention et le respect; les deux aînées avaient d'ailleurs un goût naturel pour le travail, qu'elles

comprenaient chacune à leur manière, suivant leur tempérament *analytique* ou *synthétique*, mais en somme elles se montraient intelligentes et appliquées ; seule, la petite Frida, en dépit de sa mémoire heureuse et d'une grande vivacité d'esprit, plus Française qu'Allemande, continuait à se déclarer rebelle à tout enseignement. En revanche elle était enjouée, caressante, et si disposée à aimer son institutrice, qu'un jour Mme de Gastein l'avait trouvée suspendue au cou de Giselle, qui recevait avec reconnaissance les marques de la naïve tendresse de l'enfant.

De là une sévère réprimande de la comtesse.

« Je ne m'étonne plus maintenant, Mademoiselle, de la paresse de Frida ; vous avez une singulière manière de témoigner votre mécontentement à une élève indocile et inattentive ! »

Giselle répondit, en hésitant un peu, qu'elle croyait nécessaire de conduire Frida par la douceur.

« Et à quels résultats arrivez-vous, je vous prie, avec cette théorie spécieuse ? Elle n'a pas fai un progrès depuis qu'elle est entre vos mains.

— Malheureusement, Madame, je ne le sais que trop. Frida en est toujours au même point, mais je compte parvenir un jour à vaincre cette incroyable paresse. L'étude à contre-cœur ne vaut rien, j'imagine; voilà pourquoi je ne cherche pas à lui apprendre par contrainte aujourd'hui ce qu'elle apprendra volontairement avant peu, je l'espère du moins.

— Faux raisonnement, Mademoiselle, raisonnement à la française, c'est tout dire; en attendant les résultats que vous promettez avec tant d'assurance, et sur lesquels je ne compte guère pour ma part, je vous prie de vous abstenir de témoignages de satisfaction, fort déplacés et fort choquants dans leur familiarité.

— Je l'aime, moi, s'écria la petite fille, que sa mère voulait emmener, et qui s'accrocha à la robe de Giselle!

— Taisez-vous; vous êtes une sotte enfant, et une désobéissante incorrigible. Ne vous ai-je pas défendu plusieurs fois déjà d'embrasser Gretchen et Dorothée?

— Oh ! s'écria la petite rebelle, avec un accent d'indignation. »

Elle n'en dit pas davantage, mais ses yeux flamboyaient, et dès que sa mère eut tourné le dos, elle se jeta en pleurant dans les bras de Giselle, qui, pâle d'humiliation, trouva néanmoins des paroles douces et fermes pour consoler son élève et l'exhorter à l'obéissance.

« Je ne peux pas entendre des choses pareilles, s'écria Frida au milieu de sanglots entrecoupés ; mais on aura beau faire, je vous aimerai, je vous obéirai, et j'apprendrai mes leçons, rien que pour vous faire plaisir. Cela les fera bien enrager ! »

Si Giselle, après une pareille scène, avait pu s'illusionner encore sur la place qui lui était assignée dans la maison, à peine au-dessus des femmes de chambre et des personnes de service, elle aurait été tout à fait éclairée par une petite aventure qui se passa quelques jours après celle que nous venons de raconter :

Une après-midi de jeudi, comme l'institutrice, tenant Frida par la main, accompagnait ses

élèves au Jardin des plantes, elle remarqua, tout en causant avec la petite fille, qui l'accablait de questions sur les fleurs et les animaux, que les aînées, roides et fières dans leur élégante toilette, se retournaient souvent pour suivre de l'œil un chapeau, une robe, un costume, qui excitait leur admiration ou leurs railleries.

Bettina l'*analyste*, surtout, dévisageait d'une façon réellement insolente les personnes qui passaient à sa portée, et Giselle crut devoir lui en faire la remarque.

Sur les bords de la Sprée, comme sur les bords de la Seine, paraît-il, il se trouve de jeunes filles qui, à l'exemple « des poupées françaises, » attachent un grand prix aux chiffons, dissèquent une toilette en un tour de main, et accordent ou refusent gravement leur approbation à telle ou telle exhibition ambulante des modes du jour.

Bettina, en particulier, avait eu le tort de tenir, très-haut, des propos fort désobligeants pour deux étrangères qui se promenaient à quelques pas d'elles.

Mécontente du léger reproche que Giselle lui

avait adressé, le plus doucement du monde, elle alla se plaindre à sa mère, à peine de retour dans Friederichstrasse, et l'institutrice, qui n'avait pas encore eu le temps de quitter son chapeau, fut mandée en hâte chez Mme de Gastein.

« Vous vous méprenez étrangement sur vos devoirs, Mademoiselle, lui dit la comtesse, en lui jetant un de ces regards froids comme l'acier, qui blessaient Giselle plus qu'ils ne l'épouvantaient. Je vous ai confié l'instruction de mes filles, rien de plus. Le reste me regarde, et d'ailleurs, sous le rapport de l'éducation, ajouta-t-elle avec un méchant sourire, mesdemoiselles de Gastein n'ont rien à apprendre de mademoiselle Duparc. »

Lorsque Giselle sortit du petit salon qui précédait la chambre de la comtesse, elle trouva dans l'antichambre Frida, en grande conversation avec Schwartz, le petit chanteur de tyrolienne. Il tenait à la main un énorme bouquet de bluets et de coquelicots dont Frida cherchait à s'emparer, et que Schwartz défendait de son mieux.

« C'est pour la Fraulein, dit-il enfin, à bout d'arguments !

— Ah! tant mieux, s'écria Frida toute joyeuse. Tu l'aimes donc ?

— Oui, répondit le petit garçon avec un sérieux touchant.

— Et pourquoi, demanda vivement l'espiègle ?

— Parce que les autres ne l'aiment pas. »

Le bruit d'un baiser retentissant éveilla l'attention de Giselle, qui s'avançait distraite et les yeux baissés. Qu'aurait dit la comtesse de Gastein ? Qu'aurait dit la longue suite des aïeux, dans leurs vieux cadres blasonnés, s'ils avaient été témoins d'une familiarité aussi choquante ? Le baiser avait été donné par l'innocente Frida, et il avait été reçu par Schwartz, qui, confus d'un tel honneur, se mit à se frotter la joue, d'un air penaud, au moment où Giselle passa devant lui, et en oublia de lui offrir son bouquet.

C'était donc un ami nouveau que le petit Schwartz ! Un humble ami, bien dénué de ressources pour protéger celle qu'il aimait, bien

impuissant à la défendre, et Giselle avait vraiment besoin d'être défendue ; mais, enfin, c'était un ami, un sourire sur son passage, des yeux brillants qui la regardaient avec admiration, et, chaque dimanche, un bouquet de fleurs des champs, pour égayer sa chambre obscure.

Suivant l'axiome vulgaire qui dit : « Tels maîtres, tels valets, » il s'était organisé, à la cuisine et à l'office, un système de vexations à l'égard de « la Française. » Cela allait loin souvent, et Giselle en souffrait d'une façon très-gênante parfois, au point de vue matériel. Mais à qui se plaindre ? Mme de Gastein, qui avait su établir dans sa maison une discipline rigoureuse, et dont un mot seul aurait tout fait rentrer dans l'ordre, se serait bien gardée de dire ce mot. Décidément, elle détestait la jeune institutrice, et cherchait à lui montrer à tout propos son dédain et son antipathie.

« Que lui ai-je donc fait, demandait un jour Giselle à son autre humble amie, Mlle Hamon, qui jouissait de la confiance de Mme de Gastein au point de vue de la coiffure, et qui avait

l'honneur de fournir les chapeaux des jeunes comtesses ?

— Ce que vous lui avez fait, ma toute belle? Pauvre innocente! Mais vous êtes jolie à croquer, vous n'avez qu'à paraître dans votre robe noire et avec votre col plat, pour éclipser tous les atours de ces blondes aux cheveux de filasse. J'ai beau amonceler des fleurs et des plumes au-dessus de leur maigre visage, je ne puis leur donner la grâce qu'elles n'ont pas; tandis que vous, avec un bout de tulle noir sur la tête, vous avez l'air d'une princesse. C'est bien cela qui la tracasse et l'enrage.

— Croyez-vous réellement qu'il en soit ainsi, ma chère demoiselle Hamon? Dans ce cas, je reprendrais vite mon chapeau de pensionnaire, et je vous demanderais la permission de garder le nouveau chef-d'œuvre que vous m'avez offert si affectueusement la semaine dernière, comme une relique d'amitié. Trop heureuse, au prix d'un si léger sacrifice, si je pouvais obtenir une bienveillance que je désespère parfois de conquérir jamais.

— Laissez donc, ma pauvre mignonne. A moins de devenir borgne, bancale ou bossue, vous n'y arriverez pas. Cette femme-là, qui n'a jamais dû être ni jeune ni jolie (cela vous paraît drôle ce que je dis là, mais il y a des êtres de cette sorte), cette femme-là déteste la jeunesse et la beauté. Croiriez-vous qu'elle a ordonné l'autre jour au coiffeur de Blumenstrasse, le plus fameux de Berlin, de coiffer Bettina comme Mlle Duparc? Il suait sang et eau le pauvre homme! Et les fers chauds, et les rouleaux, et les crêpés, et le diable et son train! Malgré cela, il n'a pu y arriver, et la comtesse était furieuse.

— Cet homme a une réputation surfaite, m'a-t-elle dit, comme le malheureux se retirait avec force révérences. Je ne lui trouve pas le moindre goût.

— Dame, ai-je répondu, la joie dans le cœur, bien heureuse de trouver une petite vengeance, tout le goût du monde n'y ferait rien, madame la comtesse. Mlle Bettina a les cheveux un peu plats et rebelles sous le peigne. Pour

Mlle Duparc, la Belle aux cheveux d'or du conte de fée qu'on raconte dans notre pays, ne pouvait avoir sur le front une couronne plus opulente. Est-ce serré cette natte ! Est-ce riche ! Est-ce épais ! Et deux fois le tour de sa tête ! Il n'y a pas à dire ! Un mètre soixante-dix ! Elle marche dessus !

Il fallait voir le regard qu'elle m'a lancé. Un vrai œil de vipère, mais je ne la crains pas ! »

Mlle Hamon, si fière de sa vengeance, ne se doutait guère que ce « petit bout de conversation, » comme elle l'appelait, devait porter ses fruits. Dès le lendemain, Giselle fut mandée chez la comtesse, qui lui signifia, dans les termes les plus humiliants, qu'elle eût à changer de coiffure, qu'il était inconvenant et déplacé dans sa situation de chercher à attirer l'attention par un étalage « bon, tout au plus, pour une demoiselle de comptoir » et qu'enfin, elle, Mme de Gastein, avait le droit d'exiger de l'institutrice de ses filles la plus grande simplicité.

Giselle, qui n'avait eu de sa vie une pensée de coquetterie, ne songea pourtant pas à se défendre. Que lui importait? Et, d'ailleurs, ne savait-elle pas maintenant à quoi s'en tenir sur sa situation vis-à-vis de Mme de Gastein ? Douée comme elle l'était de ce rare instinct que possèdent certaines natures d'élite, et qui remplace pour elles, dans la jeunesse, l'expérience non encore venue, elle ne cherchait à se tromper ni sur les personnes ni sur les choses, et c'était froidement, courageusement, qu'elle envisageait l'avenir.

L'avenir, pour elle, c'était Raoul. Il était heureux, lui, au moins ! Ses lettres respiraient l'enthousiasme.

« Ah ! la belle chose que la vocation, écrivait-il à sa sœur ! Je suis à Saint-Cyr comme un poisson dans l'eau. Tout me plaît, tout m'amuse, tout m'intéresse, de ce qui en rebute beaucoup d'autres, jusqu'à l'astiquage, au fourbissage, et au cirage ! Chère petite sœur, pourrais-je me lasser jamais de te dire merci ! »

« A la bonne heure, pensa Giselle en rentrant

dans sa chambre, après sa courte entrevue avec Mme de Gastein, et en relisant la dernière lettre de son frère. A la bonne heure, il est heureux, et il ne se doute de rien. »

Puis elle se plaça devant sa petite glace, où elle jetait à peine un regard chaque matin, dénoua ses cheveux, tordit le plus étroitement qu'elle put ces masses dorées, qui blessaient les regards de la comtesse, et les emprisonna dans un large filet à mailles serrées. La double natte qui lui faisait un si beau diadème, dont « une reine eût été jalouse, » assurait Mlle Hamon, ne couronnait plus son front charmant ; mais, malgré tout son bon vouloir, put-elle empêcher ses courts bandeaux d'onduler en petites frisures légères, et lorsque, le lendemain, elle parut au déjeuner avec ses cheveux relevés simplement sur les tempes, à la façon des statues grecques, le regard que lui lança Mme de Gastein lui prouva que ses peines étaient perdues cette fois encore.

Giselle, pour complaire à votre implacable maîtresse, il aurait fallu, à l'exemple de ces saintes du moyen âge, désireuses d'attirer les

regards du seul époux céleste, défigurer votre beauté, et mutiler votre opulente chevelure. Telle que nous vous connaissons, vous en auriez été capable, si Raoul eût dû trouver dans cet héroïque sacrifice le plus mince des avantages.

L'incident n'en resta pas là; vers la fin de la semaine, Mlle Hamon reçut, par l'entremise d'un laquais galonné, l'ordre très-péremptoire de présenter son compte dans le plus bref délai.

« Bon, dit-elle, en fourrageant d'un air empressé dans les légères fournitures qui garnissaient sa table de travail! Je comprends ce que parler veut dire! C'est une demi-douzaine de bonnes clientes qui m'échappent! Quand je dis bonnes, c'est au point de vue de l'argent, car je n'ai jamais rencontré des têtes plus ingrates à coiffer. Le pis dans tout cela, c'est que je ne verrai plus guère ma petite Giselle, car la porte des Gastein me serait fermée au nez si j'avais l'audace de m'y présenter encore. »

CHAPITRE X.

Pour la seconde fois déjà, les tilleuls ont refleuri sous la fenêtre de Giselle : quelle suave odeur ! quel parfum bienfaisant ! Mais cette année, les persiennes de la petite chambre obscure sont hermétiquement fermées, et personne n'est plus là pour admirer l'océan de verdure qui réjouissait le cœur de la jeune fille.

Que de fois le soir, quand tout dormait dans l'hôtel, elle est restée appuyée au balcon, respirant l'air pur du jardin et les effluves balsamiques qui montaient jusqu'à elle ! Que de fois, la tête dans ses mains, elle est demeurée de longues heures, absorbée par une contemplation pieuse, adressant à Dieu, du fond de son âme, quelqu'une de ces prières muettes, qui savent si bien trouver le chemin du ciel !

Mais cette année le jardin reste désert à toute

heure, et lorsque les rayons mystérieux de la lune viennent caresser la cime des tilleuls centenaires, ils ne rencontrent plus jamais le doux et mélancolique visage, si bien encadré dans la verdure grimpante de l'étroite fenêtre.

Voilà trois mois que Giselle a suivi la famille de Gastein dans un vieux château seigneurial, patrimoine de la comtesse, et situé tout au fond de la Thuringe. C'est une noble demeure, entourée d'un paysage charmant; mais pour la jeune institutrice, la vie de chaque jour y est peut-être plus dure encore qu'à Berlin, car les rapprochements avec la comtesse sont beaucoup plus fréquents, et le joug paraîtrait intolérable à une nature moins résolue à accomplir son sacrifice envers et contre tout.

Ce jour-là, Giselle donne sa leçon de musique dans un grand salon maintenu frais, en dépit d'une chaleur tropicale, par l'épaisseur des murailles, et l'attention qu'on a eue de garder les stores soigneusement fermés. Les deux aînées sont au piano, et jouent une sonate à quatre mains, sous la direction de leur jeune maîtresse.

Mme de Gastein, assise dans l'embrasure de la fenêtre, devant un métier à tapisserie, laisse de temps à autre son aiguille inactive.

Est-ce pour mieux écouter ce doux *andante* où Mozart a répandu sans compter les tendresses de son âme sereine, ce *scherzo* léger qui semble un sourire entre deux larmes, ou plutôt ce *finale* brillant que Giselle dirige de la voix et du geste, avec l'enthousiasme contenu de sa nature?

Ne serait-ce pas plutôt pour contempler au delà de la terrasse ensoleillée, fermée par une balustrade à jour, l'ombre profonde des hautes futaies?

Oui, cet œil si froid d'ordinaire s'anime en ce moment. La nature a des charmes si puissants qu'elle finit par agir à la longue sur les âmes les plus insensibles. Mme de Gastein plonge d'un regard avide dans les profondeurs mélancoliques du parc : là-bas, on rencontre le petit étang, dont les eaux tranquilles miroitent au soleil; plus loin, la claire fontaine qui coule jour et nuit avec un doux murmure. Qu'il est reposant de passer la chaude saison à l'ombre de ces bois

mystérieux! Que de feuillages divers! Quelle gamme harmonieuse de couleurs, depuis la nuance pâle de l'acacia jusqu'à la verdure sombre des pins de Norwége!

Quelle erreur est la nôtre! Cette grande dame, au caractère hautain, aux allures aristocratiques, ne se soucie pas plus de Mozart que des harmonies de la nature. C'est une âme insatiable, avide d'argent, et non pas de poétiques jouissances. En ce moment, elle calcule tout bas ce que ces beaux sapins, droits et élancés comme les mâts d'un vaisseau, produiront de planches au débit; elle suppute la quantité de stères de bois qu'on trouvera dans cette coupe, qu'elle-même a désignée hier au forestier.

Oh! c'est une maîtresse femme que Mme de Gastein! Levée tous les matins avec le soleil, elle sonne, de ses propres mains, une cloche retentissante, placée à l'entrée du corridor qui conduit à son appartement. C'est le signal du réveil pour les domestiques. Malheur à celui qui ne serait pas là vingt minutes après, pour répondre à l'appel! Il recevrait d'abord une verte se-

monce, puis son congé immédiat à la récidive.

Aussi comme tout marche dans cette opulente maison ! Pas de gaspillage ! Pas de superflu pour les gens de service ! Mme de Gastein sait, à un gramme près, ce qui doit se manger de pain et de viande à la cuisine.

« Il faut que je rétablisse la fortune de mes filles, se répète-t-elle chaque jour !... »

Et elle avance dans la vie, les yeux fixés sur ce but unique. Malheur à ceux qui se trouveraient sur son chemin ! — Aussi, tout en détestant la jeune Française, elle apprécie à leur juste valeur ses incontestables services, si faiblement rémunérés. Mais que de raisons pour la haïr ! Combien de griefs que cette femme altière, intrigante et perverse, ne pourra jamais pardonner ! Quoi ! cette étrangère, cette fille sans naissance, est jeune et belle ! Elle se permet de surpasser en grâce et en beauté les trois filles bien-aimées de la comtesse de Gastein ! Or, s'il est agréable et utile de faire donner à ses trois filles une éducation complète, pour une modique somme d'argent, en revanche, il est dur d'avoir

sans cesse devant les yeux ce visage irréprochable, où la haine, plus clairvoyante peut-être que la tendresse, découvre chaque jour une perfection de plus.

Chaque jour aussi ces pensées roulent dans l'esprit de la comtesse, avec un va-et-vient tumultueux, semblable à l'action incessante du flux et reflux des flots de la mer.

« Oui, elle est trop belle, se dit-elle en matière de conclusion, mais je saurai bien lui faire payer ce tort impardonnable ; et d'ailleurs elle coûte si peu, et rapporte tant ! C'est une vraie trouvaille que m'a faite là mon amie la baronne... »

Fidèle à son système d'injuste et mesquine vengeance, Mme de Gastein, depuis l'arrivée de l'institutrice, n'a pas négligé une seule occasion de faire peser sur elle tout le poids de ses rancunes. Mais c'est peine perdue la plupart du temps, du moins en apparence ; toute à sa tâche, Giselle accomplit sans bruit ses devoirs journaliers ; elle ne se soucie de rien de ce qui se passe hors de ce cercle étroit. Cette âme fière s'est

cuirassée à l'extérieur; elle reçoit sans sourciller les ordres les plus impérieux et les plus contradictoires.

« Mlle Duparc, ouvrez cette fenêtre. — Fermez ce store. — Levez ces rideaux. — Allez me chercher mon livre. — Appelez Frida. »

Et ainsi tout le long du jour.

En dépit du mauvais vouloir de la comtesse, Giselle parvenait à sauvegarder sa dignité, à force de calme et de sérénité paisible. Mais quel travail pour en arriver là! Comme il lui fallait dompter les révoltes d'un cœur naturellement fier, car Giselle était fière!

« C'est là votre seul défaut, mon enfant, lui avait dit la supérieure au jour des adieux. Mais peut-être vaut-il mieux que vous soyez ainsi! Peut-être, en imposant de justes bornes à votre fierté, vous sera-t-elle plus utile que nuisible, dans la situation nouvelle où vous allez entrer. »

La leçon de piano venait de finir; les jeunes filles prenaient leur récréation dans le parc, et Giselle, accompagnée de Frida, qui ne la quittait pas plus que son ombre, traversait la terrasse,

son ouvrage à la main, pour aller rejoindre ses élèves. Enfin, elle allait jouir d'une heure ou deux de liberté, et elle en profiterait pour avancer sa tapisserie, un devant d'autel destiné à l'église catholique de Sainte-Hedwige, et dont Mlle Hamon avait voulu faire tous les frais.

« Permettez-moi d'être de moitié avec vous dans ce bel ouvrage, ma chère petite, avait écrit la digne fille ; vous le savez, je suis incapable de conduire une rangée de points corrects, et je lance sur le canevas de grandes enjambées qui défigurent le dessin. Et cependant je voudrais bien faire quelque chose pour Sainte-Hedwige ! J'ai donc pensé que vous m'autoriseriez à offrir les matériaux, et que, comme de juste, vous garderiez pour vous la plus belle part, c'est-à-dire la main-d'œuvre. »

Exercée depuis l'enfance à tous les ouvrages féminins, ayant eu sous les yeux, pendant de longues années, les chefs-d'œuvre de Greppo, Giselle composait elle-même ses dessins avec un goût exquis ; elle crayonnait d'abord, d'après nature, le modèle qu'elle avait choisi, le peignait

à l'aquarelle, puis le reproduisait sur le canevas, quand elle était sûre de ses effets. Telle était la perfection du travail, la délicatesse des contours, la fraîcheur du coloris, que les tapisseries de Giselle semblaient dues bien plutôt au pinceau qu'à l'aiguille.

N'avait-elle pas cueilli ce matin même, encore toutes baignées de la rosée céleste, ces roses pourpres, qui se mariaient aux lis immaculés, sur un fond bleu comme l'azur du ciel, et qui devaient orner l'autel de la vierge martyre? L'air ne se jouait-il pas à travers ce léger feuillage? N'était-ce pas sur les bords du petit étang qu'elle avait ramassé ces *vergissmeinicht* et ces roseaux aux flèches aigues?

Sans doute la comtesse l'avait pensé ainsi, car en voyant dépliée pour la première fois la longue bande où s'étalait le frais ouvrage de la jeune fille, elle jugea, avec la rapidité de coup d'œil qui la caractérisait, qu'il serait bon d'employer à son profit ce merveilleux talent. Oui, le salon vert de Friederich Strasse gagnera à échanger ses lourdes tentures de lampas et de velours

contre ces riantes merveilles. Après le salon, le boudoir, la bibliothèque, et jusqu'au cabinet de travail du comte Heinrich.

« Oh! elle aura bien de l'ouvrage pour cinq ou six ans, se dit-elle avec son méchant sourire: mais son temps ne m'appartient-il pas? »

Tel était sans doute aussi l'avis de Giselle, car, après avoir écouté les explications précises de Mme de Gastein, qui l'avait rappelée par la fenêtre, et l'avait tenue quelques minutes debout, dans la vaste embrasure où le fauteuil de la maîtresse de la maison était toujours placé, elle démonta silencieusement du métier la belle bande bleue, et la remplaça par une grande pièce de canevas encore intact.

Le soir même, Frida, montée sur un petit tabouret, pour mieux voir, suivait d'un œil sérieux les doigts agiles de la brodeuse; déjà commençait à naître une guirlande de fuchsias d'un rouge vif, entremêlés de scabieuses et d'œillets blancs.

« C'est bien joli, disait Frida à demi-voix, et en envoyant avec la main un baiser à la fraîche guirlande, c'est bien joli! Quand est-ce que

vous m'apprendrez à travailler comme vous ?

— Lorsque vous ferez vos verbes français sans faute, chère petite, répondit Giselle.

— Passez-moi votre échantillon, M[lle] Duparc, dit tout à coup la comtesse, dont la voix brève vint interrompre le dialogue commencé. — Eh bien, ajouta-t-elle, lorsque le métier fut sous ses yeux, je ne vois pas les lauriers-roses dont je vous avais parlé.

— J'ai essayé, madame, et j'y ai renoncé aussitôt; la tige du laurier-rose est roide, sans grâce, le feuillage d'un vert trop dur, et d'ailleurs j'ai pensé que le rose à côté du pourpre...

— Je n'ai pas besoin, mademoiselle, qu'on pense pour moi, je tiens aux lauriers-roses; arrangez-vous pour en tirer le meilleur parti possible. Ah ! sonnez, je vous prie, le ciel est si couvert ce soir, avec la menace d'orage suspendue au-dessus de nos têtes, qu'on ne voit plus, et il est à peine huit heures. Vous demanderez les lampes, et vous irez coucher Frida dans un instant. Ses yeux se ferment.

— Non, maman, cria la petite fille, je m'a-

muse beaucoup, j'aime voir faire la tapisserie.

— Vous ne verrez plus rien ce soir, car tout est à défaire, dit Mme de Gastein, sans même se retourner vers la travailleuse. »

On apportait les lampes, un plateau chargé de citrons et d'eau glacée, et quelques lettres avec les journaux.

Au moment où Giselle commençait à préparer la limonade, comme elle en avait l'habitude journalière, elle entendit une exclamation moitié joyeuse, moitié chagrine, poussée par la comtesse :

« C'est donc vrai, disait-elle, en se levant toute droite de son fauteuil d'ébène ; ces bruits de guerre n'étaient pas un vain bruit. Tenez, Mademoiselle, lisez-nous les hauts faits de votre ambassadeur, de votre ministre aux affaires étrangères, et de votre chambre des députés. Quelle touchante unanimité pour courir sus à la Prusse ! Enfin, rira bien qui rira le dernier ! C'est le mot de la fin qu'il faudrait connaître ! »

CHAPITRE XI.

A quelques jours de là, la terre allemande était tout entière en mouvement ; Giselle n'avait qu'à se rendre à la grille du parc pour voir passer et repasser, à travers le feuillage gris des bouleaux et la verdure sévère des pins, le sombre uniforme des soldats allemands. Le long des routes, des rivières et des canaux, dans les villes et dans les villages, partout le menaçant cortége de la guerre.

« Tout cela contre la France, disait-elle ! Mon Dieu, qu'ils sont nombreux ! C'est un flot vivant sans cesse renouvelé ! Et Raoul ! »

Raoul se trouvait à cette heure même le plus heureux des hommes. Il avait l'épaulette, il se voyait déjà lieutenant, capitaine ! Qui sait jusqu'où pouvaient le porter son ardeur et sa naïve ambition ?

« Mon Dieu, Giselle, que tu es donc enfant de te tourmenter ainsi pour moi, lui écrivait-il! Tes inquiétudes gâtent mon plaisir. Tu es mon seul point noir à l'horizon, chère petite sœur. Sans toi, comme je dirais de grand cœur: Dieu soit loué! le Dieu des batailles au moins! Te souviens-tu de ce bel air d'Haendel que tu chantais si bien qu'il m'en donnait le frisson, et que je me figurais être Judas Macchabée, malgré ma voix fausse qui cherchait à imiter la tienne? « Gloire au Dieu des batailles! » Je crois l'entendre encore! — Nous sommes tous d'une ardeur inexprimable. Notre promotion est dans l'ivresse. Juge donc! A peine un an de bahut (c'est notre argot, pardonne-le-moi), et l'épaulette! Quand je dis l'épaulette, c'est une fiction, car j'entre au 12e chasseurs, ce beau régiment dont tu aimais tant l'uniforme.

« Lundi, je serai à cheval à la tête de ma compagnie. Je fais partie du premier corps d'armée, et nous allons tout droit à la frontière. C'est à croire que je fais un rêve! Passer le Rhin, comme Louis XIV, Condé, Dumouriez!

Moins joyeux que moi, j'en suis sûr, tous ces héros! « A Berlin, disent mes camarades! » Je dis comme eux, mais au fond Berlin n'est pas pour moi une ville ennemie ; Berlin est le séjour de Giselle, et je fais grâce à la ville et à ses habitants en faveur de ma sœur chérie. Ni sac, ni pillage, ni incendie, ni contributions de guerre, mais illuminations, bals, spectacles, fêtes de tout genre.

« Au milieu de mon ivresse, la pauvre Greppo m'afflige seule. J'ai beau, pour lui persuader que je suis invulnérable, lui rappeler tous les tours de mon enfance, tous les dangers auxquels j'ai échappé, les prodiges de voltige et de haute école que j'accomplissais dans mes exercices gymnastiques, sur le balcon et la rampe de l'escalier; elle se lamente de façon à troubler mon égoïste bonheur. Écris lui donc, toi, son oracle, petite sœur.

« *P. S.* — Je tire mes moustaches tant que je puis, pour leur donner une certaine tournure. Elles ont poussé *honnêtement* depuis notre séparation, mais ce n'est pas assez pour un sous-lieu-

tenant de chasseurs. A propos, tu sais comme l'uniforme est charmant. Mais, oui, je t'ai dit déjà ma joie d'entrer à ce 12e chasseurs que j'aurais choisi entre tous. »

Au camp, 22 juillet.

« Les lettres n'arrivent-elles donc plus que je ne reçois rien de toi. N'importe, je t'écris encore aujourd'hui. S'il me venait une réponse de Berlin, le ciel serait pour moi couleur de rose du côté de l'est. Que ne puis-je, ma chère Gisie, t'envoyer la peinture fidèle de notre quartier, à l'heure qu'il est! Quelle animation! quel entrain! Les Français sont nés pour la guerre, vois-tu, et, en particulier, un certain Raoul de ta connaissance. Le matin, quand les tambours battent la diane, quand tout s'éveille au camp, sous un clair soleil, quand les chevaux hennissent, pour saluer le retour du jour, quand les trompettes sonnent leurs fanfares (ah! Giselle, la belle chose que les trompettes de cavalerie!), il me passe dans les veines un frisson de plaisir. Ne te représente donc plus la guerre sous ces images sanglantes, qui t'effrayaient jadis. La guerre,

vois-tu, petite sœur, c'est l'odeur enivrante de la poudre, les mâles accents du canon; c'est l'escadron vainqueur ébranlant la terre, c'est la patrie grande, glorieuse, comme nous souhaitons la faire. Pardonne-moi ce lyrisme, chère sœur aimée, et prie Dieu que je sois à la première bataille. »

Giselle ne reçut jamais cette seconde lettre. Elle resta sans nouvelles de Raoul, inquiète, désespérée, car Mme. de Gastein avait eu soin de lui apprendre, avec un de ces sourires qui savent faire une blessure, que l'école de Saint-Cyr tout entière « le premier bataillon de France, comme disent vos journaux français » avait été envoyée à l'armée de l'Est.

Les jours passèrent si désolés pour la pauvre enfant, qu'elle ne s'aperçut même pas des tracasseries nouvelles qui vinrent dès lors l'assaillir à tout propos.

La déclaration de guerre de la France à la Prusse devint le signal d'une guerre à outrance contre la pauvre institutrice. On lui en voulait de cette dignité sereine, de cette fierté timide, à

l'abri de laquelle elle se retranchait comme derrière une barrière inaccessible, et désormais, chaque jour, ce fut autour d'elle une série de manœuvres perfides pour la forcer à sortir de ce calme offensant.

Un matin, pourtant, la comtesse crut avoir trouvé sa vengeance.

C'était le jour du premier triomphe pour l'armée prussienne; les journaux étaient arrivés au château, annonçant la victoire de Wœrth.

Mme de Gastein entra brusquement dans la salle d'étude, et l'œil radieux, le sourire aux lèvres :

« Wilhelmine, Bettina, mes chères petites, dit-elle en lançant à l'institutrice un regard de triomphe, et sans faire précéder la grande nouvelle du moindre préambule, venez avec moi à l'oratoire remercier Dieu du premier succès de nos armes. Il est éclatant, complet, au delà de toute espérance. L'armée française est en pleine déroute. »

Giselle se leva tremblante, les mains jointes, puis elle retomba toute pâle sur sa chaise. Ce-

pendant, par un suprême effort, au moment même où la porte allait se refermer sur la comtesse, elle se leva de nouveau, courut à elle, et mettant dans sa voix l'accent le plus suppliant :

« Madame, dit-elle, je vous en conjure..... »

Elle n'eut pas besoin d'aller plus loin, Mme de Gastein comprit, et jetant le journal à la pauvre enfant :

« Tenez, dit-elle, lisez si bon vous semble ; les détails ne manquent pas. »

Ah! quelle lecture! quel odieux cri de triomphe! Mais, Dieu soit loué, ce n'est pas le corps d'armée de Raoul qui a opéré!

Pourquoi donc alors cette douleur aiguë, cette oppression de son âme?

C'est que Giselle se sent Française jusqu'au fond du cœur, et cette défaite de son pays tant aimé, quand, au milieu de ses plus cruelles inquiétudes, elle était encore pleine d'illusions, cette défaite la consterne et l'abat. Et puis, Raoul peut être le vaincu de demain. En tout cas, son tour de combattre viendra à n'en pouvoir douter!

« Pourquoi pleurez-vous? murmure à l'oreille de Giselle une petite voix caressante. »

Giselle tressaille, elle renfonce ses larmes; elle se croyait seule; elle ne veut pas qu'un ennemi de la France la voie pleurer.

Mais est-ce bien un ennemi, cette mignonne enfant qui l'entoure de ses bras, qui s'efforce de grimper sur ses genoux, et qui essuie son visage avec son petit mouchoir de poche?

« Que faites-vous là, Frida? Pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres? demande à son tour Giselle d'une voix qu'elle cherche à rendre sévère.

— Parce que *les autres* sont cause que vous pleurez, répond l'enfant, dont le cœur paraît gros. C'est Schwartz qui me l'a dit. Aussi, quand j'ai vu tout le monde bien occupé à entendre le discours du révérend M. Lützel, qui nasille aujourd'hui plus encore qu'à l'ordinaire, je me suis glissée tout doucement en dehors de mon banc, sans que personne m'ait vue, et j'ai été retrouver Schwartz dans le jardin.

— Ce n'est pas bien, Frida, vous savez que

votre mère vous a défendu de causer avec ce petit garçon.

— Parce que ce n'est qu'un domestique! reprend la petite fille, avec un de ces mouvements d'indignation qui lui sont familiers. Qu'est-ce que cela me fait? Quand je serai grande, Schwartz ne sera plus marmiton; je l'inviterai à dîner, et cela fera enrager le gros Eckhard.

— Frida, je ne vous aime pas quand vous parlez ainsi; je n'aime que les petites filles obéissantes, et si vous souhaitez me consoler, comme vous le dites, laissez Schwartz à la cuisine, et retournez auprès de votre mère et de vos sœurs. »

CHAPITRE XII

C'étaient chaque jour des nouvelles de plus en plus douloureuses. Seule de sa race au milieu des ennemis de son pays, Giselle était obligée, vingt fois par heure, de se tenir le cœur à deux mains, pour ne pas le laisser éclater.

On avait installé dans la salle d'étude une grande carte du théâtre de la guerre, et les jeunes filles, le journal en main, suivaient pas à pas, à l'heure de la récréation, la marche de l'armée victorieuse.

Giselle, tout en reproduisant sur son métier les fuchsias et les scabieuses, qui avaient enfin reçu l'approbation de Mme de Gastein, entendait la lecture de ces odieux journaux, les injures adressées à la France, et les accents du triomphe le plus insolent et le plus dur à supporter pour une oreille française.

« Allons, enfants, dit la comtesse en entrant un matin à l'improviste auprès de ses filles, voici que je vous apporte encore un drapeau à planter. Après Wœrth, après Frœschwiller, après Wissembourg, voici Reischoffen. Retenez bien ce nom, chères filles, ce sera une page glorieuse de plus pour l'histoire de notre vieille Allemagne.

— A moi, à moi, s'écrièrent les deux aînées, en tendant les mains vers le petit pavillon aux couleurs sinistres de la Prusse, que leur mère sortait d'une boîte en ébène incrustée de nacre.

— Non, non, Bettina, laissez ce plaisir à votre petite sœur; Frida est maintenant d'âge à comprendre autre chose que ses jeux; il faut qu'elle sache prendre sa part de nos joies patriotiques. »

Frida, qui habillait sa poupée pour la vingtième fois au moins depuis le déjeuner, fit semblant de ne rien entendre, et mit tous ses soins à chausser « sa fille » d'une certaine paire de bottines mordorées.

« Ne m'entendez-vous pas, Mademoiselle, reprit la comtesse de sa voix de commandement? »

Il n'y avait plus moyen de faire la sourde oreille.

« Si fait, maman, répondit enfin la petite fille, qui attachait le dernier bouton de la bottine droite, mais j'aime mieux jouer avec ma poupée. C'est l'heure de ma récréation, et vous savez que je n'aime pas la géographie. »

Pour Frida, une carte pendue à la muraille, représentait fatalement la science aux noms barbares qui lui était odieuse.

« Il ne s'agit pas de géographie, Mademoiselle, reprit la comtesse d'une voix de plus en plus sévère, mais d'histoire, de l'histoire de votre pays, et la plus glorieuse qui se soit jamais faite. Maintenant, j'ordonne; nous verrons si vous oserez me résister davantage. Venez ici. Et vous, Mlle Duparc, détachez cette carte, et placez-la à la portée de Frida. »

Frida était certes la seule personne de la maison qui se fût jamais mise en révolte ouverte contre Mme de Gastein. Cette fois encore, la petite désobéissante tint bon; elle se leva, croisa les bras d'un air de défi, et regarda alternative-

ment sa mère et Giselle, mais avec une expression toute différente.

« C'est bien, ajouta la comtesse, en serrant les lèvres de telle sorte que les mots qui sortaient de sa bouche produisaient une sorte de sifflement; je devine sans peine qui vous encourage dans votre coupable résistance, mais je saurai rendre à chacun ce qui lui est dû. Pour vous, stupide enfant, vous serez au pain sec jusqu'à ce que vous m'ayez obéi. »

Et la comtesse, faisant signe à ses filles aînées de la suivre, quitta l'appartement, après avoir lancé à Giselle un regard qui l'aurait terrifiée, si elle n'avait pas été prête à tout.

« Je ne suis pas une stupide enfant, cria Frida, dès que sa mère eut refermé la porte, et je sais bien que j'ai raison au fond. Mademoiselle, êtes-vous fâchée aussi, demanda-t-elle d'un ton plus doux, en se rendant à petits pas vers son institutrice?

— Oui, Frida, ne connaissez-vous plus les commandements de Dieu, qui ordonnent aux enfants le respect et l'obéissance envers leurs

parents ? Ne vous souvenez-vous plus de l'histoire de Cham, que vous me répétiez hier, et des malédictions qui menacent les enfants rebelles ?

— Je ne ressemble pas à Cham, je ne veux pas lui ressembler, c'est le père des nègres, cria la petite fille ; mais je sais bien que ni Sem, ni Japhet, qui étaient obéissants et sages, puisqu'ils ont été bénis de Dieu, n'auraient consenti à planter sous vos yeux « pour vous faire enrager » ce vilain petit drapeau. »

« Pour faire enrager » était l'expression favorite de Frida. Cette fois, Giselle rencontra une résistance obstinée. Frida déclara qu'elle resterait au pain sec toute sa vie plutôt que de céder, et telle était l'irritation de l'enfant, que la jeune institutrice jugea plus sage de la laisser à elle-même. La question du drapeau n'était pas le seul levain qui fermentât dans ce cœur en révolte.

« Peux-tu te faire punir ainsi pour cette mendiante de Française, lui avait dit tout bas sa sœur Wilhelmine, avant de quitter la salle d'étude ! »

Et ces dernières paroles avaient tellement exaspéré l'âme compatissante de Frida, où la tendresse pour la Française avait déjà poussé de profondes racines, qu'elle conçut un plan des plus audacieux, plan qui, dans sa pensée, devait apporter remède à tout, sauf au pain sec. Mais que lui importait ce dernier détail? Frida se sentait héroïque, et l'amour-propre satisfait aiguillonnait encore son courage naturel.

Le soir même, la petite fille, après une longue conférence avec Schwartz, se dirigeait, suivie de son nouvel ami, vers la salle d'étude, complétement déserte à cette heure. Schwartz, grimpé sur un tabouret, et tremblant de tous ses membres, décrochait la fameuse carte du théâtre de la guerre.

« N'aie donc pas peur, lui disait Frida, en faisant main basse sur tous les petits drapeaux, qu'elle rassemblait prestement dans leur boîte d'ébène, n'aie donc pas peur comme cela. Puisque je te dis que maman et mes sœurs sont sorties, et ne rentreront pas de longtemps.

Puis les deux enfants traversèrent la terrasse au pas de course, et s'enfoncèrent dans un petit

bosquet, fermé à tous les regards par une épaisse charmille.

« As-tu apporté la pelle et la pioche, demanda Frida à voix basse ?

— Oui, oui, les voilà, répondit le petit garçon, du même ton prudent.

— Eh bien, dépêche-toi alors. »

Pendant quelques instants on entendit la pelle attaquer avec vigueur la terre durcie par la sécheresse, puis un bruit sourd comme celui d'un corps qui tombe.

« Qu'est-ce cela, demanda Schwartz inquiet, en se penchant vers la petite fosse qu'il venait de creuser ?

— Cela, répondit Frida avec un bruyant éclat de rire, oublieux de toute précaûtion, c'est mon atlas, car il faut bien profiter de l'occasion, et voici ma géographie, et puis enfin la fameuse carte qui m'a rendue si méchante. Ah ! n'oublions pas les drapeaux. Ils seront bien enterrés dans leur belle boîte noire ! »

Cinq minutes après, les enfants s'éloignaient sur la pointe des pieds, et un vieux merle, qui

avait considéré toute leur besogne d'un air attentif, se demandait anxieusement, perché sur une branche de charme où il se disposait à passer la nuit, si quelque horrible crime ne venait pas de s'accomplir sous ses pieds.

Le lendemain, le complot de Frida fut découvert ; mais on ne connut jamais le nom de son complice, ni le sort de la belle carte neuve, et elle supporta sans broncher les arrêts de rigueur, accompagnés de pain sec, où on la tint pendant deux jours.

« Tu vois bien, Schwartz, dit-elle en embrassant de tout son cœur le petit marmiton, dès qu'elle eut recouvré l'usage de sa liberté. Ce n'est pas plus difficile que cela ! Il ne faut qu'un peu de patience. Je craignais seulement que tu ne fusses découvert, car, pour moi, cela m'est bien égal. »

Décidément, la petite Frida ne comprenait rien à la hiérarchie sociale, car, pour conclusion à son discours, elle embrassa encore une fois Schwartz, l'humble marmiton, avec autant d'estime et d'amitié que s'il eût été fils et héritier de quelque noble membre de la chambre des seigneurs.

CHAPITRE XIII

Le troisième jour après ces graves événements, les joies du triomphe se mélangèrent d'amertune pour les habitants du château. On apprit que le « neveu bien-aimé » de Mme de Gastein, le colonel Heinrich de Kastow, avait été blessé grièvement à l'épaule par un éclat d'obus.

Pendant deux semaines, qui parurent fort longues à la comtesse, du moins elle ne cessa de l'assurer à chaque heure, les médecins n'osèrent promettre la guérison, car ils ne parvenaient pas à extraire le projectile.

Enfin, un jour, le télégramme annonça que la science du major avait triomphé de l'obstination de la blessure, que tout danger avait disparu, et qu'à la fin du mois, le patient arriverait à Berlin pour y passer sa convalescence.

« Mais il faudrait des mois entiers de repos et

de soins assidus, disait le lendemain une lettre du chirurgien, adressée à Mme de Gastein. »

On fit donc immédiatement les préparatifs de départ ; la lourde berline armoriée fut tirée de la remise, les malles descendues du grenier, les rideaux démontés, les tapis pliés, les meubles recouverts de leurs housses, et un beau matin, toute la famille, suivie d'un grand fourgon où se trouvaient les bagages et les domestiques, reprit la route de Berlin.

Au moment où Giselle, après avoir vu monter en voiture la mère et les filles, s'apprêtait à franchir le marchepied, et à prendre place, comme toujours, sur la banquette de devant, Mme de Gastein la repoussa avec un geste plein de hauteur :

« Il fait trop chaud aujourd'hui pour nous empiler six dans cette voiture, dit-elle ; montez sur le siége de derrière, à côté de Gretchen. En ouvrant votre ombrelle, vous y serez fort bien. »

Gretchen ricana de son air le plus insolent quand elle vit la Française s'asseoir à côté d'elle; mais pendant tout le voyage, le petit mouchoir

de Frida s'agita à la portière, et à chaque halte, Schwartz, sautant à bas du fourgon, accourait offrir à sa grande amie des mûres sauvages et des prunelles noires, recueillies le long des haies, ou bien encore quelques fleurs champêtres ramassées à la lisière des bois.

Arrivée à Berlin, Mme de Gastein, comme un fourrier en campagne, désigna les logements de chacun. Ce fut un branle-bas général qui ravit les jeunes filles, très-heureuses d'ailleurs de revoir leur cousin, qu'elles connaissaient à peine. On prépara au premier étage une enfilade de vastes pièces pour le service particulier du jeune colonel, et la salle d'étude fut organisée au rez-de-chaussée dans un tout petit salon voisin de la bibliothèque, et qui avait jadis servi de fumoir.

Quant à la chambre de Giselle, elle fut réservée sans doute pour quelque hôte inattendu; au moment où la jeune fille, chargée de son sac de voyage et de différents paquets, allait prendre la route du grand escalier qui menait aux étages supérieurs, elle fut arrêtée par Gretchen, à qui la comtesse avait dit quelques

mots tout bas. Sur les lèvres de la grande dame errait un sourire dédaigneux et méchant, qui se refléta aussitôt sur la physionomie de la soubrette avec une dose d'insolence très-prononcée.

« Que mademoiselle Duparc veuille bien prendre la peine de me suivre, dit la caméristé, en affectant un respect qui ne présagea rien de bon à Giselle. »

La jeune fille se mit en marche précédée de Gretchen ; on traversa le vestibule, la cour d'entrée, puis un petit passage voûté conduisant à la cour des cuisines. Là se trouvait un escalier roide et étroit qui donnait accès au logement des domestiques. Tous couchaient dans ce corps de logis, où le soleil n'arrivait guère, sauf les femmes de chambre, installées auprès de leurs maîtresses. On monta deux étages, on traversa un long corridor obscur, puis Gretchen, mettant la main sur un loquet, ouvrit une petite porte en disant avec un sourire de plus en plus satisfait : « C'est ici ! » Alors elle fit une révérence ironique, et se retira en laissant retomber la porte, sans se donner la peine de la fermer.

Certes Gretchen et Dorothée auraient refusé de coucher dans cette chambre froide et nue, avec son plafond bas et enfumé, et ses murailles où le papier tombait en lambeaux. Pas de rideaux au lit, non plus qu'à l'unique fenêtre, pas de tapis sur le carreau à moitié usé, pas même un de ces poêles en faïence que connaissent les plus pauvres dans l'Allemagne du Nord. Giselle, bien qu'elle fût résignée à tout, se sentit le cœur serré en entrant dans cette triste mansarde. Certes le bien-être physique ne lui importait guère, mais elle se demandait avec un certain effroi jusqu'où pouvait aller Mme de Gastein dans la voie des persécutions.

« La force, prime le droit, » cet axiome, devenu depuis si tristement célèbre en politique, Mme de Gastein s'efforça de le mettre en action, jour par jour, heure par heure, à l'égard de la jeune fille qu'elle tenait courbée sous sa volonté tyrannique, avec une satisfaction indicible. Elle déploya mille ressources dans cette petite guerre, où les femmes excellent, lorsqu'elles sont dépourvues de la bonté naturelle à leur

sexe; mais en dépit de tout, elle ne put parvenir à faire sortir Giselle de la froide réserve qu'elle s'était imposée, ni de la résignation un peu hautaine avec laquelle elle faisait face chaque jour aux procédés les plus injurieux.

Ah! si la cruelle comtesse avait pu lire au fond de ce cœur qu'elle s'efforçait de déchirer, c'est là qu'elle aurait trouvé sa vengeance!

Le lendemain soir, en rentrant dans sa chambre, après une de ces journées laborieuses « où elle avait si bien gagné son argent, » comme disait Mlle Hamon, Giselle trouva le lit défait, et sa malle vide, encore dans le coin où elle l'avait laissée. Il était évident qu'elle ne devait plus attendre de service de personne, et qu'il ne lui fallait compter que sur elle. Qu'importe! Voici la fin de la semaine. On touche au dimanche, à ce jour béni de repos et de prière, où Giselle va se retremper au milieu de la petite colonie catholique de Sainte-Hedwige. Là, elle est aimée, là elle se sent au milieu d'une famille, là surtout elle trouve le Dieu « qui console et réjouit sa jeunesse. »

Le dimanche, c'est une oasis de paix où elle se repose de l'aridité de la semaine; c'est un de ces moments de relâche dont les âmes les plus fortement trempées ont besoin de temps à autre pour respirer et reprendre courage. Elle va retrouver la bonne Mlle Hamon, qu'elle n'a pu faire prévenir encore de son arrivée. Comme elle est gâtée, choyée, caressée, par cette excellente fille! Après la grand'messe, quand elles rentrent toutes deux dans le petit salon élégamment décoré, comme Giselle trouve un air hospitalier au fauteuil qui l'attend, à la petite table placée au coin du feu! Comme ce bon sourire l'égaie et la réchauffe! Non, l'orpheline n'est pas abandonnée avec un pareil dévouement auprès d'elle.

Ce jour-là, par un hasard dont Giselle s'étonne, Mlle Hamon n'est pas à sa place, à côté du troisième pilier à gauche; Giselle la cherche dans l'église, l'attend à la sortie : peine perdue! On ne verra plus la brave fille arriver aux offices de Sainte-Hedwige, avec son air empressé; on ne l'entendra plus mêler sa voix fausse à la voix des chantres et des enfants de chœur. Mlle Hamon

est partie aussitôt la déclaration de guerre ; elle est retournée en France auprès de sa sœur malade, dont les enfants peuvent se trouver orphelins d'un instant à l'autre ; tout cela elle le dit à Giselle dans quelques lignes émues que le curé de Sainte-Hedwige s'est chargé de remettre à la jeune Parisienne. Les larmes de Giselle coulent doucement en lisant ce tendre adieu ; elle peut pleurer ici : elle pleure sans contrainte en présence de Dieu, et sous le regard du bon pasteur dont elle est une des brebis privilégiées

« Allez en paix, mon enfant, lui dit-il, lorsqu'elle va prendre congé de lui après les vêpres ; la paix de la conscience, la paix avec Dieu, cela vaut plus que toutes les joies de ce monde. A dimanche, nous prierons ensemble. D'ici là je ne vous oublierai pas au saint autel. »

Il n'en fallait pas plus pour rafraîchir le cœur de Giselle. Chaque dimanche elle rentrait mieux résignée à subir son dur servage, et c'était presque le sourire aux lèvres qu'elle reprenait la tâche ingrate, interrompue quelques heures à peine. Mais il était dit que cette journée ne

serait qu'une suite de déceptions pour la pauvre enfant. En rentrant à l'hôtel, un peu avant l'heure du dîner, comme c'était la coutume, elle fut avertie que Mme de Gastein la demandait sans retard. Qu'était-ce encore? Rien de bon à coup sûr!

« Mademoiselle, lui dit la comtesse de sa voix la plus acérée, et avec son regard le plus froid, ces longues absences commencent à me déplaire. Je vous ai garanti le libre exercice de votre culte, mais non pas une indépendance complète, comme vous semblez le croire, chaque dimanche. J'ai pris mes informations. Il y a une messe à six heures; elle vaut celle de dix, je le suppose. Vous voudrez donc bien vous rendre à la première. J'ai besoin de vous pour huit heures auprès de mes filles. C'est vous qui dorénavant les conduirez au Temple. »

Comme toujours, Giselle s'inclina sans répondre. Mme de Gastein reprit alors sa lecture. Une grande Bible in-quarto reliée en chagrin noir avec des fermoirs d'argent était posée devant elle, mais tout en lisant, un sourire

errait sur ses lèvres. Pour cette âme perverse, c'était une joie étrange que d'avoir infligé une peine nouvelle à la jeune fille qu'elle tenait sous son joug.

« Elle souffre, j'en suis sûre, dit-elle au bout d'un instant en fermant le livre saint, mais ne parviendrai-je donc pas à lui arracher une plainte ?... »

Oui, Giselle souffrait ; à cette heure même, réfugiée dans sa chambre, à genoux au pied de son lit, elle pleurait, elle priait, mais ne se plaignait pas.

« Mon Dieu, disait-elle, que votre volonté soit faite ! que la coupe d'amertune déborde, si vous le voulez ainsi, mais étendez sur Raoul et sur mon pauvre pays un regard miséricordieux. »

Et elle s'en voulait de songer à elle ; elle se reprochait comme une faiblesse coupable les regrets de son dimanche perdu. Oh ! les pompes de l'Église catholique, qui réchauffaient son âme, la parole divine descendue sur elle, du haut de la chaire de vérité, les accents de l'orgue qui parlaient à son cœur !

« C'est fini, pensait-elle ! Il ne me reste plus rien. Le dépouillement se fait peu à peu. Mon Dieu, élevez mon courage à la hauteur de mes peines. Je ne vous demande rien de plus. »

Lorsque Giselle descendit de sa chambre, il faisait presque nuit, la lampe du vestibule venait d'être allumée ; elle éclairait des valises, des sacs de nuit, des couvertures jetées pêle-mêle sur les banquettes, et deux grandes caisses de voyage en cuir noir. A l'étage supérieur on entendait un bruit inusité, et dans l'escalier les domestiques allaient et venaient en toute hâte, dirigés par la voix impérieuse, mais contenue, de leur maîtresse.

« Que se passe-t-il donc ici ? pensa la jeune fille, » et pour ne pas rencontrer la comtesse, elle se hâta de se rendre à la salle d'étude, où elle avait laissé les devoirs de ses élèves, qu'elle voulait corriger pendant la soirée du dimanche. Elle ouvrit la porte de la bibliothèque, et fut surprise de voir briller un grand feu par cette chaude soirée. A la lueur d'une lampe, posée sur la table du milieu, elle distingua un homme

étendu près de la cheminée, sur un lit de repos, et couvert d'épaisses fourrures. Il avait l'air de sommeiller; mais il dressa la tête au bruit que fit la porte en s'ouvrant, et plus encore au formidable : *Wer ist da* poussé par un soldat en uniforme, placé comme en faction derrière la porte.

Giselle murmura quelques mots d'excuse, et se retira doucement.

Ce soir-là on ne vint pas l'appeler pour souper, ni pour faire de la musique au salon, et elle resta seule dans sa chambre, songeant à son frère et à la France.

« Tant mieux! pensa-t-elle. Oh ! si je pouvais ne jamais rencontrer cet officier prussien, qui arrive des champs de bataille où notre pauvre armée a été vaincue ! »

Mais le lendemain, après le dîner, elle dut suivre ses élèves dans la bibliothèque, où le convalescent était installé sur un lit de repos, devant une table chargée de journaux et de papier. Mme de Gastein, assise déjà auprès de son neveu, lui faisait la lecture du journal.

« Ah! voici les enfants et leur institutrice,

dit-elle avec un accent si doux que Giselle en tressaillit d'étonnement. Ne faites pas de bruit, mes chères petites; à cette condition, votre cousin vous permettra de passer la soirée auprès de lui.

— J'exige qu'il n'y ait pas de conditions, dit le malade. »

Sa voix était décidée, sa parole brève, mais sans brusquerie.

« Qu'il en soit comme vous le voulez, mon cher Heinrich, reprit la comtesse en lui lançant un regard caressant. Personne ici ne voudrait vous contrarier. Mais, tenez, voilà Bettina qui ne demande pas mieux que de me remplacer dans ma lecture. Vous savez que j'ai toujours eu la gorge un peu délicate.

— Je vous supplie de vous arrêter, ma tante. Comment n'y ai-je pas songé, en effet! »

Giselle continuait à s'étonner. Était-ce bien son altière maîtresse qui déployait tant de grâces affectueuses et de coquetteries maternelles? Était-ce cette femme dont le dédain cruel pesait sur l'institutrice à toute heure du jour, qui se

montrait en ce moment douce, aimable, prévenante à l'égal d'une simple bourgeoise? Ce regard froid comme l'acier, blessant comme une pointe aiguë, pouvait donc s'attendrir? Cette voix impérieuse savait donc trouver des accents doux à l'oreille?

Mme de Gastein se levait à tout instant pour baisser un abat-jour, arranger un rideau, redresser un coussin derrière les épaules du blessé, ou bien encore lui présenter une cuillerée de la potion prescrite, tout cela avec tant de douceur, de caresse, de bénignité, que Giselle ne se lassait pas de s'émerveiller.

La pauvre enfant avait sa part de bénéfice dans cette transformation incompréhensible. Pour la première fois, elle passait une soirée paisible; aussi, bien qu'elle se fût promis de détourner les yeux de l'ennemi héréditaire, de l'*Erbfeind*, comme disent les Allemands, en dépit de sa volonté, ses regards s'arrêtèrent plusieurs fois sur le puissant personnage qui détournait d'elle la foudre toujours prête à éclater.

Le comte Heinrich de Kastow n'avait rien du

type prussien. Lorsque Giselle le regarda à la dérobée, elle vit devant elle un front austère, un peu dégarni vers les tempes, mais jeune encore en dépit des rides qu'y avait creusées la réflexion, un regard pénétrant et sévère profondément enfoncé sous d'épais sourcils; mais ce regard finissait par devenir sympathique, les yeux d'un gris-bleu s'éclairaient de lueurs inattendues, tandis que les lignes du visage, un peu froides dans leur immobilité habituelle, s'animaient tout à coup, plutôt sous l'influence de la pensée que sous l'empire des choses extérieures. Dans ces moments-là, on s'étonnait de trouver tant de chaleur et de condescendance sous cette rigide enveloppe.

« Le baron d'Osterwald, » annonça un domestique presque à voix basse.

La figure d'Heinrich se rembrunit subitement; néanmoins il fit à la comtesse un signe de tête qui pouvait passer pour un acquiescement.

Le baron d'Osterwald, grand maître des eaux et forêts, n'était pas d'un aspect séduisant. C'était un petit homme, gros et court, dont la

tête sortait immédiatement des épaules, comme si on la lui eût rajustée après l'avoir au préalable débarrassé de son cou. Ses cheveux blancs se dressaient en l'air, et se réunissaient sur le front en une sorte de toupet, dans l'espoir, disaient les mauvais plaisants, de grandir un peu leur propriétaire par l'élévation de sa coiffure. Ses mouvements étaient brusques, en même temps que, par un contraste singulier, sa parole était emphatique et compassée; sa tête, si mal emmanchée, se tournait cependant de droite à gauche, et presque de l'avant à l'arrière, avec une vivacité qui tenait du prodige. Enfin, il y avait dans ses moindres discours une solennité si étrange que, pour vous demander : Comment vous portez-vous? il prenait autant de précautions oratoires qu'un avocat qui se dispose à faire avaler au jury quelque énormité.

Tel qu'il était, le baron d'Osterwald, avec ses favoris d'un rouge ardent, et ses ridicules sans nombre, paraissait un des familiers de la comtesse, et, si on ne l'avait pas encore vu depuis le retour de la campagne, c'est que lui-même était

arrivé du matin seulement de sa station thermale.

Après les compliments d'usage, il promena autour de lui l'air important et satisfait d'un homme qui se sent porteur de quelque grande nouvelle, et qui juge que sa valeur intrinsèque va augmenter de toute l'importance de sa communication; puis, s'adressant particulièrement à M. de Kastow :

« Savez-vous que je viens de quitter le baron de Schœmmering, qui lui-même sortait du palais?

— Comment pourrais-je avoir deviné une chose pareille? répondit Heinrich avec un sourire distrait.

— Eh bien! mon cher comte, ajouta le gros petit homme, en frottant avec enthousiasme ses mains gantées étroitement, devinerez-vous au moins ce que m'a dit le baron de Schœmmering?

— Pas davantage, je vous assure.

— Alors, comtesse, apprêtez-vous à illuminer demain soir toutes les fenêtres de votre hôtel; faites sortir de sa précieuse enveloppe notre glorieux drapeau; demain, sur tous les murs de

Berlin, vous pourrez lire la grande, l'admirable nouvelle...

— Mais parlez donc, pour l'amour de Dieu ! interrompit Heinrich, que le grand maître des eaux et forêts commençait à impatienter singulièrement.

— Oui, oui, parlez ; qu'y a-t-il ? crièrent à la fois Mme de Gastein et ses filles. »

Giselle, toujours penchée sur son métier, ne releva pas la tête, mais l'aiguille s'arrêta entre ses mains, qui furent prises d'un tremblement subit.

« Ce qu'il y a, reprit le nouvelliste avec un sourire de triomphe, et en appuyant sur chacun de ses mots, qu'il détachait les uns des autres, comme pour les faire mieux entrer dans l'oreille de ses auditeurs ! Il y a qu'à l'heure où je vous parle, Napoléon III est prisonnier avec toute son armée, Mac-Mahon blessé à mort sous les murs de Sedan. Nous sommes maîtres du sort de la France ! Enfin nous la tenons à merci, cette orgueilleuse nation ! »

M. de Kastow s'était relevé brusquement sur ses coussins.

« Avoir manqué ce triomphe, s'écria-t-il ! Maudite blessure qui m'a privé d'une telle journée ! Mais avez-vous des détails, mon cher baron ?

— Aucun ; rien que le télégramme du roi à la reine, que j'ai copié sous la dictée de Schœmmering. Vous pouvez lire. »

Mme de Gastein s'empara de la dépêche et lut à haute voix, après avoir jeté un coup d'œil sur Giselle :

« Guillaume à Augusta :

« Rendez grâce avec moi au Dieu des armées. L'empereur m'a remis son épée en personne. Toute l'armée française est prisonnière. Je vous enverrai demain de plus amples détails. »

— C'est la revanche d'Iéna, reprit le baron, en continuant à se frotter les mains de plus belle. Quelle page d'histoire ! »

Que devenait Giselle pendant ce temps ? Pâle, immobile, retenant son souffle, prête à se trouver mal, il lui semblait que la terre s'entr'ouvrait sous ses pieds. Un nuage voilait ses yeux. Elle voulait regarder et elle ne voyait plus ; elle

voulait écouter, les paroles n'arrivaient pas jusjusqu'à ses oreilles. Un seul mot restait distinct dans son esprit troublé : « L'armée est prisonnière ! Il n'y a plus d'armée ! » Hélas, Raoul vit-il encore ? »

« Demain, reprit le baron, qui tenait à ne rien laisser échapper, il y aura un service solennel d'actions de grâce. Vous irez sans doute auprès de la reine, chère comtesse, et je vous y rencontrerai.

— Bien certainement. Venez donc me prendre, de cette façon nous serons sûrs de ne pas nous manquer.

— Et nous, chère maman, demanda Bettina au nom de ses sœurs ?

— Mlle Duparc vous conduira. Nous serons avertis de l'heure, et je vous ferai prévenir. Maintenant nous voudrions un peu de musique pour finir la soirée. Jouez nous donc, enfants, votre polonaise de Weber à quatre mains, ou plutôt encore l'ouverture du Freyschutz, si admirablement arrangée par Lechmann. Votre cousin, je me le rappelle, a toujours été passionné pour Weber.

— Je joins mon humble prière à la demande de Mme de Gastein, dit le petit baron, qui se leva tout d'une pièce, et s'empressa d'aller offrir galamment la main à Bettina et à Wilhelmine. Moi aussi, j'ai un faible très-prononcé pour Weber, et en particulier pour le *Freyschutz*. Est-ce mon vieux métier de forestier qui me fait tant aimer le chantre des bois? Je ne sais, mais quand j'entends le *Freyschutz*, je me sens transporté dans ces forêts mystérieuses et profondes qui couvraient encore notre Allemagne au moyen âge; je crois assister à ces incantations diaboliques, à ces évocations de l'esprit du mal auxquelles se livraient nos bons aïeux. Gare à nous! Voici d'étranges accords, des gammes d'une tonalité bizarre qui semblent présager quelque apparition fantastique. Puis, tout à coup, du fond de ces ténèbres, une mélodie ailée, radieuse, triomphante, qui nous emporte d'un coup d'aile! Au milieu de la senteur des bois, parmi les souffles enivrants qui passent dans les sapins, des voix mystérieuses vous appellent. Ce sont les esprits de l'air...

— Bravo! baron, dit la comtesse, qui jugea prudent d'interrompre ce long monologue. Vous êtes en musique, comme en toutes choses, un critique aussi élégant que judicieux. J'espère que mes filles, animées par votre enthousiasme, vont nous faire entendre quelque chose digne de vous et de l'immortel Weber. »

Bettina était debout depuis un instant, et parlait tout bas à sa sœur et à Giselle, qui n'avait pas l'air de l'entendre.

« Qu'y a-t-il donc? demanda Mme de Gastein d'un ton mécontent. Il n'entre pas dans votre coutume de vous faire prier. Est-ce une mode parisienne? Le moment serait mal choisi. Mademoiselle Duparc, veillez, je vous prie, à nous organiser le concert.

— Mlle Bettina me dit qu'elle n'est pas assez sûre de sa partie de haute, qui est très-difficile, répondit Giselle d'une voix si faible, qu'on l'entendait à peine.

— Eh bien, nous nous passerons de Mlle Bettina, continua la comtesse d'un air de gaieté

cruelle, et nous ne perdrons rien à entendre à sa place Mlle Duparc. »

Giselle regarda Mme de Gastein d'un air bouleversé ; l'idée ne lui venait pas qu'on pût lui demander de la musique ce soir-là. Mais la comtesse l'entendait bien ainsi. Jamais aucune mélodie ne lui semblera plus douce que celle qui va s'associer au désastre de Sedan, et à la blessure profonde que vient de recevoir la Française. Cette âme de femme était faite ainsi ; elle sentait plus vivement la haine que la tendresse, et les plaisirs de la vengeance, ces *plaisirs des dieux*, lui paraissaient autant d'ineffables jouissances. Enchantée de son inspiration cruelle, elle lança à la jeune fille un de ces regards impératifs qui commandaient l'obéissance absolue. Giselle connaissait leur pouvoir de longue date. Elle se dirigea donc vers le piano. Vaincue d'avance, il lui semblait plus digne de déposer les armes avant d'entamer le combat.

« Vraiment, chère comtesse, dit le baron en se penchant à l'oreille de Mme de Gastein, vous accomplissez des prodiges, et vous parviendriez

à faire chanter les rossignols en cage. L'ouverture du *Freyschutz*, jouée à Berlin par une Française, le soir même de Sedan, c'est une idée victorieuse comme il n'en vient qu'à vous. Je croyais que vous rencontreriez plus de résistance.

— Il s'agit de *vouloir*, répondit la comtesse ; là est tout le secret de mon autorité. J'ai voulu, et tout ce que je veux, je le peux. »

Le baron lui baisa galamment la main, puis, regardant Bettina et M. de Kastow, il lança un regard d'intelligence à la comtesse :

« Peut-être, » murmura-t-il si bas qu'elle seule put l'entendre.

CHAPITRE XV.

LE COMTE HEINRICH AU COLONEL D'HARLING,

Berlin, 8 septembre.

C'est ma plume aujourd'hui, mon cher Arnold, qui remplacera les télégrammes, et les billets non moins laconiques que t'expédiait mon fidèle Fritz. Je suis tout à fait hors d'affaire, mais il paraît que j'en ai encore pour longtemps à rester immobile sur ma chaise longue, dans la position des chevaliers de la Table ronde, condamnés à faire hommage au grand Karl de leur attitude silencieuse.

Tu devines que mes pensées sont là-bas auprès de vous ! Je vous vois avançant chaque jour, franchissant l'Argonne, marchant vers Paris, et je me répète à toute heure : Que ne suis-je avec eux ! C'est à se pendre, comme disait ce Français,

ami de leur roi Henry IV ! En attendant, je ne vis que par les journaux, les cartes, les télégrammes, et tes courtes lettres, qui me disent mieux où nous en sommes que tous les récits officiels. — Tiens, je donnerais mon régiment et mon brevet tout neuf de colonel pour pouvoir me battre sous tes ordres comme un simple soldat.

Je te quitte. On prétend que je suis fatigué. Ma tante et mes petites cousines m'entourent de leur mieux, mais cela ne m'empêche pas de te répéter que je m'ennuie comme un mort.

Bien à toi,

HEINRICH.

12 septembre.

J'enrage, mon cher ami, d'être retenu loin de vous par cette maudite blessure ! Vous verrez que la guerre finira sans que j'aie pu vous rejoindre ; et cependant, dès l'abord, j'avais donné carte blanche au docteur Mischler.

« Taillez, rognez, incisez, découpez, savant praticien, je vous laisse maître du champ de bataille, mais pour l'amour de Dieu, faites vite ! »

Mais non! Il faut me guérir dans les règles! Et encore! J'ai beau me condamner à l'immobilité absolue, me soumettre au régime le plus rigoureux, ma guérison va goutte à goutte, comme disait, je crois, une Française, Mme de Staël, en parlant de la durée du temps dans notre vieille Allemagne. Tarteifle! si cette savante dame était encore de ce monde, et qu'elle voulût bien se donner la peine d'analyser mon sang à l'heure présente, elle y trouverait, j'imagine, autant de globules impatients, impétueux, fougueux, bouillonnants, que chez ses extravagants compatriotes. J'ai dépensé tout mon calme, toute ma patience, et je suis à bout.

Plaignez-moi donc, heureux mortels qui volez de victoire en victoire! Ah! si vous saviez quelle fièvre me prend en suivant de loin, dans les journaux, les péripéties de la lutte! Que n'ai-je le manteau de Faust, pour courir à vous! — Mes amitiés à tous, sans oublier le major et le brave Hauptmann Christien. — Félicitations affectueuses et respectueuses au général de Wastdorff. La croix de fer ne pouvait être mieux

placée que sur cette vaillante poitrine, qui a tant de fois affronté le feu de l'ennemi.

Toujours à toi,

HEINRICH.

15 septembre.

« Quel fardeau que la vie! »

Te souviens-tu de cette phrase de ton homonyme dans le beau trio de *Guillaume Tell?* — Eh bien, mon cher Arnold, voilà ce que je me chante à moi-même une partie des jours et des nuits. Der Teuffel! Que crois-tu que je devienne sur ce sofa moelleux, pendant que vous avancez chaque jour dans l'ivresse du triomphe? Je m'entoure de mes cartes, je pointe chacune de vos étapes!

Partout des victoires, et je ne suis pas là! Encore une fois, maudit l'obus français qui m'a arrêté en si beau chemin.

Hier, j'ai voulu me remettre à mon ouvrage sur la tactique, commencé avant la guerre, mais la poudre m'a gâté l'encre, et je ne me sens plus aucun goût pour le métier de scribe. C'était

bon, comme emploi de mes loisirs, dans la vie de garnison; mais, morbleu! maintenant que toute l'Allemagne est en France, il m'est trop pénible d'être caserné seul à Berlin. N'aurait-il pas mieux valu mourir tout d'un coup sur le glorieux champ de bataille de Reischoffen, que de périr lentement d'ennui dans ce salon où j'étouffe?

Te souviens-tu de cette belle nuit de Reischoffen? Je te vois encore penché sur moi, pendant que le major sondait mon épaule. Tu étais bien pâle et bien inquiet, mon pauvre ami! Je ne pouvais prononcer une parole, mais je voyais tout, j'entendais tout, jusqu'à ta respiration haletante, jusqu'aux hum! hum! de sinistre augure du major, jusqu'à ces brillantes étoiles, qui se laissaient deviner à travers les rideaux de la tente! — Depuis, les étoiles ont continué à décrire leurs grands cercles; vous, vous avez poursuivi vos enjambées de sept lieues, et moi je suis là, couché sur le flanc, ou à peu près, rongeant mon frein, et me dévorant moi-même.

Sturm est arrivé, mon pauvre cheval, blessé

aussi ! Mais quelle différence ! Il a l'air de ne se souvenir de rien, de ne rien regretter, et c'est avec des hennissements de satisfaction, m'a-t-on dit, qu'il a refait connaissance avec sa belle écurie, où tout le monde va le complimenter, et le caresser dix fois le jour, à commencer par ma petite cousine Frida, dont il est devenu le favori. — Ma tante m'inonde d'attentions, de soins et de livres. Mais je ne puis me fixer à la lecture. Gœthe lui-même, mon dieu d'autrefois, ne m'attire plus! Ce penseur profond, qui m'enlevait à son gré, qui m'entraînait partout où bon lui semblait, au ciel et dans les enfers, Gœthe me laisse froid, presque insensible. Le temps des spéculations est passé. J'ai goûté aux fruits enivrants de l'action, et il ne peut plus être mon homme, ce Gœthe qui s'amusait à composer sa *Théorie des couleurs* au moment où la bataille d'Iéna allait décider du sort de la Prusse. Quel sang-froid, à la fin de cette campagne qui nous coûta si cher! Vive Dieu! nous voilà relevés, j'espère, et le vaincu de 1806 peut enfin dicter des lois à son vainqueur. Adieu, mon vieux camarade.

18 septembre.

Merci de tous les détails que tu as trouvé le temps de me donner au milieu de votre marche en avant, mon cher ami. — Il me vient beaucoup de visites, mais jusqu'à présent j'ai consigné tout le monde, et tu sais comment Fritz s'entend à faire exécuter les consignes. Seul, le baron d'Osterwald parvient à se faufiler auprès de moi. Décidément, ce gros homme, que je ne puis souffrir, a le génie de l'intrigue ; il suffit qu'une chose soit difficile à obtenir pour qu'il ne puisse s'en passer, et il en arrive à ses fins ? — Dans le cas présent, j'y aide peut-être un peu, car je ne voudrais pas contrarier ma tante, qui paraît coiffée de ce lourd et grotesque pédant ; il serait ingrat à moi de manquer de prévenances envers elle, qui m'en accable chaque jour.

Tu sais que je n'ai jamais eu grande sympathie pour Mme de Gastein ; mais elle m'entoure de soins et de tendresses dont je lui suis reconnaissant, peut-être parce que je n'y ai guère été accoutumé dans ma vie solitaire. En outre, je ne puis m'empêcher d'admirer le courage dont elle

a fait preuve pendant sa malheureuse union avec le frère de mon père, et surtout depuis son veuvage, restaurant, à force d'ordre et de sévère administration, la fortune très-compromise de ses filles. Tu sais aussi que je me suis fait un devoir de réparer autant qu'il était en moi les torts du frère cadet de mon père à son égard. Elle est très-enchantée de se trouver à Berlin, dont elle ne s'éloignait que par raison, et moi je suis ravi qu'elle me donne ce petit plaisir. Tout va donc pour le mieux! La gaieté des jeunes filles m'amuse, et je trouve même un certain intérêt, tout en faisant la guerre *in partibus* (vois si je suis dénué de ressources!), à suivre d'une oreille leurs leçons, qui se donnent auprès de ma retraite, dans une petite salle voisine de la bibliothèque. C'est là que j'ai établi mon quartier général; je n'ai pas besoin de t'envoyer le plan. Tu connais l'hôtel d'ancienne date, et puis un officier d'état-major de ta distinction comprend la topographie à demi-mot. Je me suis opposé à ce que ma tante dérangeât encore une fois son gynécée comme elle en avait l'intention; ce

mouvement, cette jeunesse, ce va et vient, tout cela me fait un peu passer le temps. Tu ne te doutes pas de cela, toi qui emploies si bien tes loisirs, et je ne savais pas non plus jusqu'ici combien le poids des heures paraît lourd, lorsque le corps et l'esprit ne sont pas d'accord. L'un est là, à Berlin, étendu paresseusement sur un canapé de soie, tandis que l'autre s'irrite, s'emporte, bouillonne et franchit avec vous les fleuves, les rivières et les routes, en dépit des ponts sautés et des tunnels éboulés.

CHAPITRE XVI.

Ici, une lacune dans la correspondance des deux amis, ou du moins quelques lettres de M. de Kastow que nous n'avons pu retrouver. On en devinera facilement le contenu d'après les pages suivantes :

LE COMTE HEINRICH AU COLONEL D'HARLING,

« Prends garde ! Heinrich, m'écris-tu. La jeune institutrice t'intéresse pour le moins autant que ses élèves. »

Je ne m'en défends pas, mon vieux camarade, et je ne crois pas commettre un crime de lèse-patriotisme en donnant une parcelle de compassion à cette pauvre enfant, doublement exilée. Oui, je l'avoue, je prends plaisir à écouter cette voix claire, à surveiller cette patience infa-

tigable, mise souvent à l'épreuve par les têtes bien carrées et profondément teutonnes de mes chères cousines. C'est une netteté d'esprit, une fermeté de raisonnement surprenante ! Quel jugement précoce et sûr pour toutes choses dans une si jeune fille ! Je m'en étonne à chaque heure. Nous ne sommes pas habitués à juger ainsi des Françaises. Mais comme je te le disais l'autre jour, c'est bien plus la compassion que l'admiration qu'elle éveille en moi. Vraiment, Arnold, elle me fait pitié ! Songes-tu à ce qu'il y a de douloureux dans cette situation ? Être là, seule, et sans protection d'aucune sorte, au milieu des ennemis de son pays, apprendre jour par jour, heure par heure, ses sanglantes défaites ! Ne crois pas cependant qu'elle quête la compassion de personne. C'est une nature énergique et fière ; elle passe sans lever les yeux sur aucun de nous, et remplit son devoir avec une conscience qui va jusqu'à la minutie. Longtemps même, en la voyant si fermement vaillante, je me disais : C'est un beau marbre, et rien de plus ! Qui donc, à dix-huit ans, pourrait ainsi dissimuler à tous

les regards les battements de son cœur? — Eh bien, Arnold, ce marbre vit et palpite ; je la vois tressaillir douloureusement lorsque le soir Bettina et Wilhelmine nous font à haute voix la lecture des journaux, et qu'elle apprend ainsi des détails si pénibles pour son âme de Française. Sa tête reste baissée sur son métier à tapisserie ; à peine si ses petites mains tremblent, mais elle pâlit malgré ses courageux efforts, et c'est tout. Le lendemain seulement, elle paraît au déjeuner avec la figure défaite d'une personne qui n'a pas dormi, un léger cercle bleuâtre autour de ses yeux, mais rien de changé à ses allures froides et dignes. Ma tante, hélas ! prend un secret plaisir à tourmenter la pauvre enfant, et ne lui épargne sur la situation de la France aucun douloureux commentaire. C'est le seul point où l'institutrice se montre vulnérable. Pour le reste, elle accomplit si rigoureusement ses devoirs, dans toute leur étendue, dans toute leur plénitude, qu'on a peine à trouver le défaut de la cuirasse. Est-ce sa fierté naturelle, ou plutôt sa piété profonde qui la rend

comme insensible aux déboires et aux humiliations qui ne lui sont pas épargnés? Je le crois, mais en outre l'on sent qu'elle marche les yeux fixés sur un but, dont ses pensées ne s'écartent jamais. Quel est ce but?... Son corps est enchaîné ici, mais son âme est ailleurs. — En voilà bien long sur un sujet peu intéressant; pardonne, mon ami, à un pauvre malade qui a la tête encore trop faible pour s'occuper d'un travail sérieux, et qui vendange autour de lui et comme il peut.

Toujours à toi,

HEINRICH.

CHAPITRE XVII

A partir de la funeste journée de Sedan, Giselle put suivre dans les journaux, qu'on lisait chaque soir à haute voix, le récit navrant de la marche victorieuse de l'armée allemande sur Paris. Quand elle rentrait dans sa chambre, après l'épreuve quotidienne, c'était pour entendre dans ses longues nuits sans sommeil, et par la plus douloureuse des illusions, le pas cadencé des soldats ennemis, à travers les défilés des Vosges et les grandes plaines de la Champagne.

Mme de Gastein inventait chaque jour un supplice nouveau pour la pauvre enfant. Ignorait-elle donc que « la Française » avait un cœur, pour frapper sans relâche sur ce cœur à coups redoublés? Non, certes! et c'était précisément parce que la méchante femme avait enfin trouvé

la corde sensible qu'elle redoublait d'inventions ingénieuses et cruelles.

« Dorénavant, Mademoiselle, lui dit-elle un jour, en sortant de table, vous vous chargerez de la lecture des journaux, qui fatigue beaucoup mes filles. Elles viennent d'être enrhumées et ont besoin de grands ménagements. Et puis, ce sera un excellent exercice pour votre prononciation qui laisse beaucoup à désirer, malgré les *satisfecit* obtenus au couvent. »

Que pouvait faire Giselle? Elle ne s'appartenait plus, elle s'était vendue sans prévoir que son sacrifice lui coûterait si cher.

Elle obéit donc, et le comte de Kastow put lire sur son visage ce qui se passait au fond de son âme. Il vit sa pâleur quand elle apprenait de nouvelles défaites, ses rougeurs subites, quand il lui fallait lire à haute voix les orgueilleuses expressions de triomphe des journalistes allemands, et surtout les longues tirades où le mépris, la dérision, la calomnie et l'insulte étaient jetés à pleines mains sur les vaincus.

Le *Kladderatsch* était particulièrement odieux

à Giselle, avec ses caricatures sans grâce, sans esprit, où l'offense cruelle n'était pas amoindrie par la vivacité ou le piquant du trait; quelque chose de lourd, de pédant, de grotesque, qui écrasait comme un coup de massue. Hélas! la main qui le portait frappait à coup sûr en dépit de sa maladresse.

Mme de Gastein ne s'arrêta pas là. Un matin qu'elle entrait à l'improviste dans la salle d'étude, comme elle le faisait fréquemment depuis son retour à Berlin, elle trouva l'institutrice occupée à donner sa leçon de littérature française. On en était à Ronsard, et Wilhelmine répétait de sa voix sans accent, avec cette rude prononciation qui aurait suffi pour enlever toute douceur à Racine lui-même, quelques vers du poëte de Charles IX :

Soleil, source de feu, haute lumière ronde,
Soleil, l'âme, l'esprit, l'œil, la beauté du monde,
Tu as beau t'éveiller de bon matin, et choir
Bien tard dedans la mer, tu ne saurais rien voir
Plus beau que notre France......

A ces derniers mots, la comtesse, en dépit de sa

froideur accoutumée, bondit sur sa chaise comme si elle avait été mordue par un serpent. Elle comprit que Ronsard avait été amené là bien moins comme poëte que comme glorificateur de son pays, et elle releva sans tarder, de la façon la plus blessante, ce qu'elle considérait comme une offense personnelle.

« Le tact vous manque, mademoiselle Duparc, dit-elle à la jeune fille, qui ne se troubla pas cette fois. Je vous prierai de graver autre chose que de mauvais vers de ce genre dans la mémoire de mes filles. Si votre littérature ne vous fournit rien de mieux que l'échantillon que vous venez de nous donner, vous ferez bien de vous abstenir, et de puiser dans nos poëtes allemands, assez riches d'ailleurs pour que nous n'ayons pas besoin de rien emprunter à la France. En outre, ce n'est pas pour entendre faire la glorification de votre pays que je suis venue assister à la leçon. »

Mme de Gastein resta présente deux heures durant, suivant les différents exercices, et trouvant dans tous l'occasion des remarques les

plus désobligeantes. Au moment où Giselle la reconduisait à la porte :

« Il ne me convient plus, lui dit-elle, que vos leçons soient données en français, comme vous le faisiez jusqu'ici. Dorénavant, à l'étude ainsi qu'à la récréation, vous voudrez bien parler en allemand à vos élèves. »

Ce fut là, pour la jeune Française, la plus dure des privations. Il faut avoir vécu longtemps à l'étranger pour comprendre ce qu'il y a de douloureux dans une semblable interdiction. La langue natale résonne comme une musique aux oreilles de l'exilé! Quand Giselle n'entendit plus que le rude idiome germanique, elle se sentit encore plus éloignée de la France. En outre, bien qu'elle parlât on ne peut mieux l'allemand dans la conversation usuelle, certaines de ses leçons lui devinrent plus difficiles à faire, d'autant que Mme de Gastein, heureuse d'avoir une occasion de la reprendre, vint chaque jour, désormais, passer quelques instants à la salle d'étude, pour avoir le plaisir de redresser l'institutrice au sujet d'une prononciation ou d'une tournure de phrase.

Seule, la petite Frida ne voulut pas se conformer entièrement aux ordres reçus, et, chaque matin, quand elle se jetait à la dérobée dans les bras de son amie, elle lui disait de sa voix caressante, et en s'appliquant à prononcer de mieux sa petite phrase de français :

« Bonjour, Mademoiselle, je vous aime de tout mon cœur. »

Schwartz, lui aussi, s'ingéniait de mille façons pour témoigner ses bons sentiments à la Française. Chaque dimanche il allait glaner pour elle les dernières fleurs de l'automne, et les bruyères, les colchiques, les grappes pourprées du houx, égayaient toute la semaine la triste mansarde.

« Tu la trouves belle, n'est-ce pas, disait orgueilleusement Frida à son petit ami ?

— Ce n'est pas pour cela que je l'aime, répondit Schwartz, c'est parce qu'elle est malheureuse. »

Tels étaient les deux seuls petits rayons qui venaient de temps à autre caresser le cœur endolori de l'exilée !

CHAPITRE XVIII.

HEINRICH A M. D'HARLING.

Décidément les rôles sont changés entre nous, mon brave Arnold. Te voilà devenu le moraliste, quand je l'avais été jusqu'à ce jour, et à bon droit, si ma mémoire est fidèle.

Que crains-tu donc? Crois-tu que j'irais comme un écervelé de vingt ans, comme un écolier tout frais sorti d'Heidelberg, m'éprendre d'une jeune fille, sur la foi de ses yeux bleus et de ses cheveux blonds, quand je ne connais ni son passé, ni son origine, quand surtout cette jeune fille est Française!

Halte-là, mon ami; je t'arrête dans tes suppositions! Certes, Mlle Duparc a dans sa personne une distinction naturelle qui la rendrait digne d'occuper la plus haute situation;

parfois même, en admirant la simplicité gracieuse de sa mise, l'élégance toute patricienne de ses attitudes, de ses gestes, de ses moindres mouvements, la fierté de son charmant profil, je me dis que ce n'est pas un sang roturier qui coule dans ces veines bleues, sous cet épiderme transparent; je me prends à songer à quelque princesse déguisée.

Mais bah! il y a, dit-on, à Paris, des filles de portières qui se donnent sans peine des allures de grande dame; peut-être M[lle] Duparc a-t-elle reçu le jour dans quelque loge du noble faubourg Saint-Germain, et n'a-t-elle eu qu'à copier, avec un rare talent d'imitation, je dois l'avouer, les visiteurs aristocratiques qui montaient et descendaient chaque jour sous ses yeux.

Peu m'importe après tout! Ce que je veux seulement, c'est que tu sois bien convaincu qu'il n'y a là pour moi qu'une question d'esthétique. Je la regarde comme je regarderais un beau marbre, une belle statue, pas autrement. Sois donc bien tranquille.

Pour en revenir à ta lettre, où tu me dis que

je *la* vois sans doute à travers le prisme de mon imagination surexcitée, là encore je suis obligé de te donner un démenti. Il est vrai, je te l'ai dépeinte déjà revêtue du caractère rêveur et presque mystique de la touchante Mignon, de la grâce chaste et discrète de notre Marguerite; oui, c'est bien cela, mais c'est mieux que tout cela. Ajoute à ces créations du poëte l'idéal chrétien, et tu y atteindras peut-être.

Tu veux son portrait! C'est là, mon ami, que je me sens impuissant à décrire; je peux peindre d'un mot ce charme qui lui est propre, et je ne saurais te donner les détails. Comment te représenter ces cheveux qui ont le fauve éclat de l'or, ce blond ardent si cher à l'école vénitienne! Que dire de ses yeux, profonds et changeants comme la mer, passant comme elle par toutes les nuances les plus variées! Quand je chercherais tous les bleus du monde, mon ami, je n'arriverais pas à la vérité. Imagine les turquoises et les saphirs, la tendre nuance du bluet ou de la pervenche, l'azur céleste de notre *vergiss mein nicht*, la teinte sombre de l'ar-

doise, prends tout ce que peut fournir la palette du plus habile coloriste, et tu seras obligé de renoncer à peindre ces yeux, ces yeux flamme et douceur !

En vain elle baisse la paupière, en vain ses longs cils noirs cherchent à dérober à tous l'indignation ou la douleur qui l'agite ; malgré elle je lis au fond de sa pensée ; l'âme transparaît à travers l'enveloppe. Giselle ! ce n'est pas un ennemi qui vous observe, c'est un ami qui vous plaint.

Qu'ai-je dit, Arnold, et que vas-tu croire ? Mais non ! ce n'est pas un aveu que je te fais là. Seulement, tu le sais, je ne suis pas de ceux qui s'en vont répétant : « Malheur aux vaincus, » et qui peuvent déchirer un pauvre cœur de femme. Cette jeune fille exilée, sans défense, en butte aux plus inqualifiables persécutions, personnifie pour moi son malheureux pays ; elle est l'allégorie de la France expirante, vaincue, mais fière encore, et je me sens pour elle je ne sais quelle pitié profonde, qui ressemble à de la sympathie.

Mais pourrait-il jamais être question pour moi d'alliance avec cette Française ! Moi, demander la main de Mlle Duparc ! Pauvre fou que je serais ! Elle doit me haïr de tout l'amour qu'elle porte à son pays. Mais c'est une alliance de mots et d'idées impossible ! Un Anglais aurait-il jamais pensé, les mains teintes encore du *sang de France*, à parler mariage à Jeanne d'Arc ! Arnold, cette jeune fille porte en elle une âme d'héroïne ! Elle aussi est comme la touchante incarnation du patriotisme chrétien, elle aussi souffre et gémit à la vue « du sang de France répandu. »

Si tu savais comme elle sait parler de son pays, dans le cours d'histoire qu'elle fait d'une façon merveilleuse. Avec quelle habileté touchante elle cherche à faire ressortir tout ce qui dans le passé a pu être à la gloire de la France ! Je te disais tout à l'heure qu'elle me faisait songer à Jeanne d'Arc. J'aurais voulu que tu pusses entendre avec quelle éloquence naïve, avec quelle émotion contenue elle dépeint cette incomparable figure. Sans le moindre

lyrisme, sans enthousiasme exagéré, de sa belle voix au timbre d'or, elle trace, en quelques lignes, le portrait charmant et glorieux de cette noble héroïne, apparition surnaturelle, unique dans l'histoire des peuples, et que tous peuvent envier à la France. Mais, je te le répète, Giselle Duparc est pour moi l'objet d'une étude, une distraction d'oisif, une fantaisie de malade si tu veux, mais pas autre chose.

Allons donc ! Moi, le moins Allemand des 769 élèves de notre bon temps de Leipsick, j'irais m'éprendre d'une chimère, voyager dans les nuages à la recherche d'un fantôme, car Giselle la Française, c'est une chimère, un fantôme, une allégorie, tout ce que tu voudras, sauf une fiancée pour le comte Heinrich de Kastow.

Sois donc tranquille, Arnold, et revenons à la guerre. Si je me relisais, bien certainement je ne ferais pas partir cette lettre, tissu d'incohérences et de divagations indignes de toi et de moi, mais j'ai encore de la fièvre, à ce

qu'assure le médecin ; porte donc ces quatre pages stupides au compte de mon accès, et réponds-moi longuement si tu en as le loisir.

Ton vieil ami,

HEINRICH.

CHAPITRE XIX

On touchait à la fin de septembre. Paris était investi ; un temps admirable avait favorisé les progrès de l'invasion.

« Mon Dieu, disait Giselle, comme votre colère nous poursuit ! Pas une goutte d'eau ne tombe de votre ciel implacable. Ah ! si les rivières pouvaient déborder, les chemins devenir boueux et impraticables ! »

Mais non ! C'était un été sans fin, des nuits propices aux haltes, et des routes unies, où les canons glissaient comme sur un miroir.

Que devenait la pauvre Greppo, sans secours, sans protection, presque sans ressources, dans cette ville assiégée ?

Peu au courant de la guerre contemporaine, Giselle cherchait dans ses souvenirs historiques, et elle se représentait les assauts impétueux,

les luttes sanglantes au cœur même de la ville. Elle ne savait pas que cet ennemi, plus patient qu'audacieux, guettait sa proie assurée avec l'obstination de sa race, qu'il se contentait de faire bonne garde autour de la souricière pour prévenir toute fuite, et qu'il laissait à la famine le soin d'amener le triomphe définitif.

Pendant ce temps, tous les regards se concentraient sur Strasbourg, qui tenait bon encore.

« Ce n'est plus qu'une affaire d'ingénieur, » avait dit un soir le journal.

Et, depuis ce moment-là, Giselle se représentait la malheureuse cité, privée de tout, voyant ses maisons incendiées, ses habitants ensevelis sous les décombres, et la faim achevant l'ouvrage funèbre des obus du roi Guillaume.

La jeune fille, en dépit des prédictions sinistres qui retentissaient sans cesse à ses oreilles, conservait une foi indomptable.

« Non, disait-elle, ce n'est pas possible! Du Nord, de l'Ouest, du Midi, on viendra à leur secours. Il faut à tout prix garder cette clef de la France. La « porte de la maison » ne doit pas

s'ouvrir. Je me défie des exagérations des triomphateurs. »

Hélas ! Strasbourg tomba !

C'était maintenant le tour de Metz; c'était pour Metz, la capitale du cher pays lorrain, que Giselle avait à trembler. Pendant quelques jours on ne l'appela plus au salon ; elle ne rencontra pas un journal sous sa main, comme si l'on avait pris soin de les lui cacher. Qui questionner? Elle aurait rougi de s'adresser à un domestique. Et d'ailleurs, à part l'innocent Schwartz, qui donc aurait voulu lui répondre ?

HEINRICH A ARNOLD,

30 octobre

Je ne me croyais pas le cœur si tendre ; hier, dans l'après-midi, Mlle Duparc est entrée dans la bibliothèque ; au lieu de la traverser rapidement comme elle le fait d'ordinaire, lorsque j'y suis, elle est venue à moi, sans lever les yeux, très-pâle, mais décidée.

« M. le comte, m'a-t-elle dit de cette voix harmonieuse qui, dans sa bouche, fait de l'alle-

mand une langue musicale, pardonnez-moi de venir vous importuner, mais notre pauvre ville de Metz..... »

Elle n'acheva pas ; je compris sans peine qu'elle ne savait rien. Il y avait tant d'émotion douloureuse dans sa voix, tant d'angoisse dans son regard, que, te l'avouerai-je, Arnold, dût ton patriotisme se révolter contre ma faiblesse, j'aurais voulu pouvoir la rassurer, ou du moins ne pas être condamné à enfoncer moi-même le poignard dans ce cœur meurtri. — Je restai quelques instants sans répondre.

« Oh ! Monsieur, me dit-elle avec un sourire navrant, et devinant sans doute ma compassion profonde, vous pouvez parler sans crainte. J'ai du courage. »

La pauvre enfant s'était trop vantée ! Quand je lui eus dit, en mettant dans ma voix toute la pitié respectueuse dont j'étais capable :

« Hélas ! mademoiselle, c'est fini pour Metz ! »

Elle laissa échapper un léger sanglot, et deux larmes, deux perles d'un prix inestimable, tombèrent lentement sur ses joues pâlies.

« Merci, monsieur, me dit-elle, puis elle se retira lentement. »

Arnold, je ne puis te cacher qu'à ce moment une joie insensée s'est emparée de mon âme. Pourquoi s'est-elle adressée à moi plus qu'à tout autre? A-t-elle donc deviné que moi seul ici je compatis à ses douleurs ? — Non, ce n'est pas de l'amour, mais une ardente et respectueuse sympathie que j'éprouve pour cette infortune. Tout à l'heure, je te parlais de sa voix harmonieuse : que ne l'as-tu entendue avec moi, ce matin, lorsqu'elle lisait à ses élèves, pour leur donner le ton, cette belle invocation de Charles Moor à la patrie, au commencement du quatrième acte des *Brigands* :

« Salut, terre de la patrie, ciel de la patrie,
« soleil de la patrie! Champs et collines! Cours
« d'eau et forêts, je vous salue tous du fond du
« cœur. Quel souffle délicieux descend des mon-
« tagnes natales! Vois donc, jusqu'aux nids
« d'hirondelles dans la cour du château, et la
« petite porte du jardin, et le coin de la haie!
« Années d'or! jours de mon enfance, je retourne

« à ma misère! Adieu, vallée de ma patrie!... »

Sans doute elle pensait à la France, la pauvre âme exilée! Après elle, Bettina et Wilhelmine, qui ne manquent pourtant pas d'intelligence, ont essayé de répéter ce beau morceau. Elles s'efforçaient d'imiter le ton, l'accent, et jusqu'au son de la voix; mais copie-t-on le charme, imite-t-on la grâce? Et comme Schiller perdait de sa beauté, maintenant qu'il ne sortait plus de ces lèvres d'or!

CHAPITRE XX

Giselle continuait à vivre à l'extérieur d'une sorte de vie automatique. A part ses leçons, elle ne conversait avec personne. N'avait-ce pas été ainsi d'ailleurs dès le début, où Mme de Gastein lui avait fait comprendre qu'elle était simplement institutrice *enseignante*, et qu'elle n'avait pas à se mêler de l'éducation qui se fait par la causerie? Dans la salle à manger, elle s'asseyait au bout de la table, sans que jamais un regard affectueux, une parole amicale, ou simplement polie, vînt lui faire trouver moins amer le pain de l'étranger.

Après le déjeuner ou le dîner, aux heures de la récréation, elle s'asseyait au métier à tapisserie de la comtesse, et traçait de sa main habile, sur le canevas dont Mme de Gastein remplissait les fonds, des fleurs et des oiseaux qu'un peintre n'aurait pas désavoués. Il n'y avait jamais un

instant de relâche; l'ouvrage était toujours pressé. Il fallait cette chaise, puis ce fauteuil, puis ce tabouret, puis cet écran! Quelle habile femme que la comtesse de Gastein! Comme elle s'entendait à employer le temps d'autrui, et comme son *idéalisme* allemand s'associait à l'aise avec les plus mesquines et les plus plates réalités!

Lorsque Giselle avait besoin de travailler pour son compte, il lui fallait prendre sur son sommeil, et, les pieds enveloppés d'un châle ou d'un manteau, pour les préserver du froid carreau de sa chambre sans feu, elle écrivait ou cousait à la lueur de la plus mince des bougies.

Parfois, lorsqu'on dînait en ville, et que Frida était de la partie, elle avait sa soirée à elle; mais, en revanche, on ne s'inquiétait guère de son souper, et, vers neuf heures seulement, le cuisinier lui apportait d'un air maussade un peu de thé froid à peine sucré, avec un morceau de galette ou de *brechttel* rassis.

C'était là encore le plus friand régal que lui offrît le souverain des cuisines. A partir du mo-

ment où la guerre fut déclarée, il s'efforça de faire payer à la Française toutes les inquiétudes où le jetait le départ de son fils pour l'armée. Alors le thé fut supprimé et remplacé par la plus grossière choucroute, par la salade aux harengs saurs, ce mets national, et la plupart du temps, par une insipide bouillie de gruau d'avoine, mélangée de pruneaux cuits. Ces soirs-là, Giselle, en mangeant son pain sec, plutôt que de toucher à ces aliments grossiers, s'applaudissait de partager de loin les privations de Greppo, et celles de Raoul sans doute. Elle connaissait maintenant par expérience la générosité prussienne, et elle se doutait bien que les prisonniers devaient être fort mal traités, en admettant, hélas ! que son frère fût prisonnier. Mais vivait-il encore?

A mesure que l'automne avançait, les jours où l'institutrice était congédiée à sept heures, c'est-à-dire à l'heure du dîner, devenaient de plus en plus fréquents. Giselle souffrait donc de la faim dans cette opulente maison.

Quant aux rares occasions où Mme de Gastein

lui faisait signe de passer avec la famille dans la salle à manger, Giselle savait d'avance qu'il y avait quelque fâcheuse nouvelle à apprendre, ou une réunion d'amis à amuser, c'est-à-dire deux ou trois heures à passer au piano, presque sans interruption. Lorsqu'elle avait fini cette sonate, on lui demandait cette symphonie, puis ce menuet, puis cet allegro, puis ce scherzo, puis cette polonaise. Il lui fallait tout savoir, et ne jouer jamais que de la musique allemande.

Aussi la musique était-elle devenue odieuse à Giselle. Mozart seul, ce maître divin, dont le génie est paix et lumière, convenait à son âme endolorie. Il ramenait la sérénité dans son esprit troublé, un coin de ciel bleu dans l'atmosphère orageuse qui l'entourait; il la prenait sur ses ailes d'ange, et l'élevait avec lui dans ces pures régions où les passions du monde s'apaisent peu à peu.

Et puis Mozart n'était pas *Allemand.* Il était Autrichien. Était-ce pour cela que Mme de Gastein ne pouvait pas le sentir, ou bien parce que son âme tourmentée aimait uniquement à

se précipiter dans les sombres abîmes, où Beethoven chante ses chants sublimes, mais désespérés ?

La comtesse daignait parfois prévenir la jeune musicienne quelques heures à l'avance qu'elle eût à préparer ceci ou cela ; mais, la plupart du temps, il fallait déchiffrer, sans le bénéfice laissé d'ordinaire aux amateurs d'avertir l'auditoire qu'ils voient ce morceau pour la première fois. C'était alors une contention d'esprit des plus fatigantes pour une pauvre tête si douloureusement préoccupée. D'autres fois, il fallait jouer à quatre mains avec Bettina ou Wilhelmine, et Mme de Gastein avait soin de rendre Giselle responsable devant le public des moindres fautes de son élève.

Un soir, Wilhelmine, qui allait difficilement en mesure, chose étrange chez une Allemande, ne put parvenir à se rattraper, malgré toute la peine que prenait l'institutrice (dont la partie était fort compliquée, et surchargée de traits brillants) pour venir au secours de la retardataire.

La comtesse, blessée dans son orgueil mater-

nel, paraissait sur les épines, et feignant tout à coup d'attribuer à Giselle l'insuccès de l'exécution :

« Vraiment, lui dit-elle, il est surprenant, mademoiselle Duparc, que la mesure de ce morceau vous offre ainsi des difficultés invincibles. »

Giselle ne répondit pas, mais elle rougit légèrement.

« C'est que, murmura le baron d'Osterwald à l'oreille de la maîtresse de la maison, les Français sont un peu comme les cuisiniers de l'adage bien connu.

— Que voulez-vous dire? baron, demanda M. de Kastow, dont les épais sourcils se froncèrent subitement.

— Je veux dire que les Français peuvent *devenir* exécutants, mais qu'ils ne *naissent* pas musiciens. Vous voyez que c'est à peu près comme le proverbe auquel je faisais allusion : On devient cuisinier, mais on naît... »

Le baron ne put achever.

M. de Kastow, avec une vivacité de langage qui n'était pas dans ses habitudes, interrompit

le grotesque pédant sans la moindre cérémonie, et, se retournant vers Mme de Gastein, comme s'il dédaignait de s'adresser au grand maître des eaux et forêts :

« Je crois, ma tante, que vous faites erreur. J'ai suivi attentivement d'un bout à l'autre le morceau que nous venons d'entendre, et j'ai remarqué, au contraire, que Mlle Duparc avait mis autant de complaisance que d'habileté dans la façon dont elle a su attendre la seconde partie, toujours en retard. »

Et M. de Kastow ouvrit au hasard un livre posé sur un guéridon à sa portée, comme s'il jugeait que l'incident dût être vidé.

« Croyez-vous vraiment, Heinrich, reprit tout à coup la tante de l'air le plus aimable? Vous êtes si bon musicien que votre jugement en ces matières a force de loi. J'engagerai donc Wilhelmine à étudier de nouveau cette sonate, un peu trop difficile pour elle peut-être. »

Mais le regard que reçut Giselle lorsqu'elle se leva pour aller coucher Frida, l'avertit que son

défenseur avait été plus mal inspiré que réellement secourable.

Pendant ce temps la petite Frida faisait le tour du salon, embrassant ses grandes sœurs et sa mère, avec ces mines d'enfant gâté qui recule de son mieux le moment de se mettre au lit. Arrivée auprès d'Heinrich, elle grimpa lestement sur ses genoux, et collant sa bouche tout contre l'oreille de l'officier :

« Vous l'aimez donc aussi, lui dit-elle, si bas que cette parole ne fut entendue que du destinataire. Alors nous serons trois, en comptant Schwartz ?

— Que veux-tu dire, Frida ? »

Mais Frida était déjà loin, et, ravie de ce qu'elle croyait un secret en commun avec son grand cousin, elle fit une pirouette avant de refermer la porte, et plaça un doigt sur ses lèvres, comme pour dire :

« Silence, nous nous comprenons. »

CHAPITRE XXI

En vérité, pour un courtisan, ce gros baron d'Osterwald manquait absolument de clairvoyance! Or, courtisan, il l'était de caractère, de race et d'instinct. Ses flatteries et ses courbettes manquaient rarement de s'adresser à bon escient. Il flairait dans Heinrich, qui avait déjà pour lui la fortune, le rang, la faveur à la cour, « les plus hautes destinées, » ainsi qu'il le lui disait emphatiquement presque chaque jour.

« Oui, mon cher comte, répétait-il de sa voix monotone, rien n'est trop haut pour votre légitime ambition; avec votre renom personnel, l'amitié du roi, la tendresse d'un puissant ministre, dont vous êtes le neveu bien-aimé, je ne serais pas étonné de vous voir un jour à la tête du gouvernement. »

Comment donc ce flatteur émérite ne s'aper-

cevait-il pas que ses conversations louangeuses, musicales ou poétiques, déplaisaient à l'envi au convalescent, et que, pour se faire bien venir de lui, il lui aurait fallu rester à l'écart du cercle de persécuteurs qui entouraient la jeune Française?

Comment ne voyait-il pas, à l'aide de ce binocle, serré si étroitement contre ses gros yeux saillants, que le regard d'Heinrich, lorsque la comtesse était absente, se dirigeait à tout instant vers le métier où brodait Giselle, ou bien encore vers le piano où elle passait d'ordinaire la soirée! Était-il donc aveugle pour ne pas remarquer que le visage austère du blessé s'illuminait alors de tendresse et de douceur, et que son œil gris de fer, « l'œil des Kastow, » un peu dur d'ordinaire, prenait une expression indéfinissable, expression qu'il n'avait certes pas en regardant Bettina ou Wilhelmine, ou même lui, baron d'Osterwald, grand maître des forêts !

« Oui, mon cher comte, disait l'obstiné Teuton, qui parlait seul depuis dix minutes sans s'en apercevoir, tout cela m'a été dit par le prési-

dent de la police, avec lequel je me suis promené une heure sous *les Tilleuls*. Savez-vous bien que nous allons passer l'hiver à Versailles, et que je n'en suis pas étonné ?

— Que n'y êtes vous, en effet, pour le reste de vos jours, stupide animal, pensait Heinrich, en frappant avec rage son coupe-papier contre un malheureux volume d'Uhland qui n'en pouvait mais.

— Certes, nous avons tous envie de retourner à Berlin, mais il ne faut pas laisser l'œuvre inachevée. Avec ce que nous avons déjà, et les 200,000 hommes dont nous pouvons disposer depuis la reddition de Metz, nous formerons sept armées, qui parcourront la France en vivant à ses dépens, à moins que les Parisiens ne se décident à être raisonnables, et qu'ils ne comprennent enfin que la famine est plus forte que tous les sentiments. On ne se nourrit pas avec de belles phrases, et 300 grammes de pain par jour. Attendons donc le *moment psychologique*, c'est-à-dire celui où l'estomac parlera plus haut que le patriotisme et l'orgueil. Que dites-vous du

mot? Il n'est pas de moi, mais il est bien joli! »

M. de Kastow ouvrit et referma bruyamment, à plusieurs reprises, le tiroir de la table placée devant lui, mais le causeur était décidé à ne pas se laisser interrompre :

« Paris comptait sur la province, ajouta-t-il, et la province comptait sur Paris. C'est une double erreur. Paris a une armée bonne pour défendre ses forteresses, mais elle ne saurait tenir la campagne; et, d'ailleurs, pas plus que la population, cette armée ne peut se nourrir de chants patriotiques. A-t-elle de la cavalerie, de l'artillerie? Non, n'est-ce pas? Quant à la province, depuis que nous sommes allés à Orléans, nous savons à quoi nous en tenir sur l'armée de la Loire : des débris, des tronçons qui ne peuvent être reliés entre eux. Donc, mon cher comte, c'est inévitable, Paris tombera comme Metz et Strasbourg sont tombés, comme tombera toute ville française qui s'entêterait à faire résistance; et, comme je vous le disais en commençant, après un hivernage assez fastidieux à Ver-

sailles, nous entrerons glorieusement, en conquérants et en maîtres, dans la « capitale du monde civilisé. » Tâchez donc de vous rétablir pour ce jour.

— Quand on n'a pas été à la peine, on ne va pas à l'honneur, répondit Heinrich froidement, en jetant un regard du côté de la fenêtre où travaillait Giselle. Et puis, je vous l'avouerai, je n'ai aucun goût pour les parades de ce genre. Lorsque la guerre est finie, quand l'ivresse de la lutte a cessé, je commence à penser aux vaincus, et à regretter le mal que j'ai contribué à leur faire. Il ne me plaît pas de voir des maisons incendiées, des jardins ravagés, et des femmes en deuil, sur les ruines de leur habitation déserte. Ne me parlez pas des lendemains de bataille. On dort mal ces nuits-là !

— Je ne vous aurais jamais cru le cœur si tendre! Auriez-vous, par hasard, bouillant Achille, rencontré quelque belle captive qui aurait ainsi, depuis peu, ouvert votre âme à la compassion ; quelque Troyenne éplorée, demandant grâce pour ses compagnons d'esclavage ?

— Peu vous importe, répondit le comte de Kastow, d'un air qu'il cherchait à rendre indifférent, mais qui déguisait mal son impatience ! »

En vérité, cette fois, il n'y avait pas moyen de ne pas comprendre, et M. d'Osterwald alla porter *ses nouvelles* à des oreilles plus complaisantes.

HEINRICH AU COLONEL D'HARLING.

6 novembre.

As-tu jamais craint de devenir meurtrier par intention ? C'est là où j'en suis, Arnold. S'il ne s'agissait que de lever le petit doigt pour me débarrasser à tout jamais de cet odieux baron d'Ostenwald, je crois que je n'hésiterais pas à le faire. Impossible de le congédier ! Pendant deux heures, j'ai eu beau bâiller, m'agiter, fermer les yeux et les rouvrir, comme un homme qui s'éveille brusquement, rien n'y a fait. A moins de lui dire en propres termes : « Allez-vous-en, vous n'êtes qu'un sot », je ne pouvais lui exprimer plus clairement l'ennui qu'il me cause. Avec cela j'ai manqué le courrier, et je resterai, par sa

faute, vingt-quatre heures de plus sous le poids de tes accusations.

Eh bien, sois donc content! Arrière les réticences, les subtilités métaphysiques et transcendantales, comme tu appelles mes hésitations devant un aveu formel! Je t'ouvre enfin mon cœur, mon vieil Arnold! Oui, moi, le moins Allemand des Allemands, moi le moins rêveur des 30 millions de sujets du roi Guillaume, moi, qui n'ai certes pas passé ma vie à chercher comment s'absorbe et se consomme le *moi* dans le *non-moi*, j'y suis venu aujourd'hui; mon *moi*, celui que tu as connu, indifférent, insouciant, sceptique, blasé peut-être, n'existe plus; il est transformé, changé, pénétré par le *non-moi*, j'ai résolu le problème. Comment cela se fait-il? Je n'y comprends rien. L'intérêt, la pitié, la compassion, la sympathie, tout cela s'est fondu en un seul mot : J'aime! J'aime sans espoir de le dire jamais, de le laisser deviner seulement!

A toi,

HEINRICH.

CHAPITRE XXII.

« Attendez donc un instant, Gottfried, dit un jour maître Eckhard, le chef de cuisine, au valet de pied, qui le pressait de venir à l'office faire une partie de cartes avec lui, ne faut-il pas que je porte le souper de cette chienne de Française ? Mais, soyez tranquille, je ne la gâte pas. Depuis trois jours, de la bouillie aux pruneaux ! Elle a beau faire semblant d'y toucher, je vois qu'elle ne raffole pas de l'ordinaire.

— C'est drôle, Eckhard, que vous soyez tous contre elle ici !

— Ce serait bien plus drôle si je la voyais de bon œil, Gottfried. Est-ce que mon fils, délicat comme il est, ne supporte pas depuis trois mois les fatigues d'une campagne, qui s'annonce sempiternelle, sans parler des balles et des obus qu'on récolte en manière d'agrément ?

— Je ne dis pas le contraire, mais ce n'est guère sa faute, à la pauvre fille.

— Tant que vous voudrez, reprit le rustre, mais je ne serai content que lorsque je l'aurai étranglée de mes propres mains.

— Allons donc, Eckhard, vous avez été boire un coup de bière de trop au *Grand-Frédéric ;* même en riant, on ne doit pas dire des bêtises pareilles. Si M. le comte vous entendait, vous passeriez un mauvais quart d'heure. Il veut que tout le monde soit heureux chez lui.

— Possible, Gottfried, mais Madame !... »

Et, riant d'un rire brutal, le cuisinier dressa à la hâte, sur un plateau, le mince souper de la Française.

Giselle, qui passait dans le corridor, avait entendu la fin de cette conversation ; aussi ne put-elle s'empêcher de tressaillir lorsqu'Eckhard, après avoir frappé rudement à la porte, entra dans sa petite chambre, et vint déposer le plateau tout près d'elle, sur la table qui lui servait de bureau. Bien qu'elle ne prît pas au sérieux les menaces de cet homme, elle redoutait son voi-

sinage, et le lendemain, elle demanda à Mme de Gastein l'autorisation de faire mettre un verrou à sa porte.

« Êtes-vous folle, et que pouvez-vous redouter chez moi, Mademoiselle, lui fut-il répondu ? Retirez votre clef si bon vous semble, je n'ai rien à y voir, mais je n'ai jamais autorisé un verrou dans cette partie de la maison. »

Giselle savait, par une expérience journalière, qu'il était inutile d'en appeler des arrêts de l'impérieuse femme, et elle se retira, sans faire d'observation. Sur sa route, un grand chien danois qu'elle caressait souvent, et qui appartenait à M. de Kastow, vint tout joyeux au-devant d'elle. Il remuait la queue en signe d'allégresse, et lui faisait mille avances, pour attirer son attention.

« Oui, mon bon chien, oui, dit-elle en le caressant distraitement. »

Il n'en fallait pas plus au danois, qui la suivit jusqu'à sa chambre, et se glissa derrière elle, avant qu'elle eût eu le temps de refermer la porte.

Il faisait nuit déjà quand le cuisinier apporta le souper. Il parut surpris de trouver le chien étendu aux pieds de la jeune fille, comme s'il voulait la réchauffer. Giselle laissa son ouvrage, partagea sa galette et son sucre avec son compagnon, et se disposa à le mettre dehors. Mais le chien gémit, lécha le bas de sa robe, la regarda avec de bons yeux suppliants, enfin, s'y prit de telle sorte, que Giselle lui abandonna pour la nuit son unique tapis, et le couvrit d'un vieux manteau, sous lequel il parut fort aise.

Avant de s'endormir, elle entendit le souffle puissant de la vigoureuse bête, qui s'interrompait au moindre bruit pour dresser l'oreille : c'était un protecteur !

Telle était la détresse de cœur de la pauvre enfant que, lorsqu'en ouvrant les yeux au matin, elle vit le bon danois qui épiait son réveil, les deux pattes en arrêt sur le chevet du lit, elle eut un sentiment de reconnaissance pour l'ami qui se donnait à elle.

Depuis ce jour, Giselle n'eut plus peur dans sa chambre si mal avoisinée; elle avait mainte-

nant un garde du corps, qui jouissait d'ailleurs dans la maison d'un grand crédit, en qualité de favori de *Son Excellence.*

Heinrich apprit un jour, par hasard, que son chien ne couchait plus dans le vestibule, ainsi qu'il en avait l'habitude.

« Je ne veux pas que Troll sorte de la maison, et qu'il aille au chenil avec les autres ; tu m'entends, Fritz, dit-il au soldat, qui se tenait toujours immobile dans l'antichambre, comme s'il faisait sa faction.

— Mon colonel, à moins de le tenir à l'attache, on ne peut pas l'empêcher, le soir venu, de suivre la Française.

— De qui parles-tu, demanda M. de Kastow d'un ton sévère ?

— Pardon, mon colonel, cela ne m'arrivera plus, c'est que je n'aime pas plus les Françaises que les Français.

— Et bien celle-là, que tu l'aimes ou non, je t'engage à la respecter, et à la servir de ton mieux. »

« Il faut bien croire que le colonel a raison,

pensait Fritz en s'en allant. Ces bêtes ont tant d'instinct ! Et puisque Troll s'est attaché à elle, c'est qu'elle en vaut la peine. »

A partir de ce jour, chaque fois que Giselle rencontrait Fritz dans les cours ou dans les corridors de l'hôtel, il se mettait au port d'arme, et la saluait avec autant de respect qu'il en aurait témoigné à un feld-maréchal.

Un matin, de bonne heure, il frappa discrètement à la porte de la jeune fille, et, sans parler, tout rouge et hors d'haleine, comme s'il avait monté l'escalier en courant, il lui tendit une lettre.

Ce n'était pas de Raoul, hélas! mais de la bonne Mlle Hamon, qui avait émigré en Angleterre avec tous les siens.

« Je n'ai plus guère le cœur aux chapeaux, écrivait-elle, mais il faut bien y avoir encore la main pour faire vivre tout mon petit monde. J'ai trouvé une position très-lucrative, dans une grande maison de modes anglaise, et avec cela nous pourrons attendre des jours meilleurs. Ma nièce va mieux. Toutes mes préoccupations

sont pour vous maintenant, ma pauvre enfant. »

La prudence empêchait sans doute Mlle Hamon d'en dire davantage sur la situation de sa jeune amie ; elle avait redouté l'œil de lynx de Mme de Gastein, et s'était bornée à des considérations générales, qui ne pouvaient offenser personne. Mais en dépit de la réserve imposée à ses confidences, le cœur de la brave fille avait bien trouvé moyen de s'épancher, et de témoigner sa tendresse à l'exilée. Quelle rosée bienfaisante pour cette pauvre âme altérée! Depuis trois mois, à part les caresses enfantines de Frida, elle n'avait pas entendu une parole amie ; aussi voulut-elle témoigner au bienheureux messager sa joie et sa reconnaissance, et les yeux pleins de larmes, la voix émue, elle lui dit merci, en lui présentant d'un air timide son petit porte-monnaie.

Fritz branla la tête, recula de trois pas en arrière, et portant la main gauche, toute grande ouverte, à la hauteur de son front, il répéta à plusieurs reprises :

« Nicht! Nicht. »

Et pourtant il méritait bien une récompense,

le brave Fritz. Cette lettre avait été pour lui l'occasion d'une bataille et d'une victoire. Lors de l'arrivée du facteur, il se trouvait à l'office, où il était venu chercher le chocolat de son maître :

« Tiens, une lettre pour la Française, s'était écrié le cuisinier. Voilà du nouveau. Il faut croire qu'elle a laissé au pays quelqu'un qui lui tient au cœur, car elle nous vient ennuyer tous les jours, pour savoir si il y a quelque chose pour elle. Je vais joliment la faire attendre ; cela lui enseignera la patience. »

En disant cela, Eckhard, de ses mains graisseuses, avait pris la lettre au milieu d'un tas de journaux et de papiers, que le valet de chambre devait venir chercher pour les porter à destination, et l'avait introduite entre son gilet et son tablier à bavette.

Fritz indigné, fort de sa position particulière et des récentes recommandations de son maître, avait réclamé en faveur de la Française. Après les injures, on en était venu aux voies de fait, et ce n'était qu'à force de coups de poing que le bon droit avait triomphé.

Eckhard avait dû s'avouer vaincu, et payer les frais de la guerre par-dessus le marché. Il grommela toutes sortes de menaces contre cette « maudite engeance française, » tandis qu'il rajustait à la hâte ses vêtements en désordre, et pour comble d'humiliation, à la fenêtre donnant sur la cour, apparaissait le visage malicieux du petit Schwartz, qui chantait d'un air ironique et triomphant la plus brillante de ses tyroliennes.

M. de Kastow entendit parler de cette bataille; il gronda Fritz d'abord, puis il l'applaudit d'avoir combattu pour la justice, et enfin, lorsqu'il apprit la joie de Giselle en recevant cette lettre inattendue, il se figura qu'elle provenait de tout autre que de Mlle Hamon.

« Allons, pensa-t-il, *elle* a son fiancé, et je suis un niais ridicule de courir après cette Dorothée, qui nous est arrivée munie de son Hermann. »

Et cependant, lorsque le soir il revit la jeune fille moins pâle et plus animée, il ne put s'empêcher de se réjouir avec elle.

« Depuis hier, écrivait-il le lendemain à son

ami, Mlle Duparc semble renaître à la vie; avant-hier encore, elle me faisait penser à ces fleurs des buissons surprises par une gelée tardive. Elles portent au cœur une goutte d'eau glacée qui refroidit en elles les sources de la vie. Grâce à Dieu, un rayon est venu, un tout petit rayon, mais il a suffi pour ranimer la fleur mourante. Je le bénis, ce bienfaisant rayon, depuis que je sais qu'il n'y a pas d'Hermann sous jeu, et que ce soleil vivifiant porte le nom de Mathilde, une brave femme, paraît-il, modiste de son état, et qui s'était prise pour sa jeune compatriote d'une affection enthousiaste et passionnée. J'ai su tous ces détails par Frida !

O honte ! Te représentes-tu, Arnold, ton ami Heinrich, colonel du 3e chevau-légers, écoutant, en pleine guerre, les bavardages d'une petite fille ! Et moi qui en voulais à Gœthe de sa *Théorie des Couleurs !* Gœthe est un poëte dont le métier était de chanter, et non de se battre ! Mais la lumière est la reine des couleurs, a dit je ne sais quel philosophe, et Giselle est la lumière même. Elle a la clarté de

l'intelligence, la limpidité de la parole, quelque chose de lumineux et de transparent, qui m'éblouit, me pénètre, et me charme. Oui, tout en elle est clarté, et la lumière intérieure se fait jour, en dépit d'elle, comme ces beaux vases d'albâtre suspendus dans les églises catholiques, et qui ne peuvent cacher le feu contenu dans leur sein.

Arnold, je suis un fou, et tu as bien raison. Jamais cette Française ne m'aimera. Elle me déteste ; je lis sa haine dans chacun de ses regards, dans la façon dont elle tressaille, dont elle détourne les yeux à mon approche. Tout cela, je me le répète vingt fois par jour. Et cependant, en dépit de la philosophie et de la raison, un penchant secret, invincible, m'attire et me retient. Une voix intérieure me dit : C'est *elle*, elle Française et catholique, qui doit donner à ta vie ce qui lui a manqué jusqu'ici !

Que de fois ne m'as-tu pas dit toi-même : « Marie-toi donc ! Que feras-tu de ton grand nom, de ta fortune, de ta situation, si tu ne les partages avec personne, si tu ne laisses pas d'héritier de

ta race? » Je t'entendais sans vouloir t'écouter. Certes, je ne suis pas un homme blasé, un sceptique désillusionné, mais je vivais avec ivresse de la vie de soldat; une guerre succédant à une autre guerre : la France après l'Autriche, cela me suffisait.

Aujourd'hui, j'entrevois autre chose. La vie des camps ne me paraît plus le dernier mot de la félicité humaine. Je rêve une compagne courageuse, vaillante, charmante et sincère; je pense que dans mon vieux château des bords du Rhin, cette blonde enfant ferait une châtelaine accomplie.

Mais pardon, Arnold, laissons le rêve, et parlons de toi, de Versailles, de notre cher pays. Ce que tu me dis de ton entourage ne me surprend pas. Toi et moi, nous n'avons jamais été de ces enthousiastes qui veulent à tout prix l'unité de l'Allemagne, de ceux qui chantent à tue-tête la chanson d'Arndt.

A force de l'entendre répéter par le baron d'Osterwald, elle m'est devenue insipide :

« Quelle est la patrie de l'Allemand ? C'est

tout pays où retentit le langage germain, où ses chants célèbrent Dieu dans son ciel ! »

Eh bien non, mille fois non ; je veux la grandeur de mon pays, la gloire de la Prusse, mais je ne l'entends pas comme ceux-là. Que nous servira d'avoir les villes, les rivières et les montagnes, si nous n'avons pas les âmes ? C'est là la seule conquête à ambitionner ! Mais posséder un peuple malgré lui, c'est folie; c'est vouloir attacher à nos flancs une Pologne toujours prête à la révolte ! La conquête, passe encore, mais l'asservissement, non ! Je veux bien des vaincus sur ma route ; je ne veux pas d'esclaves ! Que dirait mon oncle s'il lisait cette lettre ? Après tout, pas plus à lui qu'à toi je n'ai caché ma façon de penser. »

Lundi matin.

« Merci de ta complaisante amitié, qui ne se lasse pas de m'entendre, mon cher Arnold. Hier soir, j'ai pu échanger quelques mots avec Mlle Duparc. Je m'étais insensiblement rapproché du piano (voilà deux jours que j'ai quitté mon

canapé) où elle jouait avec une perfection rare la valse de *Faust*, valse aussi allemande que française, car le génie du poëte entre pour le moins autant que le génie du musicien dans cette inspiration pleine de grâce.

« On voit que vous devez aimer la valse, à la façon dont vous venez de jouer celle-ci, Mademoiselle, lui dis-je sottement, ne trouvant rien de mieux pour entrer en conversation que cette phrase banale et plate.

— Je ne sais, monsieur le comte, répondit-elle sans me regarder, je n'ai jamais valsé.

— Votre jeunesse a donc été bien sérieuse?

— Elle a été heureuse, dit-elle un peu bas, bien heureuse! »

Et son beau regard se voila de douceur et de mélancolie; il sembla vouloir se fermer sur le présent, pour aller chercher dans le passé des souvenirs à la fois amers et doux.

« Vous avez été élevée à Paris, je crois.

— Oui, Monsieur, mais je connais Paris moins que Berlin peut-être, car peut-on appeler Paris une fraîche oasis dans la grande ville, une en-

ceinte de paix et de bénédiction, dont les bruits du monde n'approchent pas?

— Un couvent, n'est-ce pas? dis-je, en traduisant par un mot son poétique enthousiasme. »

Ma tante s'approchait sans me voir. Je m'éloignai, tout en restant dans les environs, et je l'entendis dire à la musicienne, de sa voix la plus impérieuse :

« Faites donc un peu attention à ce qui se passe. Les valseuses sont au repos depuis un quart d'heure ; il est inutile de continuer le même air de danse, toute la soirée, sans rime ni raison. Jouez-nous maintenant la polonaise d'Heller, et puis cette canzonetta de Mendelsohnn dont je vous parlais l'autre soir. Ah ! n'oubliez pas l'allégro de la symphonie en *la* de Beethoven, et ce petit menuet d'Haydn que je vous ai indiqué. »

Arnold, j'ai appelé à moi toute mon énergie, pour me contraindre et ne pas éclater ! Tu connais ma violence à certaines heures. J'étais à une de ces heures-là. Mes tempes battaient violemment ! Je me représentais quelle jouis-

sance ce serait pour moi de dire devant tous :

« A votre tour de commander ici, Mademoiselle. Qu'ordonnez-vous ? »

Et quand je songe que, si elle le voulait, demain elle serait reine et maîtresse dans cette demeure où elle est esclave aujourd'hui ! Un mot de sa bouche, et je ferais tomber à ses pieds tous ceux qui l'insultent à cette heure ! Mais non, ce n'est pas là que je voudrais établir ma douce fiancée. Arnold, je sais au bord du Rhin un vieux château, posé comme un nid d'aigle sur la cime d'un rocher. C'est là que je conduirais ma colombe, que je cacherais à tous les regards un bonheur qui ne serait pas fait pour la terre. Ah ! mon ami, comme ce mot de bonheur sonne étrangement à mon oreille ! Que je l'avais mal compris jusqu'ici ! Que me font désormais l'éclat du rang, la faveur du roi, les plaisirs de la richesse ? La gloire, les honneurs, vent et fumée que tout cela ! Tout cela sans Giselle n'est pas digne d'un de mes regards ! — Mais pour finir l'histoire de cette soirée, je n'étais pas à bout de mes irritations. Croirais-tu que le maître d'hô-

tel est passé trois ou quatre fois devant le piano, avec son plateau de rafraîchissements, sans s'arrêter devant la musicienne? Sans doute, il avait reçu l'ordre d'agir ainsi, mais il ne recommencera pas, je t'en réponds :

« Encore un oubli de ce genre, lui dis-je d'un ton si sévère que le plateau faillit lui échapper des mains, et je vous chasse, Hermann. »

Il essaya de murmurer quelques excuses, et bégaya d'une voix timide le nom de Mme la comtesse; mais je ne voulais entendre rien de ce genre, ou alors, Dieu me pardonne, je crois que c'est ma tante que j'aurais chassée. — Elle ne sait donc pas, ma tante, que la jeune Française persécutée si bassement me paraît maintenant entourée de cette auréole divine que le martyre met au front des opprimés? — Mais non, elle n'a pas la plus petite légère crainte à cet égard. Qui donc s'imaginerait de jeter les yeux sur l'*institutrice* quand Mlles de Gastein sont là, parées, choyées, souriantes? Fades et insipides poupées! Elles se sont fait bien du tort dans mon esprit ce soir. Non-seulement pas une

d'elles ne s'est inquiétée de faire porter un verre de sirop à l'infatigable pianiste, mais encore, lorsque la vieille comtesse de Bann, presque aveugle, comme tu sais, a demandé avec enthousiasme le nom de la personne qui tenait le piano, Bettina a répondu d'un air pincé :

« Ne le devinez-vous pas, madame ? c'est l'institutrice ! »

Sans doute la sotte enfant était jalouse de voir aller vers une autre que vers elle l'admiration qu'elle s'imagine devoir inspirer à tous.

Pour moi, je la trouve parfaitement insignifiante ; elle joue du piano comme une machine, elle chante comme une serinette, elle s'habille comme une poupée. Tout cela correct, je l'avoue, mais froid, guindé, sans cœur, ni âme. Cherchez donc l'âme dans une jeune fille de seize ans, qui n'a ni compassion, ni sympathie pour une orpheline, pour celle qui, depuis dix-huit mois, lui consacre son temps, sa jeunesse, son intelligence.

« C'est l'institutrice ! »

Je n'oublierai jamais le ton méprisant avec lequel ces trois mots ont été prononcés.

Il écartait toute idée affectueuse, ou simplement familière.

Il signifiait : « C'est la personne louée à peu de frais pour nous mettre dans l'esprit ce qu'elle a su mettre dans le sien, pour être agréable aux moments perdus, pour nous aider à tuer notre temps et celui de nos invités. Ne vous émerveillez pas de ses talents ! Lorsqu'elle interprète nos grands maîtres, comme si leur âme avait passé dans la sienne, c'est son métier ! Si, lorsqu'elle chante, vos paupières se mouillent, ne lui sachez pas gré de cette douce émotion, c'est son métier ! C'est son métier, pour quelques milliers de francs, d'être aimable, gracieuse, spirituelle, intelligente, courageuse et résignée. »

Pauvre enfant ! Je suis bien lâche, Arnold, lâche à me faire pitié à moi-même. D'un mot, je pourrais faire cesser tout cela, la rendre libre ; mais si je dis ce mot, ma tante la congédiera, et alors !... Maintenant que je l'ai connue, ne plus la voir, ce serait tomber dans la nuit. Que deviendrais-je sans ma douce étoile ? — Et les

jours passent ! Elle souffre, mais elle tient bon. Elle dérobe à tous ses larmes ; elle s'est fait au fond de son âme un sanctuaire impénétrable, où sa fierté se réfugie, mais où ma tendresse va la chercher. Comment tout cela finira-t-il ? Sans ma blessure, j'aurais sans doute rompu avec ce charme dangereux. Le devoir m'aurait rappelé là-bas, aussitôt après la guérison. Mais, maintenant, le sort en est jeté : l'attraction a été puissante, irrésistible, presque instantanée ! Mon cœur a été vers elle, en vertu de cette loi à laquelle personne ne peut échapper tôt ou tard. La pierre qui s'échappe de ta main, et qui tombe droit sur le sol, n'est pas plus inconsciente que je ne l'ai été dans l'origine. Plains-moi donc, mais ne me condamne pas, stoïque Arnold. »

Dimanche matin.

« J'ai gardé le lit trois ou quatre jours, mon bien cher ami : une réminiscence de ma sotte fièvre d'accès. C'est toujours l'éclat d'obus, paraît-il, qui, bien qu'absent, se souvient de moi de temps à autre. As-tu reçu les quelques mots

que je t'ai écrits tout de travers au début de cette légère crise? Je me rends compte que c'était à n'y rien comprendre. Ma tête s'en allait, et ma main prenait à peu près la même route. Enfin, me voilà sur pied. J'ai repris mes habitudes.

Ce n'est pas sans émotion que, le soir du cinquième jour, j'ai fait ma rentrée dans le salon où je devais *la* revoir. Elle était là, impassible comme toujours, en apparence, mais j'ai appris à lire sur cette physionomie qui ne peut plus rien me dissimuler. Un léger tremblement de ses mains sur le métier, un affaissement général dans l'attitude, la tête inclinée, comme sous le poids d'un fardeau trop lourd, tout cela n'est rien pour les autres, mais tout cela est devenu pour moi aussi clair que des paroles.

Qu'y avait-il eu avant mon arrivée? Que s'était-il passé?

Ma tante travaillait au coin de la cheminée, sans mot dire. Les jeunes filles regardaient avec un intérêt profond leurs journaux de modes qui venaient d'arriver; mais je sentais dans l'air, au milieu de ce silence, que l'orage avait grondé

peu de temps auparavant. Comment en douter, après avoir regardé Mme de Gastein? Elle avait dans toute sa personne cet air de satisfaction profonde qui annonce chez elle (je la connais bien maintenant) une mauvaise pensée en voie d'exécution. Je ne me trompais pas.

« Nous vous attendions, Heinrich, me dit-elle, pour achever la lecture du journal. Nous vous avons réservé le récit très-détaillé des belles fêtes de Versailles. Vous connaissez Versailles, je crois?

Je fis un signe de tête qui voulait dire oui, tout en regardant Giselle.

« C'est un peu dans le genre de Postdam, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire que Postdam est un peu dans le genre de Versailles (j'étais décidé à la contrecarrer). Un pastiche, une contrefaçon, si vous voulez; mais notre résidence royale, il faut l'avouer, ne donne qu'une faible idée des magnificences inspirées par Louis XIV. »

Giselle avait quitté son ouvrage; elle me regardait, elle m'écoutait avec une sorte de sym-

pathie; je feignis de n'en rien voir, et je continuai :

« Oui, c'est un beau pays que la France, et je crois que nos soldats, en rentrant dans nos campagnes arides, jetteront plus d'un regard d'envie sur le sol fertile, qui fait la richesse de ses habitants. »

Giselle paraissait radieuse.

Pauvre petite! son bonheur ne devait pas durer longtemps.

« Mlle Duval, dit ma tante, de son ton aigre, qui s'adoucissait cependant un peu en ma présence (quelques gouttes de miel dans son vinaigre ordinaire), reprenez-nous la *Gazette de la Croix*, à la 3e page, tout au haut. »

Il fallut obéir! J'enrageais sans entendre, sans vouloir écouter; mais je devinais bien au tremblement convulsif des lèvres, à l'émotion de la voix, ce que devait coûter à la jeune Française cette cruelle lecture.

Guillaume, l'ennemi de son pays, couronné dans le propre palais de Louis XIV! Guillaume, escorté de tous les souverains de l'Allemagne,

trônant en vainqueur, sous les murs de Paris affamé !

A cette heure-là, mon ami, tout entier à l'ardente compassion qui me remplissait le cœur, j'oubliai que j'étais Prussien, et mes sympathies s'en allèrent, avec celles de Giselle, vers le malheureux pays, écrasé, meurtri, agonisant déjà. Que Dieu me pardonne ce crime de lèse-patriotisme ! Mais ma tante, avec sa bonne humeur cruelle, ses odieuses plaisanteries, son âpre gaieté, m'aurait porté ce soir-là aux résolutions les plus excessives.

La lecture était finie. Je n'entendais plus cette voix d'or, navrante dans sa plaintive douceur. La je me hasardai à regarder de nouveau. Elle était là, à quelques pas devant moi, impassible, comme toujours, en apparence. Pas une larme dans ses yeux ! La vaillante enfant répandrait tout le sang de son cœur, avant de nous laisser voir les pleurs qu'elle refoule. Mais que ce travail doit lui coûter cher ! Que ce pauvre cœur doit être gonflé ! Si tu savais comme je suis parfois tenté de lui dire : « Mais pleurez donc, pauvre

petite, il n'y a que moi qui vous observe, et, si vous le voulez, je ne vous regarderai plus; je me priverai d'admirer votre cher visage, je me condamnerai à l'obscurité, ma douce étoile, pourvu que vous échappiez à cette contrainte qui vous étouffe. »

Les larmes! « ces fruits si doux de gémissements, de soupirs et de plaintes, que l'on cueille à l'arbre amer de la vie! »

Qui a dit cela? Un orateur catholique, je crois. Giselle est fervente catholique. C'est dans sa foi qu'elle puise ce courage que j'admire, non pas le courage viril, qui me déplaît chez les femmes, mais le courage d'une âme soumise et résignée, qui ne perd rien de sa douceur en souffrant, qui s'incline sans révolte sous le fardeau, et qui appelle le secours de Dieu, sans refuser la compassion des hommes. Je la vois parfois lever vers le ciel un regard éloquent; ce regard est une prière, silence des lèvres, et cri du cœur. C'est ainsi que la vierge Marie regardait son fils en se tenant debout au pied de la croix. Mais je m'arrête, Arnold, ou plutôt j'arrête ma plume, en dépit

de moi-même. Elle irait ainsi jusqu'à demain! Adieu, cher ami, pardonne à mon égoïsme. »

14 novembre.

« Que faites-vous donc, Arnold? Et puis-je en croire mes yeux! Vous avez évacué Orléans! Dieu soit loué, tout mon sang bouillonne à cette pensée! Je retrouve mon *moi* disparu! Je m'indigne de l'allégresse des journaux français! Allons, il ne fallait que ce petit revers de nos armes pour me rendre à mon ardeur première, et faire évanouir les fantômes dangereux. Arrière, délices de Capoue, qui m'endormiez mollement, séduisantes chimères, perfides enchanteresses! Je me réveille enfin! Je me sens guéri de corps et d'âme; Arnold, ton ami t'est rendu. Puissions-nous finir ensemble cette glorieuse campagne! »

15 novembre.

« Hélas! mon cher compagnon, qu'a-t-il fallu pour vaincre mes belles résolutions d'hier, pour me rejeter dans les chaînes que je croyais à tout jamais brisées? Un regard de Giselle! Une

larme dans ses yeux! Après déjeuner, elle vint à moi avec un sourire radieux :

« Est-il vrai, M. le comte, me demanda-t-elle d'une voix claire et vibrante, que je ne lui connaissais pas, que l'armée française soit rentrée à Orléans ? »

Au lieu de me sentir touché de sa confiance, comme je l'avais été lorsqu'elle s'était adressée à moi déjà pour avoir d'autres nouvelles, je fus blessé de cette joie naïve. Pour qui me prenait-elle donc ? Pour un ennemi de mon pays sans doute, puisqu'elle accourait se féliciter auprès de moi d'un échec de nos armes.

« Oui, Mademoiselle, répondis-je brusquement, c'est vrai pour aujourd'hui ; mais cela ne le sera plus demain, sans aucun doute. »

Elle rougit et pâlit tour à tour, ce ton brutal l'avait déconcertée au delà de toute mesure, puis elle se retira en silence. Je la suivis du regard. Arnold, elle s'essuyait les yeux doucement. C'étaient les premières larmes qui m'avaient pour témoin, et c'était moi qui les faisais couler !

Je m'élançai de mon fauteuil, je voulus la suivre; mais, pendant mes hésitations, la porte s'était refermée sur elle, et je ne la revis plus jusqu'au surlendemain.

Après le dîner de ce jour-là, elle travailla comme de coutume aux éternelles tapisseries de ma tante; j'étais malheureux, ennuyé, tourmenté plus que je ne puis le dire, et, pour comble de contrariété, Osterwald était là, plus pédant, plus monotone, plus emphatique que jamais.

Ce soir-là, il ne dissertait ni sur la musique, ni sur la littérature, mais sur la tactique militaire. Courbé sur une carte que j'avais dépliée, pour me donner une contenance, et me soustraire à sa conversation, il faisait des plans, critiquait, blâmait, approuvait, encourageait, et, finalement, concluait ainsi :

« Si j'étais Von der Thann..... »

Je te fais grâce du reste.

« Quel habile général vous êtes, lui dis-je. Vous avez manqué votre vocation, mon cher ! »

Il ne comprit pas l'ironie du compliment, prit

un air modeste, et, pour me récompenser sans doute de la libéralité de mes éloges, il se mit à louer avec une magnificence hyperbolique mon livre de la *Tactique de l'armée prussienne pendant les dernières guerres*, dont il ne connaît pas une ligne, par parenthèse. La patience m'échappa. Je me retournai vers ma tante :

« N'aurons-nous pas un peu de musique ce soir, lui demandai-je ? »

Irrité comme Saül, j'avais besoin de la harpe de David pour me calmer. Hélas ! cette harpe, devais-je, moi cruel, la remettre en ces faibles mains, si lasses de la faire résonner ? Est-ce que sur les rives du fleuve de Babylone, les Hébreux captifs ne suspendaient pas leurs cithares, devenues muettes pour la durée de l'exil ?

C'était la seconde fois, depuis deux jours, que je me montrais brutal envers la pauvre enfant ! Elle rougit un peu, parut troublée, mais ma tante saisit bien vite au vol la proposition :

« Certainement, Heinrich, vous aurez tout ce que vous voudrez, musique vocale ou instrumentale, à votre choix. Mlle Duparc, continua-t-

elle en changeant son ton, qui passa du miel le plus doux au vinaigre le plus acide, allumez les bougies, je vous prie. »

Giselle se leva, et se dirigea comme une automate vers le piano, sans lever les yeux sur personne. C'est toujours ainsi qu'elle débute ; on sent qu'elle remplit un devoir, et que sa pensée est ailleurs ; mais à mesure que les notes résonnent sous ses doigts, froides d'abord, puis animées et vibrantes, quelque chose s'éveille en elle, dont elle n'est plus maîtresse de contenir l'expansion, et alors, qu'elle chante ou qu'elle joue, la poésie déborde, poésie chaste, idéale, éthérée, qui semble emprunter au ciel ses plus suaves inspirations.

Ce soir-là, par hasard, on ne lui traça pas de programme ; ses doigts errèrent un instant sur les touches, incertains d'abord ; ils semblaient chercher quelque réminiscence égarée au fond de la mémoire.

« Où va-t-elle en venir, me demandai-je ? A Mozart, sans doute, son maître bien-aimé ? »

Je me trompais. Le nom mélodieux du

maître divin, qui montait à mes lèvres, ne l'attirait pas alors; elle commençait une phrase, puis la laissait inachevée, pour en chercher une qui semblait la fuir. Enfin, après un assez long prélude, tout à coup éclata sous ses doigts, sublime, grandiose, toute-puissante, l'introduction de la *sonate pathétique*. Le Dieu était venu !

Te rappelles-tu, Arnold, ce concert à la cour, donné à l'occasion du mariage du prince royal. On avait joué la *sonate pathétique*, et j'imaginais alors qu'elle m'avait dit son dernier mot, tant l'orchestre dirigé par Motzfeld avait joué avec perfection. Et bien, mon ami, je ne la connais que d'hier. Hier seulement j'ai compris, pour la première fois, cet immortel *adagio* qui résume en quelques notes, j'allais dire en quelques mots, tout ce que le cœur humain peut contenir de douleurs, d'amertumes et d'angoisses. Ce n'est pas la mélancolie sereine de Mozart, où l'on sent poindre l'espoir, où le sourire est si près des larmes ; c'est une tristesse désespérée, navrante, qui gémit sourdement, puis éclate en

plaintes amères, en appels passionnés. C'est un sanglot profond comme la plainte éternelle de l'Océan, c'est un abîme de douleurs où l'âme est submergée, et où elle se complaît pourtant, puisqu'elle ne veut pas être consolée.

Te souviens-tu de cette dernière phrase où nous nous disions ensemble : C'est du Mozart! Oui, l'espérance apparaît un instant, mais c'est une illusion évanouie aussitôt qu'évoquée, on la fuit, on la repousse. Elle ne trouve pas sa place dans ce domaine du désespoir.

Giselle s'arrêta longuement sur les derniers accords.

Le rondo! le rondo! s'écria cet imbécile d'Osterwald, qui avait pu applaudir pendant que je restais absorbé la tête dans mes mains, et retenant mon souffle, de peur de perdre une parole de ce poëme sublime.

Le rondo! — Comme le voilà bien! Est-il donc aveugle et sourd? Ne voit-il pas que cette enfant est oppressée, haletante, et qu'on ne se dépense pas ainsi impunément.

« Le rondo! répéta ma tante! »

On m'avait dit que la musique était pour moi, j'avais le droit d'intervenir, et j'intervins. Je fis observer que, pour mon compte, je préférais rester quelque temps au moins sous le coup de l'*adagio*. Osterwald se rangea immédiatement de mon avis. C'est un de ces hommes qu'on n'a pas même le plaisir de contredire !

Giselle retourna à sa place d'un air si tranquille que je me demandai si je n'avais pas été dupe de mon imagination, et si cette *folle du logis* n'avait pas été pour beaucoup dans la transformation que j'avais cru voir s'opérer chez la musicienne.

Mais non, je lui ai prêté ma propre flamme. Giselle est un beau marbre, voilà tout ! Pourquoi donc alors ce marbre s'anime-t-il parfois ? Pourquoi l'éclair jaillit-il tout à coup de cet œil d'un bleu profond ? Pourquoi cette voix claire, dont elle veut régler l'accent, se laisse-t-elle aller à des notes émues d'une mélodieuse douceur ? »

Ah ! s'il l'avait vue le soir, rentrée dans sa chambre sans feu, à genoux au pied du lit, pleurant, gémissant, implorant le secours d'en

haut ! Le marbre palpitait alors; Galatée retrouvait la vie, et, avec la vie, le sentiment poignant de la douleur.

« Mon Dieu, disait-elle avec angoisse, je ne me plains ni de l'exil, ni de la séparation d'avec les miens ; augmentez, s'il se peut, les humiliations, les déboires, dont je suis abreuvée dans cette maison inhospitalière, mais laissez-moi la paix du cœur. Au prix de toutes mes larmes, de toutes mes tortures morales, ne permettez pas que je m'égare hors du sentier que je me suis tracé. La France et Raoul, voilà, après vous, tout ce que je veux aimer! Arrêtez les battements de mon cœur, plutôt que de souffrir qu'un seul soit indigne de moi. O père tendre, plus tendre dans la détresse de vos enfants, soyez secourable à mon âme en détresse! »

Après cette ardente prière, elle se releva fortifiée comme toujours, et froidement, posément, dans la calme impartialité d'un examen rigoureux, elle interrogea sa conscience, comme s'il se fût agi d'une autre que d'elle-même :

« Pourquoi donc avait-elle tant souffert pen-

dant ces deux derniers jours? Qu'avait-elle besoin de cette sympathie qui semblait l'abandonner? Pourquoi ce regard austère, imprégné de tendresse lorsqu'il s'attachait sur elle, lui était-il devenu familier comme le regard d'un ami? Pourquoi cette voix brève qui savait s'adoucir en lui parlant, résonnait-elle à son oreille comme une consolation et une espérance? »

Giselle! il ne doit y avoir pour vous dans cette maison, ni consolation, ni espérance! Votre pays agonise, le sang de France coule par tous les pores, votre frère est mort ou captif; à l'heure qu'il est, vous n'avez peut-être plus ni patrie, ni famille, et vous pourriez!....

Le rouge de la honte lui monta au front à cette seule pensée; après s'être jugée, elle s'accusa et se condamna. Elle se dit que l'or doit sortir de la fournaise pour devenir plus pur; que Dieu ne frappe que pour guérir, et que la douleur, pour être chrétienne, ne doit pas rester stérile.

« Allons, mon cœur, dit-elle en finissant ce long examen, laissez-vous aller en Dieu, et réveillez-vous au goût amer des larmes. »

CHAPITRE XXIV

Depuis longtemps il ne restait plus une feuille aux tilleuls dépouillés. Novembre, « le mois noir, » avait passé avec ses brouillards et ses pluies ; puis décembre était venu, morne, glacé, rigoureux. Berlin tout entier était depuis quelques jours enseveli sous la neige, et l'hôtel de Kastow dormait encore sous son blanc linceul, lorsqu'à la triste clarté du jour à peine naissant, le comte Heinrich souleva avec précaution le rideau de sa fenêtre.

« La voilà, dit-il, après quelques instants d'attente ! Par ce vent aigu, cette bise glaciale ! Pauvre petite ! Ses pas légers laissent à peine une trace dans la neige ! Sortir par un temps dont l'aspect seul donne le frisson ! Quelle énergie dans ce corps délicat et frêle ! Mais qui donc l'arrêterait ? Dois-je même songer à la plaindre

en ce moment! Ne sais-je pas qu'elle va à Celui qui bénit les larmes, et guérit d'un mot toute blessure. Giselle, je voudrais prier avec vous, mais suis-je digne de prier pour vous! »

Le rideau retomba, et le comte alla s'asseoir à son bureau, où se voyait une lettre commencée :

25 décembre.

« Elle vient de finir, Arnold, cette nuit divine où le monde chrétien célèbre la *bonne nouvelle,* et salue de ses cris de joie le Rédempteur attendu. J'aurais voulu prier, et m'unir à toi dans une pieuse pensée, comme nous en avions la coutume. Mais mon âme est pleine de sentiments si contradictoires! Comment aller à Dieu! Amour et haine, tendresse infinie et détestation profonde remplissent mon cœur. Dois-je porter mon offrande à l'autel, avant d'être réconcilié avec mon frère!

Rien n'est changé en apparence, mais je hais ma tante et ses filles, et je passe mes nuits, sans sommeil, à méditer quelque vengeance éclatante. Je la trouverai, j'en ai bien peur!

Mais je reviens à ma chronique. Hier au soir, désolé de la voir en scène de la manière la plus fatigante, depuis le commencement de la soirée, j'ai fini par m'approcher du piano à force d'habiles contre-marches, et, sans être entendu de personne, j'ai pu lui dire :

« Vous devez être fatiguée, Mademoiselle, m'autorisez-vous à vous envoyer une remplaçante? »

Elle m'a regardé avec un étonnement douloureux dans son expression naïve.

« Moi, fatiguée, a-t-elle répondu. Vous êtes bien bon, monsieur le comte, mille fois trop bon. — Et, détournant les yeux, qu'elle avait levés un instant vers moi, elle reprit sa valse interminable.

« Puis-je être fatiguée, signifiait ce sourire à la fois reconnaissant et amer. Mon rôle me permet-il un pareil luxe? »

Arnold, en voyant sur le piano ses pauvres petites mains amaigries, où le sang coulait sous les veines transparentes, gonflées par la fatigue, en lisant de temps à autre sur son visage

les angoisses de son âme, je haïssais toute cette société égoïste et cruelle, j'en voulais au monde entier, et, pour un peu, j'aurais brûlé l'arbre de Noël, ce symbole de réjouissance, qu'elle a décoré elle-même avec le goût élégant qui préside à tout ce qui sort de ses doigts.

Hélas, Arnold, j'avais préparé toute une machine de guerre qui n'a pas réussi.

J'avais fait tant de folies pour les enfants, pour ma tante, pour les domestiques eux-mêmes (je ne te dirai pas quelle somme y a passé, tu te moquerais de moi), que j'imaginais dans cet océan de cadeaux glisser ma petite goutte d'eau à son adresse. C'était une montre que j'avais fait acheter il y a quinze jours à la vente des bibelots d'un vieil émigré français, presque centenaire, montre qui avait appartenu à Marie-Antoinette, pour la mémoire de laquelle Mlle Duval professe un culte fervent. L'écusson royal y est : trois fleurs de lis d'or sur champ d'azur, avec les chiffres M. A. entrelacés, en perles et diamants. A l'intérieur, une miniature exquise : le portrait

de cette infortunée princesse, peint par un des grands peintres de l'époque.

La pauvre Giselle n'a pas de montre, et je soupçonne toutes les peines que la chère enfant se donne pour être exacte, dans cette maison où l'on ne plaisante pas sur le chapitre de l'exactitude.

J'avais joint à cette montre un crochet émaillé du même style, le tout dans un écrin de velours bleu, avec les initiales G. D. brodées en or sur le velours.

Quelques jours avant Noël, en avertissant ma tante de la solennité que je voulais donner à cette fête, je lui demandai d'un ton insouciant ce qu'elle comptait faire pour Mlle Duparc, et je proposai de me charger de sa part, comme de celle des autres.

« Je n'ai aucune intention à cet égard, mon cher Heinrich, me répondit-elle ; il n'est pas dans les habitudes françaises de célébrer la Noël de cette façon ; cette jeune fille est pleine d'orgueil et serait, je crois, plus blessée que charmée d'être associée à nos fêtes de famille dans les

circonstances actuelles ; après cela, ajouta-t-elle, avec un mauvais sourire, vous êtes bien le maître d'agir comme bon vous semble. »

Arnold, cette femme est une vipère, un aspic ; ses lèvres minces ne s'ouvrent que pour distiller le venin ; je l'écraserai dans ses espérances ambitieuses, et s'il me faut renoncer au bonheur d'avoir un héritier de mon nom, ma fortune, je te le jure, n'ira pas enrichir Mlle de Gastein. »

Pendant que M. de Kastow, troublé et irrité, disait ses mécomptes à son ami le plus cher, Giselle, prosternée sur les dalles de Sainte-Hedwige, offrait son cœur en holocauste au Dieu de la crèche, pour le salut de son frère et le rachat de son pays, et lui demandait la force d'accomplir jusqu'au bout son silencieux sacrifice.

CHAPITRE XXV.

La comtesse était à la tête d'un comité de travail pour les ambulances. En cela, comme en toutes choses, Giselle fut chargée du gros de la besogne; ce fut elle qui tailla les flanelles, qui distribua les matériaux, qui coupa la toile pour les bandes et la charpie. Mais ce travail plaisait à son âme compatissante. Un blessé n'était plus un ennemi !

Un soir qu'absorbée dans sa tâche, elle ne prenait aucune part à ce qui se passait autour d'elle, elle fut tirée de sa tranquillité par une exclamation du baron d'Osterwald.

« Qu'y a-t-il donc, demanda la comtesse.

— Pas grand'chose, répondit le gallophobe d'un air insouciant. Tout simplement un prisonnier français qui a tiré sur une sentinelle, et qui ne l'a pas manquée. Quand je dis « pas grand'-

chose, » vous comprenez bien que je parle de ce Français enragé. Son affaire est claire au moins, et il n'y reviendra pas une seconde fois. La cour martiale, puis le jugement, puis l'arrêt, puis l'exécution ! A la bonne heure, la justice militaire ne fait pas languir.

— Et où cela s'est-il passé ? demanda Mme de Gastein.

— A Leipsick. Du reste, je puis vous lire le paragraphe :

« Un jeune officier français du 12e chasseurs, prisonnier à la forteresse de Leipsick, le lieutenant de Mergy... »

M. d'Osterwald n'alla pas plus loin. Un cri étouffé, et le bruit de la chute d'un corps au bout du salon, vinrent l'interrompre brusquement.

« Qu'est-ce donc ? demanda-t-il en relevant ses lunettes d'un air effrayé.

— Cette jeune fille se trouve mal ! s'écria M. de Kastow le premier, en désignant Giselle, étendue sur le parquet. »

Et il s'élança vers la sonnette pour appeler les femmes de Mme de Gastein.

« Plus de doute, pensa-t-il, en cachant son émotion et son inquiétude sous un visage impassible, c'est le fiancé ! Pauvre malheureuse enfant ! »

Deux heures après, Heinrich, rentré dans son appartement, s'asseyait au coin du feu pour lire quelques instants, suivant sa coutume de chaque soir, lorsque Fritz entra d'un air mystérieux :

« Mon colonel, *elle* est là qui veut vous parler tout de suite.

— Qui cela, *elle ?* demanda Heinrich.

— La Française, Mlle Duparc, je veux dire. »

M. de Kastow s'élança de son fauteuil et courut à la porte.

Giselle se tenait debout au seuil de l'antichambre, les yeux fixes, étincelants, le visage d'une pâleur mortelle.

« M. le comte, dit-elle, d'une voix entre-coupée, ce prisonnier français qui va mourir, sauvez-le.... »

Elle ne put continuer, chancela un instant, et serait certainement tombée encore une fois, si Heinrich ne s'était empressé de lui avancer un fauteuil.

« Sauvez-le, répéta-t-elle d'un air égaré. Vous êtes tout-puissant.

— Hélas, mademoiselle, si j'avais la puissance que vous me supposez, croyez bien que je vous aurais déjà rassurée, sans attendre votre démarche, mais je ne puis rien dans cette affaire.

— Mais c'est impossible qu'il meure, reprit-elle d'une voix brisée, et comme se parlant à elle-même. Je n'ai que lui au monde! Ma seule affection!

— Je suis au désespoir, Mademoiselle, reprit-il; les lois militaires sont inexorables, et, malgré ma profonde sympathie pour votre douleur.... »

Mais elle continuait sans l'entendre :

« Deux orphelins! C'est affreux! Mon pauvre Raoul, mon pauvre frère bien-aimé; qu'ils prennent donc ma vie avec la tienne! »

Ce fut au tour d'Heinrich de l'interrompre!

« Deux orphelins, s'écria-t-il, en lui prenant brusquement la main, pendant qu'une pensée nouvelle se faisait jour dans son esprit; alors ce prisonnier, ce Raoul, c'est donc votre frère?

— Ne vous l'ai-je pas dit? demanda Giselle d'un air égaré. »

Et, tenant toujours la main du comte, elle se jeta à genoux, en murmurant des paroles incohérentes.

« Votre frère, répéta-t-il sans l'écouter, que ne le disiez-vous plus tôt, ma pauvre enfant? Votre frère! mais je le sauverai, vous dis-je! Il ne peut pas être coupable! Et, d'ailleurs, je ne veux pas vous voir pleurer; je veux que vous soyez heureuse! »

« Alors, Arnold, écrivait M. de Kastow quelques jours plus tard, je perdis la tête à mon tour; je lui dis que, depuis trois mois, je ne vivais que pour elle, que sa vie m'était devenue plus précieuse que la lumière du jour, et que, pour l'amour d'elle, j'agirais à l'égard de son frère comme s'il était le mien.

Elle ne m'écoutait pas, elle ne semblait pas me comprendre, et répétait toujours : « Sauvez-le! sauvez-le! »

Qu'elle était touchante, Arnold! En la voyant ainsi à mes pieds, sans pouvoir la relever, je me

rappelais que, quelques jours auparavant, elle avait chanté avec une mélancolie pénétrante cette romance de Faust : « Ne brisez pas le cœur de Marguerite. » « Oh ! non, chère créature, pensais-je en la contemplant si poétique et si belle ; oh ! non, rassure-toi. Il vivra, cet heureux Raoul, et plaise à Dieu que je sois à sa place, pour être aimé ou regretté comme lui ! »

Une heure après, Giselle, dont la tête était brûlante, ouvrait sa fenêtre pour se rafraîchir au contact de l'air glacé de la nuit.

Dans la rue déserte, deux cavaliers, revêtus de longs manteaux, passaient à bride abattue, glissant sans bruit sur la neige, comme des fantômes se rendant au sabbat.

« C'est une hallucination, pensa-t-elle, en portant la main à son front douloureux. Qu'ai-je donc ce soir ? Par moments, je ne vois plus clair, et puis, tout à coup, des scènes étranges flottent devant mes yeux. Je suis folle. Ce n'est pas *lui*, ce n'est pas Fritz qui vient de passer là comme un tourbillon. Et cependant, cette haute stature, ce fier profil entrevu à la clarté du gaz !... »

CHAPITRE XXVI.

HEINRICH AU COLONEL D'HARLING.

Leipsick.

C'est de Leipsick que je t'écris, Arnold. La journée a été si occupée que je n'ai pas trouvé une minute pour te raconter mes démarches. A sept heures, ce matin, j'entrais dans la vieille forteresse, dont le commandant a été longtemps sous les ordres de mon père. Inflexible sous le rapport de la discipline, il fut pourtant obligé de s'incliner devant la dépêche de Versailles, qui m'autorise à voir le prisonnier, et ordonne de surseoir jusqu'à nouvel ordre à l'exécution du jugement. Béni soit mon oncle, bénis soient son crédit et sa puissance! Jamais je ne l'ai autant aimé qu'aujourd'hui.

Le prisonnier dormait profondément lorsque j'entrai dans son étroite cellule; il s'était jeté

15.

tout habillé sur son lit, le visage en pleine lumière. — Comme il *lui* ressemble! Le bruit de nos pas lui fit ouvrir les yeux. Il regarda un instant d'un air étonné le commandant Rachaüm et le gardien, puis, passant la main sur son front, comme un homme encore mal éveillé.

« Ah! Messieurs, dit-il en souriant, vous dérangez un beau rêve, le dernier sans doute? C'est pour aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Non, non, répondit le commandant, en me faisant signe d'avancer, c'est un visiteur que je vous amène; quarante minutes de conversation, ni plus, ni moins. »

Et il nous laissa.

En cinq minutes j'étais subjugué, mon ami! Cette bonne grâce souriante, ce joyeux courage, cette fière audace! C'est la même âme que sa sœur, le même rayon, la même flamme! Seulement, chez elle, tout cela s'enveloppe de mélancolie, de poésie idéale; tout cela est contenu, soigneusement voilé aux regards indifférents. Chez lui, tout déborde. — Je lui fis raconter l'affaire.

« Alors, lui dis-je, après l'avoir écouté attentivement, ce n'est pas vous qui avez tiré sur la sentinelle?

— Moi! vous n'y pensez pas, colonel! Tirer sur un brave garçon qui faisait son service en chantant un *lied* de ses montagnes! Mais ce serait à mes yeux un assassinat! Hors de l'action, voyez-vous, je ne tuerais pas une mouche, fût-elle dix fois Prussienne, et Prussienne du Brandebourg encore! »

Et il éclata de rire, d'un rire si franc, que je ne pus m'empêcher de partager sa gaieté.

« C'est très-clair pour moi, lui dis-je, puisque vous me l'affirmez sur l'honneur; mais alors, comment expliquer aux autres l'accident dont ce malheureux Poméranien s'est trouvé victime?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit-il d'un air d'insouciance héroïque, qui acheva de me gagner le cœur. C'est l'affaire de mes juges! Vous pensez bien que ce n'était pas dans l'intention de m'évader que je m'étais fait mettre à la forteresse de Leipsick, où la vie n'est pas précisément très-gaie, et où la clef des champs ne tombe pas

sous la main du premier venu. Seulement, être prisonnier sur parole me semblait une captivité encore plus dure. J'avais le choix. J'ai accordé la préférence à cet aimable donjon. Mais pardon, colonel, j'ai répondu tant que vous l'avez voulu à votre bienveillant interrogatoire. Me permettrez-vous, à mon tour, de vous adresser une seule question? D'où vient l'intérêt si particulier que vous témoignez à un ennemi, et à un ennemi accusé de ce que je considère comme un crime? »

Arnold, je n'ai employé ni faux-fuyant, ni subterfuge, et, devant ce jeune homme, presqu'un enfant (songe que je suis, moi, dans ma trente-cinquième année!), je n'ai pas rougi d'avouer la tendresse qui remplit mon cœur. Le prisonnier tressaillit de joie en entendant le nom de Giselle. Il ne se lassait pas de m'interroger.

« Est-elle bien portante? Est-elle heureuse? Et ses élèves? Et Mme de Gastein? »

Là-dessus, je m'en tirai de mon mieux. A quoi bon augmenter les sollicitudes d'un frère qui ne peut rien pour sa sœur? Quand j'eus fini de parler, il me raconta leur touchante histoire,

comment ils avaient abrité leur misère sous le seul nom de *du Parc,* nom d'une ancienne terre de la famille; la brave femme qui les avait élevés n'aurait jamais consenti à faire savoir que les seuls descendants du comte du Parc de Mergy manquaient presque de pain. A Saint-Cyr seulement, Raoul reprit son nom tout entier. De là mon erreur, ma jalousie, mes craintes au sujet du fiancé prétendu.

Je sais maintenant que la tendresse fraternelle est le seul amour de la sœur de Raoul. Je sais qu'à peine âgée de dix-huit ans, elle a eu la généreuse pensée de sacrifier les plus belles années de sa jeunesse pour subvenir aux frais exigés par l'entrée à Saint-Cyr. Raoul avait su le sacrifice trop tard pour en empêcher l'accomplissement.

« N'est-ce pas, disait-il, que c'est un trésor que ma Giselle, une perle sans prix? »

A mon tour, je m'enthousiasmai tant et si bien qu'il finit par me dire d'un air moitié touché, moitié railleur :

« Ah! que vous êtes bien de la patrie de Werther! »

Tout cela, mon cher Arnold, n'a pas tenu, comme tu penses, dans les quarante minutes de ma première visite. Je suis revenu plusieurs fois auprès de Raoul; l'interrogatoire en main, j'ai pu faire rectifier beaucoup de ses réponses, qui lui avaient donné l'air d'un coupable.

« Je comprends si mal l'allemand, me disait-il, et j'étais de si maussade humeur, qu'il m'ennuyait de disputer ma vie à mes flegmatiques juges. Mais, avec vous, c'est bien différent. »

Grâce à cela, grâce surtout aux aveux d'un compatriote du malheureux Poméranien, qui s'était vengé ainsi d'un camarade qu'il haïssait, dans le lâche espoir de laisser peser l'accusation sur un prisonnier, le premier venu, nous nous sommes tirés d'affaire blancs comme neige. Je dis *nous*, car, si Raoul avait été condamné à mort, je me sentais, moi, condamné à ne jamais reparaître devant les yeux de sa sœur.

CHAPITRE XXVII.

Quelques jours après, le comte de Kastow rentrait à Berlin, l'âme déchargée d'un lourd fardeau; mais comme le voyage lui avait paru long! Avec quelle impatience fiévreuse il appelait le moment de revoir Giselle! Quelle joie sans mélange il ressentait en pensant qu'il allait la voir sourire! Il entendait déjà les expressions de sa reconnaissance. Il voyait ses beaux yeux humides de larmes de bonheur.

Il était minuit; les voyageurs n'étaient pas attendus; tout le monde dormait à l'hôtel. — Avant de se mettre au lit, Heinrich écrivit quelques mots.

« Voici pour Mlle Duparc, dit-il à Fritz, qui commençait à comprendre le but du voyage. Il faut qu'elle l'ait à son réveil. »

Mais en vain Fritz, l'œil au guet et l'oreille

tendue, comme s'il faisait le service des avant-postes, se planta-t-il résolûment à l'entrée de l'étroit corridor qui conduisait à la chambre de l'institutrice, il ne vit rien paraître, et revint tout penaud auprès de son maître, à l'heure du premier repas.

« Il faut croire qu'elle sera sortie de bien bonne heure, dit le fidèle soldat. J'étais à mon poste comme l'horloge sonnait ses six coups, et cependant ce n'est pas dimanche aujourd'hui.

— Je la verrai à déjeuner, pensa Heinrich. »

Mais à déjeuner il apprit une étrange nouvelle. La veille au soir, Mme de Gastein et ses filles étaient parties en hâte pour la campagne.

Mlle Duparc, malade depuis plusieurs jours déjà, avait été déclarée, par le médecin, atteinte d'une fièvre scarlatine compliquée de fièvre cérébrale. La comtesse avait craint la contagion; on s'était enfui au plus vite, emmenant Gretchen et Dorothée, et la malade était restée confiée aux soins d'une fille de cuisine à moitié idiote.

En apprenant ces derniers détails, le comte de Kastow se montra si violemment irrité que

Giselle conquit en un instant, dans l'esprit des domestiques, une place bien supérieure à ce qu'elle aurait jamais pu attendre.

A la voix du comte, qui parlait pour la première fois en maître dans sa propre maison, tout se mit en mouvement à l'hôtel de Kastow. Les sonnettes ne cessaient de retentir, agitées par une main impatiente, et la valetaille, en présence d'une volonté impérieuse, et dirigée au rebours de cette autre volonté qu'ils avaient été habitués à respecter jusque-là, se montrait aussi basse dans ses empressements qu'elle l'avait été dans ses insultes.

Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles la malade soutint contre la mort une lutte dont il était impossible de prévoir l'issue, trois semaines pendant lesquelles deux savants médecins, appelés à toute heure par l'impatience du comte Heinrich, n'osèrent engager leur responsabilité jusqu'à donner une lueur d'espoir.

Heinrich ne vivait pas ! Vingt fois le jour il envoyait Fritz à la porte de Giselle ; il prenait ses repas chez lui, et ne recevait personne, sauf

les médecins et le curé de l'église catholique, qui venait chaque matin voir la jeune malade. Mais Giselle ne reconnaissait pas cet ami de son âme; le délire ne l'avait quittée, ni jour, ni nuit, depuis le matin où elle avait été trouvée étendue sans connaissance, sur le froid carreau de sa chambre, le lendemain même du départ de M. de Kastow pour Leipsick.

Un jour, elle ouvrit les yeux, après un calme sommeil de plusieurs heures, et regarda tout autour d'elle, comme si elle sortait d'un rêve. Cette chambre élégante, elle ne la reconnaissait pas! D'où venaient ces épais tapis, ces rideaux de soie bleu de ciel, ces tentures somptueuses? Un doux visage se pencha sur le lit, un de ces visages transfigurés par la charité, et qu'on est habitué à voir sous l'humble coiffe des filles de Saint-Vincent de Paul.

« Où suis-je? demanda faiblement la malade. Ma sœur, pourquoi êtes-vous là? »

Puis, le souvenir revenant tout à coup dans cette pauvre tête égarée, Giselle poussa un grand cri :

« Raoul ! » dit-elle, en faisant un effort comme pour se lever.

Et elle tomba épuisée dans une courte faiblesse.

« Raoul vit, mon enfant, dit la bonne sœur, à qui le comte avait fait la leçon. Il ne court plus aucun danger. Remerciez Dieu bien bas dans le secret de votre cœur, car le médecin défend toute émotion. »

Giselle baisa la main de sa charitable amie, et, à partir de cette heure, tout danger s'éloigna.

« Où suis-je donc ? demanda-t-elle de nouveau, lorsqu'il lui fut permis de parler. Quelle est cette chambre ? qui m'y a fait amener ?

— Vous êtes dans l'endroit le plus retiré et le plus tranquille de l'hôtel, sur le jardin, au midi. C'est M. le comte lui-même qui l'a choisi, d'après l'avis du médecin. »

Et toujours le nom d'Heinrich venait en réponse à chacune des questions que la jeune fille posait à sa garde-malade. C'était lui qui avait fait avertir le curé de Sainte-Hedwige, lui qui avait fait appeler sœur Marthe ; c'était lui qui

avait donné au petit Schwartz une belle pièce d'or toute neuve, lorsque l'enfant avait couru lui annoncer la résurrection de Giselle

« Dieu soit loué! » dit M. le comte, avait rapporté l'enfant à sœur Marthe, et il m'a mis dans la main ce double frédéric que je vais envoyer à ma mère. Trois mois de gages d'un coup! C'est maître Eckard qui enragerait s'il se doutait de cela! »

CHAPITRE XXVIII.

Le moment vint enfin où Giselle put se lever et descendre au rez-de-chaussée pour changer d'air. La salle d'étude, qui donnait sur l'allée de tilleuls, avait été transformée en un petit boudoir, où tout avait été prévu de ce qui pouvait être agréable ou utile à la convalescente. Des rideaux de mousseline blanche, nouvellement posés, encadraient, dans chaque embrasure de fenêtre, des jardinières remplies de plantes rares. Un beau portrait de Marie-Antoinette, que Giselle n'avait jamais vu à l'hôtel, était placé en face du petit lit de repos établi auprès de la cheminée. Sur la table, à côté d'un vase du Japon rempli de violettes de Parme et de camélias blancs, une lettre de Raoul, à l'adresse du comte de Kastow, posée en évidence. Des livres français, des gra-

vures françaises, mais pas un journal! Qu'y aurait-elle vu, hélas!

Depuis plusieurs jours déjà, Paris, manquant de pain, avait été obligé de se rendre; l'armistice était signé; l'ennemi triomphant avait franchi ses remparts intacts, se souciant peu de la gloire à conquérir, puisque la proie était assurée. Mais ces douloureuses nouvelles n'avaient pu arriver jusqu'à la malade. Une tendresse vigilante avait établi autour d'elle une sorte de cordon sanitaire, et en défendait l'approche avec un soin jaloux. « Pas d'émotions, avait encore dit le médecin dans ces derniers jours!... »

Assise dans un grand fauteuil, qu'une main prévoyante avait fait placer dans l'embrasure de la fenêtre, comme un premier reposoir, Giselle promenait ses regards autour du salon, avec émotion et gratitude. Elle éprouvait alors ce bien-être ineffable de la convalescence, quand on se reprend avec une douceur infinie à cette vie qu'on a failli quitter, quand la terre paraît belle, la lumière douce, quand tout sourit et caresse

autour de vous. Est-ce que jamais le soleil d'été lui avait paru aussi beau que ce pâle soleil de février? Il dorait la cime des tilleuls dépouillés, et traversant la mousseline des rideaux, venait caresser son visage pâle et ses cheveux blonds. Leur masse opulente, réunie en tresses au sommet de sa tête, semblait presque un fardeau trop lourd pour sa faiblesse. Les yeux fermés, la tête renversée en arrière dans son fauteuil, elle songeait vaguement, lorsque le bruit de la porte, qui s'ouvrait avec précaution, la tira de sa rêverie.

Elle tressaillit; une rougeur fugitive monta à ses joues. C'était le sauveur de son frère, c'était celui-là même dont Raoul lui parlait avec tant d'enthousiasme et de reconnaissance dans sa lettre de ce matin. — Elle voulut se lever pour aller à lui, mais ses forces, à peine revenues, ne le lui permirent pas; elle voulut parler, la parole expira sur ses lèvres. Un flot de larmes, et des mots entrecoupés, voilà tout ce qu'elle put pour manifester sa reconnaissance.

« Surtout, pas d'émotions, pas de remercîments, dit M. de Kastow en s'efforçant de cal-

mer, par la froideur de son ton, l'exaltation de la jeune fille. Songez que vous avez été malade, que vous l'êtes encore, et que je réponds de vous au docteur Petermann. »

Elle leva timidement les yeux vers lui. Il souriait d'un sourire engageant et doux. Dans son regard, une tendresse paternelle ; dans sa voix, les accents qu'un père prendrait pour endormir un enfant malade.

« Pauvre petite, murmura-t-il en s'asseyant auprès d'elle. Moins forte contre la joie que contre la douleur ! Mais parlons de Raoul, reprit-il tout haut, maintenant que je le connais, et que nous ne sommes plus ennemis.

— Ah! dit-elle tout bas avec un accent de reproche douloureux, si bas qu'il devina plutôt qu'il n'entendit, pourquoi me faire souvenir que vous n'êtes pas Français?

— Oui, reprit-il en baissant la voix à son tour, à vos yeux, je le sais, je porte la tache originelle. Mais, dites-moi, que puis-je faire pour vous aider à l'oublier ? »

Giselle secoua mélancoliquement la tête:

« Vous avez sauvé Raoul, répondit-elle avec un soupir! »

Ils se turent tous les deux. Dans ce profond silence, on aurait entendu les battements du cœur d'Heinrich.

« Écoutez, Giselle, dit-il en se levant et en parlant comme un homme qui rassemble tout son courage, ce que je vais vous dire, vous pouvez l'entendre. Déjà, un jour, il y a six semaines de cela, vous étiez auprès de moi, tremblante, désolée... Égaré par le spectacle de votre douleur, j'ai osé vous révéler ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même, au prix de mille souffrances... Mais vous n'écoutez pas... vous détournez la tête... »

Giselle se cacha le visage dans ses mains.

« Taisez-vous, taisez-vous, dit-elle; je ne dois pas vous entendre.

— Vous me comprenez donc enfin! s'écria-t-il hors de lui.

— Ah! si je vous ai compris! Même avant cette heure où j'ai oublié toute fierté, pour aller implorer à genoux l'ennemi de mon pays, pour

lui demander plus que ma vie, le salut de mon frère, même avant ce jour, ne connaissais-je pas votre bonté pour la pauvre orpheline? Ne savais-je pas que seul, dans cette maison inhospitalière, vous aviez pitié de l'enfant sans mère et sans asile?

— Giselle! Giselle! répéta M. de Kastow, je puis donc espérer...

— Taisez-vous, dit-elle encore une fois, et d'une voix concentrée. N'entendez-vous pas là-bas ces cris, ces sanglots? Ne voyez-vous pas ce sang qui coule, comme les ruisseaux sur les collines après l'orage? Les chaumières incendiées, les champs dévastés, les ruines, les orphelins, c'est vous qui avez fait tout cela. A l'heure où nous sommes, Paris brûle peut-être sous les bombes et les obus de votre roi! »

Elle s'exaltait en parlant; pour la première fois, les paroles jaillissaient en traits de feu de cette âme contenue. Heinrich la regardait avec admiration; mais il sentait qu'elle était perdue pour lui. Il voulut faire un effort cependant.

« Giselle, reprit-il, la paix est signée depuis plusieurs jours déjà.

— Paris est rendu ! s'écria-t-elle en fondant en larmes. La paix est signée, mais à quel prix ! Répondez ! L'Alsace ! la Lorraine !... »

M. de Kastow se tut. — Giselle se laissa retomber dans son fauteuil.

« J'étais Lorraine, murmura-t-elle d'une voix douce comme une plainte, je suis deux fois Française !

— Écoutez-moi cependant, Giselle, une dernière fois, écoutez-moi. Tout ce qu'un homme peut offrir de respectueuse tendresse, de dévouement muet, d'adoration silencieuse, je vous l'avais offert déjà, dans le secret de mon cœur. Aujourd'hui, si vous consentez à devenir ma femme, je quitterai ce pays, qui vous est odieux, je renoncerai pour vous à la gloire militaire, qui me séduisait jadis, à l'orgueil de mon rang, aux préjugés de ma race et de mon éducation...

— Je suis Française et catholique, répéta-t-elle sans lever les yeux vers lui.

— Eh bien, je prierai le même Dieu que vous, j'adopterai vos croyances. Dites, Giselle, que puis-je faire encore ?

— Non, monsieur le comte, dit-elle avec force et en relevant ses yeux, où les larmes séchèrent subitement. Non ! Pas plus que moi, vous ne devez être renégat.

— Giselle, si vous m'aimiez, comme les compromis vous sembleraient faciles ! Mais vous me haïssez !

— Est-il donc plus aveugle que je ne l'étais, murmura-t-elle, comme si sa pensée intérieure s'échappait en dépit d'elle.

— L'ai-je bien entendu, s'écria-t-il ? Vous ne me haïssez donc pas !

— Je ne puis haïr le sauveur de mon frère, répondit la jeune fille d'une voix grave, et redevenue maîtresse d'elle-même, mais je ne puis aimer l'ennemi de mon pays.

— Plus tard, plus tard, répéta-t-il en s'accrochant à un dernier espoir, quand le souvenir de cette année terrible se sera affaibli dans toutes les âmes : dites, Giselle, me défendez-vous d'espérer dans un lointain avenir ? »

Giselle était debout, les yeux étincelants, et perdus cependant dans une vague contemplation.

« Plus tard, dites-vous, murmura-t-elle ! Ah ! si ma patrie redevenait grande et glorieuse ; si nos drapeaux, captifs aujourd'hui, rentraient victorieux... Mais c'est un rêve ! N'y songeons pas ! A cette heure, parler de fiançailles lorsque la France agonise ! Quelle alliance criminelle ! Monsieur le comte, oseriez-vous célébrer une fête nuptiale sur la tombe de votre mère ? »

CHAPITRE XXIX

HEINRICH A ARNOLD.

15 février.

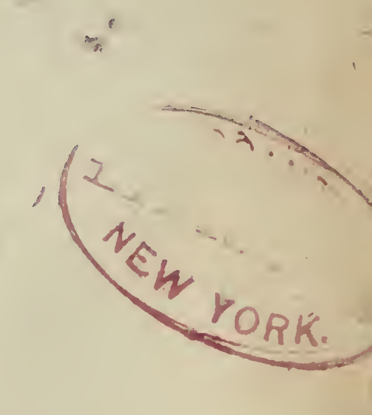
Arnold, je ne l'ai pas revue ! Elle ne veut pas me permettre de régler son sort comme je l'avais espéré !

» Rien n'est changé dans ma situation, a-t-elle dit en me tendant la main, avant de nous séparer ; je compte un ami de plus et un ennemi de moins, voilà tout. »

Elle veut remplir son engagement envers ma tante ! Ma tante, que je chasserais de cet hôtel si *elle* ne m'avait prié avec instance de n'en rien faire ! — Mon ami, quelle âme que celle de cette enfant ! Je rougissais de moi en l'écoutant, de mon égoïsme, de ma passion, de mon oubli de tout ce qui n'est pas moi. Si c'est le catholicisme qui fait ces âmes fortes et tendres, je veux

être catholique. *Elle* ne peut m'empêcher, puisque nos destinées en ce monde ne doivent avoir rien de commun, de vivre dans la même foi qu'elle, et de mourir dans la même espérance. En tout cas, Arnold, j'en fais ici le serment, il n'y aura jamais de comtesse de Kastow, et je mourrai sans héritier de mon nom.

HEINRICH.



CHAPITRE XXX

ARNOLD A HEINRICH

J'ai ta lettre ! Je pars demain, heureux de pouvoir aller vers toi ! Le roman de ta vie est fini, m'écris-tu. Qui sait ? *Tout arrive,* comme l'a dit un Français qui ne manquait pas d'esprit.

FIN.

Saint-Denis. — Imp. CH. LAMBERT, 17, rue de Paris.

